LES MAITRES DE L'HISTOIRE

VIE HÉROÏQUE DE GUYNEMER

PAR

HENRY BORDEAUX

de l'Académie Française



ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

LIBRAIRIE PLON

PARIS

VIE HÉROÏQUE
DE
GUYNEMER



Cliché Arch. Phot., Paris

GEORGES GUYNEMER

LES MAITRES DE L'HISTOIRE

Publiés sous la direction de J. et R. Wittmann

VIE HÉROÏQUE DE GUYNEMER

PAR

HENRY BORDEAUX

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

LIBRAIRIE PLON

8, RUE GARANCIÈRE, 8

PARIS

Copyright by Éditions d'Histoire et d'Art. 1936.

Tous droits de traduction, reproduction et adaptation réservés pour tous pays, y compris la Russie.

PROLOGUE

— Guynemer n'est pas rentré...

La nouvelle courut, vola d'une escadrille à l'autre, de l'aviation aux troupes, de la zone de l'avant à celle de l'arrière. Et ce fut dans toute l'armée, dans toute la France, une traînée de douleur, comme si, parmi tant de soldats exposés à la mort, celui-là dût seul être immortel.

De telles douleurs unanimes l'histoire nous offre des exemples, mais ce sont des chefs que l'on pleure, et le regret de leur perte s'accroît de leur autorité et de l'importance de leur mission. Ainsi Troie, sans Hector, se découvre-t-elle sans défense. Quand un Gaston de Foix, duc de Nemours, surnommé le Foudre de l'Italie, meurt à vingt-trois ans, après la victoire de Ravenne, nos conquêtes transalpines sont menacées. Le boulet qui frappe un Turenne à Salzbach atteint le solide édifice construit par Louis XIV. Mais un Guynemer ne commande que son avion. Il est un point perdu dans l'immense espace que la guerre occupe. Ce jeune capitaine, s'il est sans égal dans le ciel, ne conduit pas, sur terre, la bataille. D'où vient donc qu'il ait seul, comme un chef d'armée, le pouvoir de laisser après lui une tris-

tesse collective? Un enfant de France va nous le dire.

Parmi les témoignages sans nombre de ce deuil national figure une lettre adressée par l'institutrice d'un village de la Franche-Comté, Mlle S..., de Bouclans, à la mère de l'aviateur :

« Madame, écrit-elle, vous avez eu déjà l'expression de la sympathie douloureuse et reconnaissante de la grande France, de la France officielle ; je me permets de vous envoyer l'hommage naïf et sincère de la jeune France, des écoliers de Bouclans. Nous avons, le 22 octobre, devançant l'invitation de nos chefs que nous apprenons aujourd'hui, spontanément consacré une journée au souvenir de notre héros Guynemer, votre glorieux fils.

« Je vous envoie, ci-joint, un devoir d'élève choisi au hasard, car tous sont animés des mêmes sentiments. Vous verrez que la gloire immortelle de votre fils rayonne jusque dans les humbles villages, vous sentirez quel culte d'admiration et de reconnaissance les enfants, même du fond des campagnes, ont voué à notre grand As ; ils le conserveront fidèle et pieux à sa mémoire.

« Puisse ce témoignage sincère des sentiments de l'enfance être un allégement à votre douleur, devant laquelle je m'incline profondément respectueuse.

« L'institutrice de Bouclans,

« C. S. »

Et voici le *devoir* du petit Franc-Comtois Paul Bailly, — onze ans et dix mois, — que la lettre annonçait :

« Guynemer est le Roland de notre époque ; comme Roland il était très vaillant, et comme Roland il est

mort pour la France. Mais ses exploits ne sont pas une légende comme ceux de Roland ; en les racontant exactement, c'est plus beau que ce qu'on pourrait inventer. Pour le glorifier, on va écrire au Panthéon, parmi les autres grands noms, le sien. On a mis son avion aux Invalides. Dans notre école, on lui a consacré une journée. Ce matin, en entrant à l'école, on a affiché sa photographie ; à la leçon de morale, on a appris par cœur sa dernière citation ; en exercice d'écriture, on a tracé son nom ; en rédaction, on a eu à parler de lui ; enfin, on a dessiné un avion. On n'a pas pensé à lui que quand il a été mort ; avant qu'il soit mort, dans notre école, chaque fois qu'il abattait un avion, on était fier et heureux. Mais quand on a appris sa mort, ce fut un chagrin comme si un membre de notre famille avait été frappé.

« Roland a été l'exemple des chevaliers d'autrefois. Guynemer devra être l'exemple des Français de maintenant, et tous tâcheront de l'imiter et se souviendront de lui, comme on s'est souvenu de Roland. Moi surtout, je ne l'oublierai jamais, je garderai le souvenir qu'il est mort pour la France, comme mon cher papa. »

Tous les traits assemblés par ce petit Français pour dessiner Guynemer sont justes et, dans leur sobriété, ils suffisent : Guynemer est notre Roland, il en a la jeunesse rude et la flamme brûlante. Il est le dernier des chevaliers errants, le premier des chevaliers de l'air. Pour que sa courte vie fasse figure de légende, il suffit de la représenter avec exactitude. S'il a laissé un tel vide, c'est que chaque foyer l'avait adopté. Chacun prenait part à ses victoires. Chacun l'a inscrit parmi ses morts.

Pour que cette gloire ait ravi les enfants, il faut qu'elle soit simple et parfaite. Biographe de Guynemer, je ne songe pas à m'égaler au petit Paul Bailly. Mais je n'éloignerai pas de lui son héros. La vie de Guynemer prend naturellement le rythme légendaire. La vérité précise et limpide ressemble à un conte de fée.

L'antiquité a su trouver d'émouvants accents pour déplorer la perte de jeunes gens fauchés dans leur grâce. « La cité, soupire Périclès, a perdu sa lumière, l'année a perdu son printemps. » Théocrite et Ovide s'attendrissent tour à tour sur le bref destin d'Adonis dont le sang fut changé en fleur. Et dans Virgile, le père des dieux, que Pallas supplie avant d'affronter Turnus, l'avertit de ne pas confondre la beauté de la vie avec sa durée :

Stat sua cuique dies; breve et irreparabile tempus
Omnibus est vitæ, sed famam extendere factis,
Hoc virtutis opus...

« Les jours des mortels sont comptés, et le temps que dure leur vie est court, irréparable, mais étendre sa renommée par ses hauts faits, voilà l'œuvre de la vertu... (1). »

Famam extendere factis : aucun des personnages fabuleux de l'antiquité ne s'est plus hâté que Guynemer de multiplier les faits qui porteraient plus loin sa gloire. Mais l'énumération de ses exploits ne donnerait pas la clé de sa vie, n'expliquerait ni sa force secrète, ni l'attrait qu'il exerçait. « Ce ne sont pas toujours les actions les plus éclatantes qui montrent le mieux les vertus ou les vices des hommes. Une

(1) *Énéide*, livre X (édition Garnier).

chose légère, le moindre mot, un badinage, mettent souvent mieux dans son jour un caractère que des combats sanglants, des batailles rangées et des prises de villes. Aussi, comme les peintres dans leurs portraits cherchent à saisir les traits du visage et le regard, choses où éclate sensiblement le naturel de la personne, sans se soucier des autres parties du corps, de même nous doit-on concéder de concentrer principalement notre étude sur les signes distinctifs de l'âme (1)... »

Je rechercherai donc spécialement ces *signes distinctifs de l'âme*. La famille de Guynemer a bien voulu me confier ses lettres, ses carnets de vol et mille récits précieux de son enfance, de son adolescence, de ses victoires. Je l'ai vu lui-même dans les camps, pareil au Cid Campeador, qui faisait *accourir au-dessus de ses tentes, ailes au vent, l'essaim des victoires chantantes*. J'ai eu cette bonne fortune de le voir abattre dans les airs un avion ennemi qui tomba en flammes sur la rive de la Vesle. Je l'ai rencontré chez son père : Compiègne était son Bivar. Presque au lendemain de sa disparition, j'ai passé deux veillées funèbres avec ses compagnons d'armes à ne parler que de lui : veillées mouvementées, où nous devions changer d'asile, car Dunkerque et le champ d'aviation étaient bombardés au clair de lune. Ainsi ai-je pu rassembler autour de sa mémoire bien des signes épars qui, peut-être, contribueront à lui composer un halo de clarté. Mais je crains — et m'en excuse — de décevoir les professionnels de l'aviation qui ne trouveront ici ni détails techniques, ni cette compétence où le spécialiste se reconnaît. Il appartiendra à

(1) PLUTARQUE, *Vie d'Alexandre*.

l'un d'eux — et, je le souhaite, à l'un de ses rivaux de gloire — de nous rendre un Guynemer en action de chasse. La biographie que j'ai tenté d'écrire cherche l'âme plutôt que le moteur ; l'âme a, pareillement, ses ailes.

La France s'est aimée dans Guynemer. Elle ne consent pas toujours à s'aimer. Il lui arrive de se détourner de ses efforts et de ses sacrifices pour admirer et célébrer ceux d'autrui. Il lui arrive de montrer ses défauts et ses blessures avec une ostentation qui les exagère. Elle apparaît quelquefois divisée contre elle-même. Mais celui-là, si jeune, l'avait réconciliée avec elle-même. Elle souriait à son âge et à ses prodiges. Il faisait la paix en elle. Quand elle l'eut perdu, elle le connut à l'explosion de sa douleur. Comme au premier jour de la guerre, la France se retrouva unanime. Et cet amour venait de ce qu'elle reconnaissait en lui son élan, sa générosité, son ardeur, un sang dont les siècles n'ont pu ralentir le cours.

Il n'est guère, chez nous, de foyer qui depuis quarante mois n'ait connu le deuil. Cependant, les pères, les mères, les femmes, les enfants qui me liront ne diront pas : « Que nous importe un Guynemer? Personne ne parle du *nôtre*. » Le *leur*, c'est, la plupart du temps, un fantassin qu'ils n'ont pu assister, dont ils ne connaissent que par ouï-dire, dont ils ignorent quelquefois le lieu de sépulture. Tant de soldats obscurs n'ont jamais été commémorés, qui avaient donné, comme Guynemer, leur cœur et leur vie, qui sans doute avaient connu de pires jours de misère, de boue et d'horreur, sans qu'un rayon de gloire fût jamais descendu sur eux! Le fantassin, qui est le paria de la guerre, a le droit d'être susceptible. La grande souffrance des temps s'est abattue sur lui :

pourtant, il avait adopté Guynemer, et ce n'est pas la moindre conquête de ce conquérant. De Guynemer, le fantassin n'était pas jaloux. Il en avait subi l'enchantement. D'instinct, il devinait un Guynemer fraternel. Quand les communiqués énuméraient les merveilles de notre aviation, il ricanait dans son trou de taupe : « Encore eux! toujours eux! Et nous donc? » Mais quand Guynemer inscrivait une pièce de plus au tableau, les tranchées exultaient et refaisaient son compte.

Lui-même, d'en haut, regardait avec amitié ces troglodytes qui le suivaient des yeux. Quelqu'un lui reprochant un jour de courir des risques inutiles en multipliant les tours d'acrobatie, il répondit gentiment :

— C'est impossible, après certaines victoires, de ne pas faire une belle pirouette. On est tellement content!

Cela, c'est le cri de la jeunesse. « Ils plaisantent et jouent devant la mort comme hier à la récréation (1)... » Mais il ajouta aussitôt :

— Cela fait tant de plaisir aux poilus qui nous « guignent » d'en bas (2)!

Le jongleur du ciel travaillait pour son frère le fantassin. Comme l'alouette qui chante fait lever la tête au paysan penché sur son sillon, l'avion vainqueur, par ses renversements, ses loopings, ses virages serrés, ses spirales, ses vrilles, ses chandelles, ses piqués, par tous les tours de voltige aérienne, distrayait un instant les laboureurs douloureux de la tranchée.

Puissent les lecteurs de ce petit livre, composé

(1) Henri LAVEDAN (*Illustration* du 6 octobre 1917).
(2) Pierre L'ERMITE (*Croix* du 7 octobre 1917).

selon les règles fixées par le jeune Paul Bailly, — après, toutefois, qu'ils auront terminé leur lecture, — lever la tête et chercher dans l'azur, où il mena si souvent et si haut les trois couleurs de France, un invisible et impérissable Guynemer !

VIE
HÉROÏQUE
DE
GUYNEMER

CHANT I
L'ENFANCE

I
LES ORIGINES

DANS son livre sur la *Chevalerie*, le bon Léon Gautier, prenant le chevalier au berceau et désireux de lui composer immédiatement une atmosphère surnaturelle, interprète à sa façon la pose du bébé qui dort, souriant aux anges. « Suivant une étrange légende dont l'origine n'a pas encore été suffisamment éclaircie, explique-t-il, l'enfant, dans son sommeil, entend la « musique », l'incomparable musique que font les astres en gravitant dans le ciel. Oui, ce que les plus illustres savants n'ont pu que soupçonner,

ces oreilles à peine ouvertes l'entendent distinctement et en sont ravies. Fable charmante et qui donne à l'innocence en sa fleur plus de droits qu'à la science en son orgueil (1)... »

Le biographe de Guynemer aimerait pouvoir affirmer que notre nouveau chevalier entendit ainsi, dès le berceau, la musique des astres, lui qui devait se sentir appelé à monter vers eux. Du moins, autour de ses jeunes années, put-il voir s'enrouler la chaîne ininterrompue que font, de Charlemagne à Napoléon, les héros de l'histoire de France.

Georges-Marie-Ludovic-Jules Guynemer est né à Paris, une veille de Noël, le 24 décembre 1894. Il a vu dès lors, il a toujours vu dans sa vie trois visages de femmes — sa mère et ses deux sœurs aînées — attentives à veiller sur son bonheur. Son père, officier (de la petite promotion de Saint-Cyr de 1880), avait donné sa démission en 1890. Passionné d'érudition, il appartenait à la Société historique de Compiègne, et tout en compulsant les chartes du *Cartulaire de Royallieu* ou écrivant la monographie de la *Seigneurie d'Offémont*, il vérifiait les documents qui lui avaient été transmis par ses ancêtres sur les origines de sa famille. Surtout il fut le véritable éducateur de son fils.

Guynemer est un très vieux nom français. Dans la *Chanson de Roland*, un Guinemer, oncle de Ganelon, lui tient l'étrier au départ. Un Guinemer figure dans *Gaydon* (le chevalier au geai), qui raconte le triste retour de Charlemagne à Aix-la-Chapelle après le drame de Roncevaux, et un Guillemer dans *Fier-à-Bras* où l'on voit Charlemagne et les douze pairs

(1) *La Chevalerie*, par Léon GAUTIER (A. Walter, éditeur, 1895).

conquérir l'Espagne : ce *Guillemer l'Escot* est fait prisonnier avec Olivier, Bérart de Montdidier, Auberi de Bourgogne, Geoffroy l'Angevin. Dans *Huon de Bordeaux*, chanson de geste qui tient de la féerie et du roman d'aventures, Huon, partant pour Babylone, mission lointaine qui lui est confiée par l'empereur et qu'il remplira avec l'aide du nain sorcier Obéron, rencontre en Palestine, au château de Dunôtre où il doit tuer un géant, une jeune fille d'une grande beauté, nommer Sébile, qui le guide à travers le palais. Comme il s'étonne de son langage français : — « Je suis née en France, répond-elle, et si j'ai de vous telle pitié, c'est que j'ai vu la croix que vous portez. — En quel pays? — Au bourg de Saint-Omer, reprend Sébile, je suis la fille du comte Guinemer. — Son père était venu naguère en pèlerinage au Saint-Sépulcre et l'avait emmenée. Une tempête les jeta au rivage, près de la tour du géant, qui tua le père et garda la fille prisonnière. — Depuis plus de sept ans, ajoute-t-elle, je n'ai pas entendu chanter une messe. — Naturellement Huon tue le géant et délivre la fille du comte Guinemer.

Dans un article du savant M. Longnon sur *l'Élément historique de Huon de Bordeaux* (1), une note est consacrée au nom de Guinemer : « Dans *Huon de Bordeaux*, écrit M. Longnon, l'auteur du prologue des Lorrains fait de Guinemer le fils de saint Bertin, deuxième abbé de Sithieu, abbaye qui prit le nom de ce bienheureux et donna naissance à la ville de Saint-Omer, où le poème de *Huon de Bordeaux* fait naître la fille du comte Guinemer. Il est possible que ce Guinemer ait été emprunté par nos trouvères à

(1) *Romania*, 1879, p. 4.

quelque ancienne tradition wallonne ; car son nom, en latin Winemarus, paraît surtout avoir été employé dans les pays qui, du neuvième au douzième siècle, firent partie du comté des Flandres. Le cartulaire de Saint-Bertin, lui seul, nous fait connaître : 1° un diacre nommé Winidmarus qui, en 723, rédige un acte de vente à Saint-Omer même (GUÉRARD, p. 50) ; 2° un chevalier du comté de Flandres, Winemarus, qui assassina l'archevêque de Reims, Foulques, lequel était alors abbé de Saint-Bertin *(id.*, p. 135) ; 3° Winemarus, vassal de l'abbaye, nommé dans un acte de 1075 *(id.*, p. 195) ; 4° Winemarus, châtelain de Gand, témoin dans une charte du comte Baudouin VII en 1114 *(id.*, p. 255). On pourrait aussi rapprocher du personnage de Huon de Bordeaux Guimer, châtelain de Saint-Omer, qui paraît au début d'Ogier le Danois, si cette forme Guimer ne semblait pas plutôt dériver de Withmarus... (1). »

Sorti des chansons de gestes, Guinemer reparaît dans l'histoire des croisades. Le comte Baudouin de Flandres et ses chevaliers, guerroyant en Terre Sainte (1097), voient venir sur la mer un navire à plus de trois milles de la cité de Tarse. Ils se portent sur le rivage et le navire jette les ancres. — D'où

(1) De cette note, on peut rapprocher cette page du Wauters, table chronologique des Chartes et diplômes imprimés, vol. II, p. 16, année 1103 : « Baldéric, évêque des Tournaisiens et des Noyonnais, confirme la cession de la dîme et du patronat de Templeuve, qui a été faite à l'abbaye de Saint-Martin de Tournai, par deux chevaliers de cette ville, Arnoul et Guinemer, et par le chanoine Géric.

« *Actum Tornaci, anno domenice incarnationis* M. C. III, *regnante rege Philippo, episcopante domo Baldrico pontifice.*

« Analectes pour servir à l'histoire ecclésiastique de la Belgique, 2e année, p. 10. »

êtes-vous? c'est la première question qu'on pose à la première embarcation. — De Flandre, de Hollande et de Frise. — C'étaient des corsaires repentants qui, après avoir écumé les mers, venaient par pénitence en pèlerinage à Jérusalem. Les guerriers chrétiens accueillent avec des transports de joie ces marins dont le secours ne leur sera pas inutile. Leur chef est un Guinemer, non plus de Saint-Omer, mais de Boulogne. Celui-ci, reconnaissant dans le comte Baudouin son seigneur, laisse sa nef et ne veut plus quitter les croisés. « Moult estait riche de ce mauvais gaeng. » L'ancien corsaire alimentera la croisade (1).

Dans un autre chapitre de l'histoire des croisades, ce Guinemer assiège Lalische qui « est une moult noble cité et ancienne, asise seur le rivage de la mer ; c'estoit la seule citez en Surie dont li emperes de Costantinoble estoit sire. » Lalische ou Laodicée en Syrie, *Laodicea ad mare*, ancienne colonie romaine sous Septime-Sévère, fondée sur les ruines de l'ancienne *Ramitha* par Seleucus Nicator, qui la nomma Laodicée en l'honneur de sa mère Laodice, s'appelle aujourd'hui Latakiéh. Guinemer, qui la croit prendre par force, est assailli à son tour par la garnison qui le fait prisonnier. Baudouin le réclame sous menace et obtient sa délivrance ; l'estimant plus apte à tenir la mer qu'à batailler sur terre, il l'invite à regagner sa nef, commander sa flotte et naviguer en vue de la côte, ce que l'ancien corsaire « fit bien volontiers ».

Un catalogue (2) des actes d'Henri I^er^, roi de

(1) *Recueil des historiens des Croisades. Historiens occidentaux*, t. I, liv. III et XXIII, p. 145 : Comment Guinemerz et il Galiot s'accompaignièrent avec Baudouin.

(2) *Catalogue des actes d'Henri I^er^, roi de France* (1031-1060),

France (1031-1060), mentionne dans le même temps un Guinemer, seigneur de Lillers, qui, pour entreprendre dans son château la construction d'une église, dédiée à Notre-Dame et à saint Omer, avait sollicité l'approbation du roi. L'approbation est de 1043. Elle intervenait pour compléter l'autorisation de Baudouin, comte de Flandre, et de Dreu, évêque de Thérouanne, sur la requête du pape Grégoire VI à qui le constructeur était allé lui-même demander son approbation. Ce Guinemer-là avait-il, comme le corsaire de Jérusalem, une pénitence à accomplir? Voilà donc, au onzième siècle, bien des Guinemer en chemin, l'un en Palestine, l'autre en Italie. Vers ce même temps, leur famille aurait abandonné les Flandres pour s'installer en Bretagne qu'elle ne quittera plus jusqu'à la Révolution. Le corsaire de Boulogne devient armateur à Saint-Malo: il avait ses raisons pour changer de paroisse. La tradition flamande fait dès lors place à la tradition bretonne qui la continue et que des actes précisent. Un Olivier Guinemer donne quittance, en 1306, aux exécuteurs testamentaires du duc Jean II de Bretagne. Il tenait un fief sur Saint-Sauveur de Dinan, « dans lequel le duc avait mis mansonniers et estajiers contre raison. » Les exécuteurs testamentaires durent payer, pour libérer la succession, de grosses sommes « en réparation, restitution et dédommagements », et ils eurent soin « de retirer des acquits de tous ceux auxquels ils distribuèrent de l'argent en vertu de leur commission (1) ». Le traité de Guérande

par Frédéric SŒHNÉE, archiviste aux Archives nationales, élève diplômé des Hautes études (librairie Honoré Champion).

(1) *Histoire de Bretagne*, par dom LOBINEAU (1707), t. Ier, p. 293. *Recherches sur la chevalerie du duché de Bretagne*, par A. DE

(11 avril 1365), qui termine la guerre de succession de Bretagne et donne le duché à Jean de Montfort, mais sous la suzeraineté du roi de France, porte la signature de trente chevaliers bretons, parmi lesquels un Geoffroy Guynemer. Un Mathelin Guinemer, écuyer, est mentionné dans un acte reçu à Bourges en 1418 ; en 1464, un Yvon Guinemer, homme d'armes, est admis à la grande paye, et celui-là orthographie déjà son nom avec un *y*.

De cette petite noblesse provinciale qui guerroie obscurément ou cultive son domaine, la trace se suit assez malaisément. Dans un livre qui glorifie les œuvres serviles de l'ancienne société française, *Gentilshommes campagnards*, M. Pierre de Vaissière a montré comment cette race de propriétaires ruraux était demeurée en contact étroit avec le fond agricole français, conseillant et défendant le paysan, défrichant et entretenant la terre, maintenant la famille sur le sol. Les mémoires du fameux Rétif de la Bretonne illustreraient ce ferme traité d'histoire privée : Rétif nous peint sous les couleurs les plus pittoresques les mœurs patriarcales et autoritaires de son grand-père, retenant d'office au village le descendant qui veut se fixer à Paris. Déjà Paris exerçait son attrait, déracinait la jeunesse. La cour de Versailles avait déjà porté atteinte aux autorités sociales attachées au terroir. Quand la Révolution éclate, il y a encore des Guynemer en Bretagne (1), mais l'arrière-grand-

Couffon de Kerdellech, t. II (Nantes, Vincent Forest et Émile Grimaud, imprimeurs-éditeurs).

(1) Il y en a encore aujourd'hui. M. Étienne Dupont, juge au tribunal civil de Saint-Malo, me communique un extrait d'un aveu collectif, du grand bailliage de Tinténiac de Guinemer des Rabines (1761). Les Guynemer ont laissé plusieurs traces mo-

père de notre héros, Bernard, vit à Paris dans le dénuement, donnant des leçons de droit. Sous l'Empire, il sera nommé président du tribunal de Mayence, Mayence étant alors le chef-lieu du département du Mont-Tonnerre. En disgrâce après 1815, il ne sera plus que le président du tribunal de Gannat.

Ici la tradition orale vient se substituer aux écrits, chartes et grimoires, grâce à une circonstance exceptionnelle. Un fils de ce Bernard Guynemer qui en eut quatre, Auguste, vécut jusqu'à quatre-vingt-treize ans, en parfait état intellectuel. Sur la fin, il ressemblait à Voltaire, non seulement de visage, mais d'ironie et de scepticisme. Il puisait dans son passé à pleins seaux et en ramenait toutes sortes de débris de la Révolution, de l'Empire et de la Restauration. C'était une extraordinaire chronique. Il avait été réformé à la conscription : c'est pourquoi il mourut si âgé. Deux sur trois de ses frères ne firent pas de vieux os : l'un, Alphonse, officier d'infanterie, fut tué à Vilna en 1812 ; l'autre, Jules, officier de marine, était mort en 1802, des suites de blessures reçues à Trafalgar. Le dernier, enfin, Achille, que nous retrouverons dans un instant, assura la continuité du nom. Or, cet Auguste Guynemer se souvenait fort bien d'avoir tenu tête à Robespierre. Il avait alors huit ans, et sa directrice de pension avait été arrêtée. Il arrive à l'école : plus d'école. Où est sa maîtresse? Au tribunal révolutionnaire. Où est le tribunal révolutionnaire? On le lui indique par manière de plaisanterie, et le bambin y entre tout droit pour réclamer la

dernes dans l'arrondissement de Saint-Malo. Mgr Guynemer de la Hélandière inaugura, en septembre 1869, la Tour Saint-Joseph, maison des Petites Sœurs des pauvres en Saint-Pern.

captive. L'auditoire le considère avec stupéfaction, les juges l'accablent de quolibets : sans se décontenancer, il expose le but de sa démarche. Robespierre, mis en belle humeur, lui objecte que sa maîtresse ne lui a rien appris. Aussitôt, pour lui prouver le contraire, le gosse récite ses leçons. Robespierre, enchanté, l'enlève de terre au milieu des rires et l'embrasse. On lui rendit la prisonnière et l'école fut rouverte.

Donc sur les quatre fils du président de Mayence, un seul, le plus jeune, Achille, devait faire souche. Né en 1792, engagé à quinze ans, il fut interrompu dans sa carrière militaire par la chute de l'Empire. Il mourut à Paris, rue Rossini, en 1866 : Edmond About, qui avait connu son fils à Saverne, lui a consacré en vingt lignes une notice biographique que voici :

« Un enfant de quinze ans part comme engagé volontaire en 1806. Junot le trouve intelligent, le prend pour secrétaire et l'emmène en Espagne. En 1811, le jeune homme gagne son épaulette sous les ordres du colonel Hugo. Il est fait prisonnier à la capitulation de Guadalaxara, 1812 ; mais il s'évade avec deux camarades, qu'il sauve au péril de sa vie. L'amour ou la pitié d'une jeune Espagnole aide un peu cet effort héroïque, et pendant quelques jours la légende semble tourner au roman. Mais l'homme de guerre reparaît en 1813, au passage de la Bidassoa : il y obtient le grade de lieutenant au 4e hussards, et la croix, dont l'Empereur n'était pas prodigue. La rentrée des Bourbons interrompit brusquement une carrière si bien commencée. Le jeune officier de cavalerie se jette dans l'industrie des assurances maritimes ; il y fait honorablement une grande fortune,

qu'il dépense avec une générosité toute militaire, semant les bonnes actions sur sa route. Il a travaillé jusqu'à la mort ; sa démission date d'un mois, et c'est hier jeudi que nous l'avons porté en terre, à l'âge de soixante-quinze ans.

« Il s'appelait Achille Guynemer. Sa famille est alliée aux Benoist d'Azy, aux Dupré de Saint-Maur, aux Cochin, aux de Songis, aux du Trémoul, aux Vasselin, qui ont laissé des souvenirs exemplaires dans le notariat de Paris. Son fils, qui pleurait hier comme un enfant devant la tombe d'un tel père, est le nouveau sous-préfet de Saverne, ce jeune et laborieux administrateur qui a gagné, dès le début, notre reconnaissance et notre amitié. »

L'évasion d'Espagne est encore un récit que la tradition de famille a recueilli. La jeune Espagnole avait fait passer au prisonnier une corde de soie dans un pâté. Un quatrième compagnon de captivité, trop gros pour franchir le soupirail de la prison, ne put s'évader, et les Anglais le fusillèrent. C'est le 31 août 1813 que le lieutenant Achille Guynemer fut, après le passage de la Bidassoa, décoré de la Légion d'honneur. Il avait vingt et un ans. Son arrière-petit-fils, qui ressemble à ses portraits (spécialement à un dessin de 1807), sinon de tous les traits, du moins par le fier port de tête, devait gagner la croix quelques mois plus tôt.

D'autres souvenirs d'épopée pouvaient éveiller la curiosité de Georges Guynemer enfant. On lui montrait le sabre et la tabatière du général comte de Songis, frère de sa grand'mère paternelle. Le sabre d'honneur avait été donné au général, alors simple capitaine d'artillerie, par la Convention pour avoir

sauvé les pièces de la place de Valenciennes ; il est vrai que pour le même fait, Dumouriez le voulait faire pendre. La tabatière venait de l'Empereur pour avoir commandé le passage du Rhin pendant la campagne d'Ulm.

Achille Guynemer avait eu deux fils. L'aîné, Amédée, sorti de l'École polytechnique, mourut à trente ans sans postérité. Le second, Auguste, fut, sous le second Empire, sous-préfet de Saverne ; après la guerre de 1870, retiré de l'administration, il devint vice-président de la Société de protection des Alsaciens-Lorrains dont le président était le comte d'Haussonville. Il avait épousé une jeune fille d'Écosse, miss Lyon : à cette famille appartenaient les comtes de Straethmore qui portent parmi leurs titres les noms de Glamis et Cawdor cités par Shakespeare dans *Macbeth*.

Des quatre fils du président de Mayence, un seul, le héros de la Bidassoa, avait laissé des descendants. Ce fils est M. Paul Guynemer, ancien officier et historien du *Cartulaire de Royallieu* et de la *Seigneurie d'Offémont*, dont l'aviateur était le fils unique. La race qui vient de si loin, qui se perd dans la Chanson de Roland et les Croisades, qui, fixée en Flandre, puis en Bretagne, est devenue, dès qu'elle a quitté la province pour la capitale, nomade, changeante au gré des garnisons de l'officier ou du fonctionnaire, semble s'effiler et s'affiner, condenser toute la puissance de son passé et toutes ses espérances dans un dernier rejeton.

Il est des plantes, comme l'aloès, qui ne peuvent porter qu'une fleur, et quelquefois seulement au bout de cent années. Elles rassemblent alors toute leur sève qui a si longtemps attendu. Il leur part

du cœur une longue tige droite, semblable à un arbre et dont les branches régulières ont l'apparence du fer forgé. Au sommet de cette tige s'épanouit une fleur merveilleuse qui est humide et répand des pleurs sur les feuilles comme pour les inviter à la douleur à cause de la menace qui pèse sur elle. Quand la fleur s'est flétrie, le miracle ne se renouvelle pas.

Un Guynemer, c'est la fleur d'une vieille famille française. Il pouvait, comme tant d'autres héros, comme tant de paysans de la Grande Guerre qui furent le froment de la nation, prouver à lui seul sa noblesse. Mais la fée qui fut déléguée à sa naissance déposa dans son berceau quelques feuillets dorés de la plus belle histoire du monde : Roland, les Croisades, la Bretagne et Duguesclin, l'Empire, l'Alsace. Songez donc, l'histoire de France...

II

LA MAISON ET LE COLLÈGE

Un de nos chefs les plus aimés de la troupe, le général de Maud'huy, causeur érudit et moraliste charmant, qui, dans sa conversation, a toujours l'air de se promener dans cette histoire de France comme un enchanteur dans une forêt pour y multiplier les sortilèges, me récitait un jour la courte prière qu'il avait composée afin d'obtenir la grâce de bien dresser dans la vie ses enfants :

« Monseigneur Saint Louis, mèssire Duguesclin, messire Bayard, faites que mes fils soient braves et ne mentent jamais. »

Comme on le voit, ce n'est pas un texte écrit pour les étrangers, car il ne s'adresse qu'à des patrons de chez nous. Un Georges Guynemer fut ainsi élevé dans le culte de la vérité. Tromper, c'est s'abaisser. Tout petit, il était déjà fier comme un grand personnage. Cependant, autour de ses jeunes ans, ce n'était que douceur et délicatesse. J'ai montré sa mère et ses deux sœurs penchées sur lui. Ses yeux noirs exerçaient une fascination. Que serait-il de cet enfant dont on ne pouvait déjà supporter le regard et dont on redoutait la fragilité, car la mort avait failli le prendre à quelques mois d'une entérite infantile? En hâte, ses parents avaient dû l'emmener en Suisse,

puis à Hyères, et lui composer une atmosphère de serre chaude. Gâté, choyé, soigné par des femmes, comme Achille à Scyros parmi les filles de Lycomède, ne garderait-il pas toute sa vie l'empreinte d'une éducation trop amollissante? Le voici avec ses cheveux bouclés, une gentille petite robe de bonne coupe, trop joli, trop frêle, un air de princesse. Son père a la sensation qu'on fait avec lui fausse route, qu'il faut en hâte couper court à cet excès de tendresse. Il le prend sur ses genoux. Une scène de rien, une scène décisive va se passer :

— J'ai presque envie de t'emmener avec moi, là où je vais.

— Où allez-vous, papa?

— Là où je vais, il n'y a que des hommes.

— Je veux aller avec vous.

Le père semble hésiter et prendre un parti.

— Après tout, mieux vaut trop tôt que trop tard. Mets ton chapeau. Je t'emmène.

Il le conduit chez le coiffeur.

— Moi je me fais couper les cheveux. Si le cœur t'en dit?

— Je veux faire comme les hommes.

On assoit l'enfant sur un tabouret. Dans le peignoir blanc, avec ses cheveux bouclés, il ressemble à quelque ange des primitifs italiens. Son père, un instant, se prend pour un barbare et le coiffeur s'arrête, ciseaux en l'air, comme devant un forfait. Ils échangent un signe d'intelligence : le père s'est raidi, il a donné l'ordre. Et les belles boucles tombent.

Mais il faut rentrer au logis. La mère de Georges, le voyant, verse des larmes.

— Je suis un homme, déclara le petit péremptoirement.

Il sera un homme, mais il restera longtemps un gamin aussi. Longtemps? Presque jusqu'à la fin, — à ses heures, jusqu'à la fin.

A six ou sept ans, il commence d'étudier sous la direction de l'institutrice de ses sœurs. Rassemblement commode, mais c'est une jupe de plus. La finesse de ses sentiments, la crainte d'avoir blessé un camarade qui lui inspirera des gestes touchants, viendront de cette éducation féminine. Les promenades avec son père, déjà fort occupé de lui, provoqueront les réactions utiles. Compiègne enseigne l'histoire à chaque pas : des rois y furent sacrés, des rois y moururent. L'abbaye de Saint-Cornille y abrita peut-être le saint Suaire du Christ. Des traités y furent signés. Louis XIV, Louis XV, Napoléon Ier, Napoléon III y donnèrent des fêtes magnifiques. Et même, en 1901, l'enfant y put rencontrer le tsar Nicolas et la tsarine Alexandra qui y séjournèrent. Ainsi le palais, la forêt lui parlaient. Son père lui pouvait expliquer le passé. Et sur la place de l'Hôtel-de-Ville, il ne manqua pas d'être intrigué par cette jeune fille de bronze qui porte un étendard.

— Qui est-ce?

— Jeanne d'Arc.

Les parents de Georges Guynemer renoncèrent à l'institutrice et, pour le garder près d'eux, ils le placèrent comme externe au lycée de Compiègne. L'enfant travaillait peu. M. Paul Guynemer, ayant été élevé au collège Stanislas, y voulut faire élever son fils. Georges avait alors douze ans. « Sur une photographie des élèves de cinquième verte, écrit un journaliste des *Débats* qui eut la curiosité de rechercher ses notes de collège, on remarque un petit garçon ébouriffé, plus mince et plus pâle que les autres,

dont les yeux ronds et noirs brillent d'un feu sombre ; ces yeux, qui devaient huit ou dix ans plus tard chercher et pourchasser dans l'espace tant d'avions ennemis, sont passionnément volontaires. Le même tempérament apparaît sur une photographie instantanée de la même époque où l'on voit Georges jouant à la petite guerre. Les registres du collège pour cette année nous apprennent qu'il a l'intelligence claire, vive, juste, mais qu'il est léger, brouillon, désordonné, insouciant ; il ne travaille guère, il est indiscipliné mais sans rancune ; très orgueilleux, il a « l'ambition du premier rang » : indication précieuse pour comprendre le caractère de celui qui est devenu « l'as des as ». De fait, le petit Guynemer avait à la fin de l'année le premier prix de version latine, le premier prix d'arithmétique, et quatre accessits. »

Le rédacteur des *Débats*, qui est un érudit, rappelle le mot de Michelet : « Le Français est ce *méchant enfant* que caractérisait la bonne mère de Duguesclin : *celui qui bat toujours les autres*... » Le meilleur portrait de Guynemer enfant, je le trouve dans les notes inédites de l'abbé Chesnais, qui fut préfet de division au collège Stanislas pendant les quatre années qu'y passa Guynemer. L'abbé Chesnais l'avait pressenti, suivait avec une sympathie inquiète cette nature passionnée.

« Son caractère volontaire et batailleur, dit-il de son élève, se découvrait dans ses yeux. Il aimait peu les jeux tranquilles, mais s'adonnait à ceux qui demandaient de l'adresse, de l'agilité et de la violence. Il avait une prédilection marquée pour un jeu fort en honneur dans les basses classes. C'était *la petite guerre*. La classe était divisée en deux armées dont chacune était commandée par un général que les

élèves choisissaient eux-mêmes. Le général avait sous ses ordres des officiers de tous grades. Chaque soldat portait au bras gauche un brassard mobile. Le but de la bataille était de prendre le drapeau que l'on faisait flotter sur un mur, un arbre, une colonne ou tout endroit dominant la cour. Le soldat privé de son brassard était un homme mort.

« Guynemer, un peu faible et chétif, demeura toujours simple soldat. Ses camarades, appréciant les qualités d'un chef d'armée à la force musculaire qu'il pouvait employer pour maintenir son autorité, n'ont jamais songé à le mettre à leur tête. Il fallait un biceps qui lui faisait défaut. Mais s'agissait-il de choisir les soldats, il comptait parmi les meilleurs et son nom sortait l'un des premiers. S'il ne possédait pas la force, il avait pour lui l'agilité, l'adresse, le coup d'œil, la prudence et la ruse. Son jeu était personnel. Il admettait très difficilement les observations de ses chefs et entendait agir à sa façon. La bataille engagée, il s'attaquait toujours aux plus forts et visait de préférence ceux de ses camarades qui occupaient les grades les plus élevés. Comme un chat, d'une souplesse merveilleuse, il se glissait le long des arbres, se jetait à terre, rampait le long des barrières, se faufilait à travers les jambes de ses adversaires et, bondissant, il emportait triomphant une quantité de brassards. C'était pour lui une grande joie de porter à son général les trophées de sa lutte. Les deux mains appuyées sur ses jambes, le visage radieux, il regardait d'un air narquois ses adversaires surpris de son adresse. Sa supériorité sur ses camarades se faisait surtout remarquer dans les batailles livrées dans les bois de Bellevue. Le champ était plus vaste, l'occasion de surprendre ses adversaires plus variée. Il se

dissimulait sous les feuilles mortes, s'accrochait aux branches des arbres, rampait le long des ruisseaux et des ravins. C'est lui qui, bien souvent, était chargé d'indiquer l'emplacement des drapeaux. Mais il ne voulait jamais s'en constituer le gardien. Il ne craignait rien tant que l'immobilité et préférait se jeter dans les bois à la recherche de ses adversaires. Le trajet du collège aux bois de Bellevue se passait dans l'élaboration de plans divers ; il discutait celui de ses camarades et voulait toujours avoir le dernier mot. Le retour était marqué par une critique acerbe qui dégénérait bien souvent en querelle (1). »

Portrait étonnant où transparaissent presque tous les traits du futur Guynemer, de Guynemer la Bataille. Il ne tient pas à commander, il aime trop à se battre, il est déjà le chevalier aux combats solitaires. *Son jeu est personnel.* Il entend n'agir qu'à sa façon. Il s'attaque aux plus forts : ni le nombre ni la taille ne l'arrêtent. Sa souplesse, son adresse sont sans égales. Ses muscles ne lui permettent pas d'être un bon gymnaste : aux barres parallèles, à la barre fixe, il désespère ses moniteurs ; il y suppléera par quoi? Par la volonté. Tous les jeux physiques n'exigent pas la force physique : à l'escrime, à la carabine, il devient un excellent tireur. Enragé de faiblesse, il dépasse les forts. Comme un Diomède, comme un Ajax, il rit en rapportant ses trophées. Une cour de collège ne lui suffit pas : il lui faut les bois de Bellevue, en attendant qu'il ait à lui tout l'espace, tout le ciel. Ainsi, l'enfance batailleuse d'un Guynemer rejoint-elle celle d'un Roland, d'un Duguesclin, d'un Bayard : cœurs ardents, énergies indomptables, âmes droites,

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

bientôt formées, dont il faudra seulement régler la foudre.

L'adolescent ne sera pas différent de l'enfant. Élève de mathématiques spéciales, Georges Guynemer ne changera rien à ses habitudes combatives. « A la récréation, il pratiquait surtout le patinage à roulettes. C'était pour lui une source de disputes et de pugilats. Ayant horreur de ceux qui ne jouaient pas, il passait au milieu de leur groupe, les bousculait, les tirait par le bras et les faisait valser comme des girouettes. Il s'enfuyait alors à toute vitesse, poursuivi par ses victimes. Des coups étaient échangés, ce qui ne l'empêchait pas de recommencer quelques secondes après. A la fin d'une récréation, les cheveux en désordre, les vêtements couverts de poussière, la figure et les mains maculées de boue, Guynemer était épuisé. Le plus robuste de ses camarades ne l'effrayait pas : il s'attaquait à lui de préférence. L'intervention des maîtres était souvent nécessaire pour séparer les combattants. Guynemer se dressait alors comme un coq, les yeux étincelants, sortant de leur orbite et, dans son impuissance, accablait son adversaire de paroles piquantes et parfois même blessantes, d'une voix sèche et railleuse (1)... » La parole, cependant, n'est pas son fait. Sa nervosité lui hache les phrases. Son accent est frémissant, martelé, tranchant. Il a des affirmations sans réplique. Il a horreur de la discussion : il est déjà tout action.

Cette violence, cette frénésie d'action eût risqué de l'entraîner aux plus déraisonnables, aux plus dangereuses audaces si elle n'eût trouvé son contrepoids dans le sentiment de l'honneur. « Il était de

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

ceux, écrit un de ses camarades, M. Jean Constantin, lieutenant d'artillerie, pour lesquels l'honneur est une chose sacrée, à laquelle on ne doit faillir sous le prétexte le plus futile, et il apportait dans sa façon d'être, dans ses relations avec ses camarades, une franchise, une loyauté qui n'avaient d'égales que sa bonté. Bien souvent, au milieu de nos jeux surgissait quelque discussion. Quels sont les amis qui ne se sont jamais disputés? Tous deux, nous nous entêtions au point de nous battre parfois, mais, après, il abandonnait le vain amour-propre d'avoir le dernier mot. Il n'aurait pu supporter de faire du tort à ses condisciples. Jamais il n'a hésité à s'accuser d'une faute commise ; bien mieux, un jour que l'un de ses camarades, bon élève, avait par inadvertance fait une bêtise qui aurait pu nuire à ses notes, j'ai vu Georges aller s'accuser et subir une punition à sa place ; son camarade n'en a jamais rien su, car ces actes-là, il les accomplissait presque clandestinement, avec cette simplicité et cette modestie qui ont toujours fait le charme de son caractère. »

Ce sentiment de l'honneur, il l'avait sucé avec le lait maternel. Son père l'avait exalté en lui. Tout en lui respire la fierté : le port de la tête redressée, le regard des yeux noirs qui semble traverser les objets. Il aime cet uniforme de Stanislas que son père a porté, qu'ont porté Gouraud et Baratier dont la renommée, alors, grandit, et Rostand, alors dans toute la gloire neuve de *Cyrano* et de *l'Aiglon*. Il a un sens précis de sa dignité. S'il écoute avec attention le cours, jamais il ne consent à demander des renseignements ou des conseils à ses condisciples. Il déteste la moquerie et entend qu'on le respecte. Jamais une pensée basse n'est entrée en lui. Un silence suffit parfois à le re-

dresser s'il atteint son fond de noblesse native.

Physionomie mobile et à contrastes, il est tantôt l'espiègle qui secoue de rires toute la classe et l'entraîne dans un tourbillon de jeux et de tours, tantôt l'élève lointain, sérieux, réfléchi, que l'on trouve absorbé, que l'on déclare distant, qui ne se révèle plus à personne. Le farouche soldat de la *petite guerre* est aussi un joueur d'échecs d'une redoutable puissance de combinaison. Là, il devient patient, et ne déplace ses pièces qu'après mûre réflexion. Aucun élève ne peut lutter avec lui. Nul ne peut le surprendre. S'il est battu par un professeur, il n'a de cesse qu'il n'ait obtenu sa revanche. Il a une volonté au-dessus de son âge, et cette volonté a besoin de brusques détentes. Suivre une classe et même se placer à sa tête ne serait rien pour une intelligence de sa vivacité, mais il est de santé délicate. Il apparaît avec des manteaux, des cache-nez, des foulards ou des imperméables, il disparaît à l'infirmerie. Cet enfant qui ne craint ni les coups, ni les bosses, ni les chutes, doit se garantir contre les courants d'air et suivre des régimes. Personne ne l'a jamais entendu se plaindre ; nul ne l'entendra jamais. Souvent il doit interrompre son travail, parfois durant de longs mois. L'année de son baccalauréat, un retour de son entérite infantile l'arrête. — Trois mois de repos, ordonne le médecin à Noël. — Tu referas ta rhétorique l'an prochain, déclare son père qui vient le chercher. — Pas du tout : les camarades ne me dépasseront pas. — Boutade d'enfant à qui l'on ne prend pas garde. Au bout de trois mois passés en repos et promenades à Compiègne, l'enfant réclame : — Les trois mois sont expirés, j'entends me présenter en juillet. — Tu n'as pas le temps. C'est impossible. — Il insiste. On découvre,

à Compiègne, l'institution Pierre d'Ailly dans un immeuble qui a été, depuis lors, démoli par un obus. Puisque c'est son idée, il fréquentera ce cours, en externe, en amateur. Chez lui, à la maison, il continuera de se soigner. Et au mois de juillet, à quinze ans, il est reçu bachelier, avec mention.

Mais l'arc ne peut rester tendu. De là, ces divertissements orageux, toujours sans méchanceté, car il lui répugnait invinciblement de causer de la peine à autrui. L'automne suivant, il rentre à Stanislas et y reprend la suite de ses exploits scolaires.

« Vexé de la place qui lui est réservée près du professeur, écrit encore l'abbé Chesnais, sous le prétexte, justifié d'ailleurs, de bavardage, il est résolu à causer malgré tout, comme bon lui semble. A l'aide d'épingles, de becs de plume, de fils et de boîtes, il a bientôt construit une installation téléphonique qui le met en communication avec le camarade qui occupe le bureau le plus éloigné. Il possède les outils nécessaires à l'exécution de ses tours. Son bureau est un véritable bazar : cahiers, livres, porte-plumes, papier se trouvent confondus pêle-mêle au milieu des objets les plus disparates : morceaux de lames de fleuret, produits chimiques, drogues pharmaceutiques, huile, graisse, goupilles, roues de patin gisent au milieu de tablettes de chocolat. Dans un coin, des tubes de verre soigneusement cachés attendent le moment favorable de projeter au plafond une boulette de papier mâché à l'extrémité de laquelle se balance fébrilement une silhouette découpée dans une couverture de cahier. Puis, lorsque la figurine grotesque a cessé ses oscillations, une boulette lancée avec adresse la remet de nouveau en mouvement à la grande satisfaction du jeune tireur. Des aéroplanes en papier y

sont également remisés jusqu'au moment propice à leur lancement. Le bureau du professeur sert parfois de terrain d'atterrissage... On y trouve de tout, mais dans un désordre tel qu'il ne peut lui-même s'y retrouver. Qui ne l'a vu à la recherche d'un devoir égaré dans un cahier de brouillon? C'est l'heure de la classe ; la tête enfouie dans son pupitre, il bouscule tout en grande hâte au grand détriment des cahiers et des livres qu'une bouteille mal bouchée inonde d'encre. La voix du surveillant le rappelle à l'ordre et il s'enfuit bon dernier à toute vitesse.

« Ce n'est pas l'un de ces mauvais esprits dont la seule préoccupation est de troubler une classe et d'entraver le travail de ses camarades. Ce n'est point un meneur. Il agit pour son propre compte et pour sa satisfaction personnelle. Ses farces sont de courte durée et ne portent pas préjudice au travail des autres. D'une nature droite, franche, loyale, il sait revendiquer la paternité de ses actes lorsqu'un maître commettra l'erreur de les attribuer à d'autres. Il n'a jamais permis qu'un camarade fût puni à sa place. Il sait fort bien d'ailleurs se tirer des plus grandes difficultés. Sa franchise lui vaut souvent l'indulgence. S'il est puni par un maître timoré, il se compose un visage terrible et tente de l'effrayer. Lorsqu'au contraire, il trouve devant lui un homme énergique, il plaide des circonstances atténuantes, il est tenace, persévérant, jusqu'à obtenir la punition la plus douce. Il ne garde pas rancune d'une punition qui lui est infligée avec justice. Il souffre de celle qui lui est donnée en public. S'il prévoit qu'une mauvaise note lui sera infligée un jour de lecture de notes, il se réfugie à l'infirmerie pour ne pas en avoir la honte. L'honneur n'est pas un vain mot pour lui.

« Il est sensible aux reproches. Il aime ce qui est généreux. C'est un admirateur du courage, de l'audace. Qui ne se rappelle à Stanislas son attitude fière et arrogante lorsqu'un maître le vexe devant ses camarades, ou intervient pour suspendre une querelle où l'amour-propre est en jeu? Tous ses nerfs se tendent. Son corps se raidit, il est droit comme un morceau d'acier, les bras collés le long des jambes, les mains tendues, les doigts fortement serrés; la tête immobile, haute, comme décollée du tronc, le visage d'un jaune d'ivoire; le front sans rides, les lèvres pincées, creusant deux sillons autour de la bouche; les yeux comme deux boules noires semblent sortir de leur orbite, lancent des feux aveuglants d'une fixité absolue. Il semble qu'il va foudroyer son adversaire; il garde un sang-froid imperturbable. C'est une statue d'une froideur de marbre. On devine quel orage terrible gronde en lui... (1). »

Bachelier, il s'oriente vers les sciences, ambitionne l'École polytechnique, entre dans la classe des mathématiques spéciales. Il avait, tout petit, manifesté des aptitudes exceptionnelles pour la mécanique, un esprit d'invention qui, on l'a pu voir, servait à ses farces de collégien. A quatre ou cinq ans, n'avait-il pas construit un lit de papier qu'il faisait monter par le moyen de ficelles et de réglettes-poulies? — Il passait des heures entières, dit son camarade de Stanislas, le lieutenant Constantin, à chercher un problème de mathématiques ou à étudier une question qui l'avait séduit, sans se soucier de ce que l'on faisait autour de lui; s'il avait trouvé la solution de son problème ou appris quelque chose de nouveau, il était

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

II



Collection Mme Guynemer

AU CAMP D'AVORD, GEORGES GUYNEMER FAIT SES DÉBUTS SUR MORANE

satisfait et redescendait alors dans le temps présent. Tout ce qui avait trait aux sciences l'intéressait particulièrement. Son grand plaisir était de se rendre aux manipulations de physique ou de chimie ; là, il se livrait à toutes sortes d'expériences que lui suggérait son imagination. Un jour, il lui arriva de fabriquer un mélange détonant qui provoqua une explosion formidable, sans autre accident d'ailleurs que quelques vitres brisées...

Ses choix de lectures révèlent les mêmes tendances. Il n'aimait guère lire, et ne recherchait que les livres d'aventures où sa nature belliqueuse et ses sentiments d'honneur et de loyauté pouvaient s'alimenter. Ses préférences allaient aux œuvres du commandant Driant. Même pendant son année de mathématiques, il les relut. Au retour d'une promenade, quelque jeudi soir, il vient frapper au bureau du préfet, quêtant un livre. C'est la *Guerre fatale*, la *Guerre de demain*, l'*Aviateur du Pacifique*, etc. — Mais vous l'avez déjà lu? — Ça ne fait rien. — Relit-il réellement? Il se laisse entraîner sur les mêmes voies. Il rêve, son regard va plus loin.

Quelqu'un, pourtant, va exercer sur cette nature impressionnable, mobile, presque trop ardente, une influence qui déterminera sa direction. Son père lui avait recommandé de choisir avec soin ses amis, de ne pas se livrer au premier venu. Ne pas se livrer au premier venu, il en était bien incapable et plutôt ne se serait-il livré à personne. Nos amis, les choisissons-nous au début de la vie? Nous ne savons qu'ils sont nos amis que parce que nous les avons trouvés dans notre existence à l'heure voulue. Ils étaient là, sans quoi nous ne les eussions pas cherchés. Une parité de goûts, de sensibilité, d'ambitions nous rapproche

d'eux et nous nous apercevons qu'ils ne sont pas simplement des camarades quand ils sont dès longtemps déjà nos amis. Ainsi Jean Krebs devint-il le compagnon habituel de Georges Guynemer. Le père de Jean Krebs est ce colonel Krebs dont le nom reste attaché aux premiers progrès de l'aérostation et de l'aviation. Il était alors directeur des usines Panhard ; ses deux fils faisaient leurs études au collège Stanislas. Jean, l'aîné, est camarade de classe de Georges Guynemer. C'est un silencieux, un concentré, un réfléchi : le visage calme, la parole posée, jamais un mot plus haut que l'autre, un éloignement de tout ce qui est bruyant et agité. Georges bouscule son isolement et s'y installe. L'autre le supporte, sourit, accepte, se lie. Celui des deux qui exerce sur l'autre une autorité, celui qui a le prestige, l'auréole, pour le moment c'est Jean Krebs. Songez donc : il sait ce que c'est qu'un automobile. Il emmène un dimanche son ami Georges à Ivry et lui apprend à tenir un volant. Il lui passe toutes ses connaissances techniques. Georges, cependant, se lance à toute allure dans cette voie nouvelle. Il connaît bientôt toutes les marques, tous les genres de moteurs. Pendant les promenades scolaires, si la colonne des élèves monte ou descend les Champs-Élysées, il désigne au passage les voitures : — Ça, c'est une Lorraine. Voilà une Panhard. Celle-ci a tant de chevaux, etc. Malheur à qui le contredirait ! Il toise l'insolent et l'écrase d'un mot.

« Les visites d'usines organisées dans l'après-midi du jeudi par le collège le comblent de joie. A l'avance il choisit ses compagnons auxquels il fait abandonner une partie de tennis. Krebs était de ce nombre. La visite à l'usine de Puteaux, celle de Dion-Bouton, est pour lui un régal dont il parlera souvent. Il s'y

rend, non en curieux, mais en connaisseur. Il ne peut demeurer auprès d'un ingénieur chargé de la conduite à travers tous les services. Il lui faut plus de liberté, plus de temps, car il aime se rendre compte de tout, voir et toucher. Le plus petit détail l'intéresse. Il questionne les ouvriers, leur demande l'utilisation d'un écrou, les presse de questions. Le temps passe trop vite à son avis. Ses camarades sont déjà sortis, le préfet de la division a fait l'appel pour s'assurer de son effectif ; un seul manque, c'est Guynemer qui, suivant son habitude de retardataire, est en extase devant le montage d'une machine.

« Les semaines d'ouverture du Salon d'automobile et d'aviation sont une période de tranquillité relative pour ses maîtres. Ce n'est plus l'agité, le nerveux, l'espiègle des jours précédents. Il tient à ses promenades, à ses sorties. Il est un de ceux qui tournent autour du préfet à l'heure du départ pour la promenade. Il est impatient de savoir quel en est le but : « Où allons-nous?... Vous nous conduirez au « Grand-Palais?... Vous serez un chic type... » Ce n'est pas l'un des nombreux curieux qui circulent autour des stands, les deux mains dans les poches, sans en tirer d'autre bénéfice qu'une extrême fatigue comme un cycliste tourne autour de sa piste. Son plan est étudié à l'avance. Il connaît l'emplacement du stand qu'il visitera. Il s'y rend directement. Son ardeur et son sans-gêne lui attirent bien quelques admonestations de la part du propriétaire. Il n'en a cure. Il continue à toucher à tout et à fournir des explications à ses compagnons. A son retour au collège, ses poches sont gonflées de prospectus, de catalogues, de brochures choisies qu'il entasse

soigneusement à l'intérieur de son bureau (1). »

Jean Krebs a orienté la vocation de Georges Guynemer. Il a précisé et développé le goût de celui-ci pour la mécanique. Il l'a sorti des vagues abstractions pour le précipiter vers les réalisations matérielles, pour lui faire désirer l'élargissement de vie qu'elles procurent. Il méritait d'être cité dans une biographie de Guynemer. Avant de le quitter, ne convient-il pas de déplorer sa perte prématurée? Aviateur estimé au cours de la guerre, il trouva dans l'observation l'emploi de ses facultés solides et sûres. La chasse ne l'attirait pas, mais il savait regarder. Il fut tué d'un accident d'atterrissage presque dans le même temps que disparaissait Guynemer. Un de ses compagnons d'escadrille le juge ainsi : — D'une intelligence remarquable, d'un caractère toujours égal, il avait su s'imposer à ses chefs par son sang-froid, son coup d'œil, la connaissance exacte des services qu'il pouvait rendre. Toutes les fois qu'on lui confiait une mission, on était sûr qu'il revenait l'ayant remplie, quelles que fussent les conditions dans lesquelles il la fallait accomplir. Il avait eu souvent à tenir tête à des avions ennemis mieux armés que lui, et avait même été blessé au cours d'un vol par éclat d'obus à la cuisse. Il n'en avait pas moins continué à voler et n'était rentré que longtemps après et seulement sa tâche terminée. Sa mort a fait un grand vide dans cette escadrille. Des hommes comme celui-là sont difficiles à remplacer...

Ainsi le démesuré Guynemer a-t-il eu pour premier ami un camarade *qui connaissait exactement ses limites*. Il a pu délivrer Jean Krebs d'un excès de probité

(1) Notes inédites de l'abbé Chesnais.

réaliste, lui verser l'enchantement de ses propres délires, mais Jean Krebs aux ailes figées de ses jeunes ambitions a fourni le moteur. Sans les leçons techniques de Jean Krebs, aurait-il plus tard pu se faire engager au champ d'aviation de Pau et passer avec tant d'aisance son brevet de pilote? Se serait-il intéressé de si près à l'outillage, aux perfectionnements de son appareil? La guerre devait faire de tous deux des aviateurs. Tous deux sont tombés du ciel, l'un en pleine gloire, l'autre presque obscur. Dans leurs causeries à deux, en promenade ou le long des murs de Stanislas, avaient-ils entrevu ce destin? Jean Krebs, esprit positif, certainement non : il voyait devant lui l'École polytechnique et ne songeait qu'à s'y préparer. Mais Guynemer? Dans ses notes si précieuses, l'abbé Chesnais nous le montre construisant un petit aéroplane en étoffe dont le moteur était remplacé par un faisceau d'élastique : « A la prochaine récréation, il monte au dortoir, ouvre la fenêtre, lance son appareil et préside à ses évolutions au-dessus des têtes de ses camarades. » Mais ce ne sont là que jeux de collégien ingénieux. L'excellent prêtre qui fut le préfet de division et l'observa en profond psychologue ne reçut jamais confidence de sa vocation. L'aviation, dont les timides essais ne datent que de 1906, progressait rapidement. Après Santos Dumont qui, le 22 novembre 1906, parcourait 220 mètres en vol plané, une pléiade d'inventeurs, les Blériot, les Delagrange, les Farman, les Wright perfectionnaient les moteurs légers. En 1909, Blériot traversait la Manche, Paulhan gagnait le record de la hauteur à 1 380 mètres et Farman celui de la distance avec un parcours de 232 kilomètres. Un visionnaire, le vicomte Melchior de Vogüé, entrevoyait déjà le prodi-

gieux développement de la marche dans les airs. Toute la jeunesse du siècle désirait de s'envoler. Guynemer se portant vers l'invention nouvelle avec sa fougue coutumière, faisait-il autre chose que se livrer à l'engouement général? Ses camarades rêvaient, comme lui, de la construction et des pièces. Cependant le lieutenant Constantin en juge autrement : « Quand un avion venait à survoler le quartier, il le suivait des yeux et restait à contempler le ciel bien après sa disparition. Son bureau renfermait toute une collection de volumes, de photographies ayant trait à l'aviation. Sa résolution était prise de s'échapper un jour pour monter en avion, et comme il était extrêmement volontaire il essaya par tous les moyens : « Tu ne connais pas quelqu'un qui pourrait « m'emmener un dimanche ? » A qui n'a-t-il pas posé cette question? Mais au collège ce n'était guère facile. Ce fut pendant ses vacances qu'il réussit à mettre ses projets à exécution. Je crois me rappeler que sa première ascension eut lieu à l'aérodrome de Compiègne. Dans ce temps-là on ne connaissait pas les carlingues confortables des appareils actuels ; il dut s'installer tant bien que mal derrière le pilote et s'accrocher à lui, en lui nouant les bras autour du corps pour ne point tomber, mais aussi quelle joie en descendant !...»

Ce qu'il faut retirer de cette confidence, c'est tout simplement la première phrase : *Quand un avion venait à survoler le quartier, il le suivait des yeux et il restait à contempler le ciel bien après sa disparition.* Si Jean Krebs avait survécu, il pourrait peut-être nous renseigner mieux. Encore n'est-ce point certain. A cet ami raisonnable, Georges Guynemer aurait-il révélé ce que lui-même ne démêlait que confusément? Jean Constantin n'a surpris qu'une

rêverie : Guynemer a dû garder pour lui sa résolution. Un peu plus tard, guère plus tard, comme il doit interrompre une fois de plus ses études — c'est l'année de sa préparation à Polytechnique — son père, désireux de lui voir prendre du repos, le laisse à Paris chez sa grand'mère. Il suit des cours de sciences sociales. Il achève une éducation qui fut strictement française, dont aucun jour ne fut livré à un étranger. Puis il voyage avec sa mère et ses sœurs. Il mène la vie agréable d'un jeune homme fortuné qui a bien le temps de penser à l'avenir. Y pense-t-il? Son père, vaguement inquiet de ce désœuvrement, le fait revenir, l'interroge sur la carrière qui le tente, redoutant une de ces réponses indécises comme en font tant de jeunes gens. Et Georges, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, comme s'il ne saurait être question de rien autre, réplique :

— Aviateur.

Le mot provoque la surprise. D'où peut venir cette détermination que l'on croit soudaine?

— Ce n'est pas là une carrière, lui fait-on observer. L'aviation n'est encore qu'un sport. Tu courras les airs, comme un automobiliste les grandes routes. Et, après quelques années consacrées à ton plaisir, tu te mettras aux gages d'un constructeur. Non, mille fois non.

Alors il dit à son père ce qu'il n'a jamais dit à personne, ce que son camarade Constantin n'a pu que soupçonner :

— Je n'ai pas d'autre passion. Un matin, de la cour de Stanislas, j'ai vu un avion voler. Je ne sais pas ce qui s'est passé en moi. J'ai ressenti une émotion si profonde, une émotion presque religieuse. Il

faut me croire quand je vous demande de monter en avion.

— Tu ne sais pas ce que c'est. Tu n'as jamais vu d'avion que d'en bas.

— Vous vous trompez : j'y suis monté à Corbeaulieu.

Corbeaulieu était un aérodrome voisin de Compiègne. Et ces paroles s'échangeaient quelques mois à peine avant la guerre.

Bien des années avant que Georges Guynemer fût élève au collège Stanislas, un professeur, promis lui aussi à la gloire, y enseignait la rhétorique. Il s'appelait Frédéric Ozanam. Enfant précoce il avait, prématurément lui aussi, éprouvé sa vocation qui portait irrésistiblement vers les lettres. A quinze ans, il avait composé en vers latins une épitaphe à la gloire de Gaston de Foix, mort à Ravenne. Cette épitaphe, si l'on change deux mots : *Hispanae* en *hostilis*, et le nom de Gaston en celui de Georges, résume à merveille le court et admirable destin de Guynemer. Les palmes mêmes n'y sont pas omises :

Fortunate heros! moriendo in sæcula vives.
Eia, agite, o socii, manibus profundite flores,
Lilia per tumulum, violamque rosamque recentem
Spargite; victricis armis superaddite lauros,
Et tumulo tales muerone inscribite voces :
Hic jacet hostilis gentis timor et decus omne
Gallorum, Georgius, conditus ante diem :
Credidit hunc Lachesis juvenem dum cerneret annos,
Sed palmas numerans credidit esse senem (1).

(1) Héros fortuné ! Tu meurs, mais tu vivras dans les siècles. O vous, ses compagnons d'armes, couvrez son tombeau de fleurs. Répandez-y à pleines mains les lis, les violettes et la rose nou-

C'est la paraphrase de la réponse des dieux au jeune Pallas dans Virgile.

Ce jeune Frédéric Ozanam fut pris en pleine force, avant d'avoir atteint sa quarantième année, du mal qui le devait emporter. La vie semblait alors n'être pour lui que lumière et caresse ; il était dans ce moment où tout réussit : les années rudes s'oublient, le chemin montant semble un palier. Il avait à son foyer une compagne parfaite, une fille aimable. Sa réputation grandissait. Il serait un jour prochain de l'Académie ; il connaîtrait, il touchait déjà la fortune et la gloire. Et voici que la mort lui faisait signe. En vérité, elle choisissait mal son heure. Mais quand l'a-t-elle bien choisie au gré des mortels? Ozanam tenta de l'attendrir. Dans son journal intime, il note son appel auquel il ne s'était point trompé. Et il demande à Dieu un répit. Comme pour fléchir sa pitié, il lui offre une part de sa vie, la plus brillante : il renoncera les honneurs, la gloire, la fortune, il consent à vivre dans l'humilité et l'oubli à la façon de ces pauvres pour qui il a fondé l'œuvre des Conférences de Saint-Vincent de Paul, et qu'il a si souvent visités dans leurs taudis ; mais du moins, qu'il demeure à son foyer, qu'il voie sa fille grandir et qu'il vieillisse quelques années encore auprès de la compagne de son choix. Enfin, sa foi l'emporte, il ne discute plus avec Dieu, il lui dit : — Prenez de moi

velle. Élevez-lui un trophée où les lauriers de ses victoires soient entrelacés à ses armes, et sur sa tombe, avec la pointe de votre épée, gravez ces mots : « Ici repose un héros, la terreur de l'ennemi et l'honneur de la France, Georges, qu'une mort prématurée a enlevé à la terre. Si la Parque eût compté ses années, elle l'aurait trouvé presque un enfant, mais en comptant ses lauriers, elle a cru frapper un vieillard. » (*Journal des Débats*, 1er novembre 1917).

ce qui vous conviendra, prenez tout, prenez-moi. Que votre volonté soit faite !...

Rarement le drame de l'acceptation s'est dénoué plus librement. Or, dans le drame qui va emporter Guynemer jusqu'au sacrifice, ce n'est pas la vocation de l'aviateur qu'il faut voir, mais la volonté absolue de servir. L'abbé Chesnais l'a bien compris, qui n'attache pas à cette vocation une importance primordiale. Il rappelle à la fin de ses notes que Guynemer était un croyant qui accomplissait régulièrement ses exercices religieux sans ostentation, comme sans faiblesse : « Que de fois ne m'a-t-il pas arrêté le soir, écrit-il, lorsque je passais près de son lit ! Il voulait avoir une conscience tranquille, sans reproche. Sa légèreté habituelle le quittait à la porte de la chapelle. Il croyait à la présence de Dieu dans ce lieu saint et la respectait... Ses sentiments chrétiens seront une force, un soutien dans ses luttes aériennes. Il combattra avec d'autant plus d'ardeur qu'il jouira d'une conscience en paix avec son Dieu... »

Et l'abbé Chesnais ajoute ces mots qui expliquent la véritable vocation de Guynemer : « Les hasards de la guerre ont merveilleusement mis en relief les qualités contenues dans un corps si frêle. Pensait-il à devenir pilote au début? Peut-être. Ce qu'il veut avant tout, c'est remplir son devoir de Français. Il veut être soldat. Il a honte de lui, dit-il dans les premiers jours de septembre 1914 : « Dussé-je me coucher au fond d'un camion automobile, je veux aller au front. J'irai. »

Il ira. Ni le goût de la gloire, ni celui de l'aviation ne seront pour rien dans son départ. Ils ne seront pour rien dans sa fin.

III

LE DÉPART

Au mois de juillet 1914, Georges Guynemer est avec sa famille à Biarritz, villa Delphine, au nord de la plage d'Anglet. Cette plage est toute blonde au soleil ; mais la brise de l'Océan la rafraîchit. On y paresse délicieusement. Cette plage est, en outre, un excellent terrain d'atterrissage. Son sable accueille mollement les appareils. Georges Guynemer ne quitte guère la plage d'Anglet. Chaque fois qu'un avion descend, il est là pour le recevoir. Il est le factionnaire de l'aviation. Mais les avions, à cette époque, sont rares. Il suit son idée. La ténacité est un de ses traits dominants. Il est déjà celui qui ne renonce jamais. Les baigneurs qui croisent cet éternel flâneur ne se doutent point qu'il caresse obstinément un unique projet et qu'il y suspend son avenir.

Cependant l'horizon de l'Europe s'obscurcit. Depuis l'assassinat de l'archiduc Ferdinand d'Autriche à Serajevo, l'électricité s'accumule dans l'air, l'orage est prêt à éclater. Le jeune homme se soucie bien de l'archiduc d'Autriche et de l'horizon de l'Europe. L'air de la mer est salubre et il cherche dans l'espace des aéroplanes invisibles. Les conversations autour de lui respirent l'inquiétude : il n'a pas le loisir de les écouter. Les regards des femmes sont chargés d'an-

goisse : il ne remarque pas le regard des femmes. Le 2 août, l'ordre de mobilisation est affiché. La guerre, c'est la guerre !

Alors, comme un irréel appareil, Guynemer chasse son rêve dans l'espace. Il a brusquement rompu avec ses projets d'avenir. Il est tout entier à une autre idée fixe qui fait étinceler ses yeux et barre son front. Il a bondi chez son père et sans reprendre haleine il déclare :

— Je m'engage.

— Tu as de la chance.

— Ah ! bien, vous m'autorisez...

— Je t'envie.

Il avait craint de rencontrer un obstacle à cause de cette chétive santé qui l'a déjà si souvent contrecarré et qui l'écartait provisoirement de sa préparation à l'École polytechnique. Le voilà rasséréné. Le lendemain il est à Bayonne, se débrouillant parmi les formalités nécessaires. Il passe la visite médicale : il est ajourné. Les majors l'ont trouvé trop long, trop maigre : aucune tare physiologique, mais un corps d'enfant qui a besoin de se fortifier et s'élargir. En vain les a-t-il suppliés : ils se sont montrés impitoyables. Il rentre désolé, humilié, furieux. La villa Delphine va traverser des jours de malaise : on connaît son obstination, on commence de craindre pour lui. Et il revient à la charge, il insiste auprès de son père, comme si son père était tout-puissant et le pouvait à son gré embaucher pour la Patrie.

— Si vous m'aidiez, je ne serais pas ajourné.

— Et comment?

— Un ancien officier a des relations dans l'armée. Vous parleriez pour moi.

— Je veux bien.

M. Guynemer fait à son tour le voyage de Bayonne. Dès cette date, dès le premier jour de la guerre, il s'est promis de ne jamais contrarier le service militaire de son fils, de le favoriser même en toute occasion. Il tiendra parole ; on verra, dans la suite, au prix de quels tourments. Le commandant de recrutement entend sa requête. C'est l'heure des enthousiasmes rapides : il a subi bien des assauts, calmé bien des exaltations importunes ou impossibles :

— Monsieur, répond-il, je prends, croyez-le, tous ceux qui peuvent servir. C'est à l'ancien officier que je m'adresse : en votre âme et conscience, estimez-vous votre fils capable de porter le sac et de faire un fantassin?

— Je ne puis l'affirmer.

— Ferait-il un cavalier?

— Il ne supporte pas le cheval à cause de son ancienne entérite.

— Alors, vous voyez bien : il convient de l'ajourner. Fortifiez-le : plus tard on le prendra, la guerre n'est pas finie.

Pour la seconde fois, Georges se voit refusé, car il a assisté à l'entrevue. Il rentre avec son père à Biarritz, pâle, muet, douloureux, dans un tel état de colère et d'amertume que son visage en est décomposé. Rien ne le console, rien ne le distrait. Par ces magnifiques journées d'août, la mer est toute lumière et la plage invite à jouir des molles heures d'été : il ne va pas à la plage et méprise la mer. Ses parents, inquiets, se demandent si, pour sa santé même, il ne convient pas de désirer son dangereux départ. De toutes façons, il faut qu'ils soient déchirés.

Pas une seule fois, depuis le jour de la mobilisation, Georges Guynemer n'a eu d'autre pensée que

celle-ci : servir. Servir n'importe où, n'importe comment, dans n'importe quelle arme, mais partir, aller au front, ne pas rester là comme ces étrangers qui n'ont pas quitté Biarritz, comme ces vieillards ou ces enfants inutilisables qui, maintenant, sont tout ce qui reste de la population mâle. « Dussé-je me coucher au fond d'un camion automobile, je veux aller au front : j'irai, » a-t-il écrit à son ancien préfet de Stanislas. On va voir ce que peut cette volonté tendue.

Les trains ont emporté les premières recrues. C'étaient des trains fleuris et remplis de chansons. Des plus lointaines provinces les fils de France sont accourus. Un élan unanime les a précipités à la frontière assaillie. Et cet élan s'est canalisé dans un ordre parfait. Les chants mêmes étaient graves et quasi sacrés. La nation a vécu l'une de ses plus grandes heures et s'en est rendu compte. Elle a refait d'un coup son unité, elle a retrouvé sa jeunesse. Cependant les nouvelles qui peu à peu sont venues ont répandu une angoisse sans nom, — l'angoisse et non le doute. Le gouvernement a quitté Paris pour s'installer à Bordeaux. La capitale est menacée. L'ennemi est entré dans Compiègne. Compiègne n'est plus à nous. La Jeanne d'Arc de la place de l'Hôtel-de-Ville a pour hommes d'armes des casques à pointe. Puis la victoire de la Marne a soulevé le poids qui oppressait toutes les poitrines. A la villa Delphine on a su que Compiègne était délivré. Cependant les trains de troupes vont renforcer les combattants. Et tous ces départs, Georges Guynemer les a vécus ; il les a vécus jusqu'à la souffrance, jusqu'à la révolte, jusqu'à l'horreur de soi-même. Ses camarades, ses amis sont partis ou demandent à partir. Ses deux cousins ger-

mains, les neveux de sa mère, Guy et René de Saint-Quentin, ont été, l'un tué à la bataille de la Marne comme sergent, l'autre, conseiller d'ambassade à Constantinople, revenu en hâte dès la déclaration de guerre pour réclamer ses galons de lieutenant de réserve, deux fois blessé dans la même victoire d'une balle à l'épaule et d'un éclat d'obus à la cuisse. Est-il possible qu'il reste là, seul, quand toute la France s'est levée?

Dans la *Chanson d'Aspremont*, qui est une de nos plus entraînantes chansons de gestes, Charlemagne, partant pour l'Italie avec son armée, passe par Laon. Dans le donjon, cinq enfants, dont son neveu Roland, sont enfermés sous la garde de Turpin. L'Empereur, qui les connaît bien, les a mis sous clé de peur qu'ils rejoignent ses troupes. Mais quand ils entendent sonner les cors d'ivoire et les chevaux hennir, ils n'y tiennent plus et décident de s'échapper. Ils essaient d'enjôler le portier, mais le portier est insensible, — insensible et incorruptible. Ce fidèle serviteur est aussitôt roué de coups de bâton. On lui prend ses clés, on lui passe sur le corps et voilà nos cinq pages hors de prison. Leur aventure ne fait que commencer. Pour se procurer des chevaux, ils attaquent cinq Bretons qu'ils désarçonnent. Pour se procurer des armes, même opération. Tant et si bien qu'ils rejoignent l'armée de l'Empereur avant qu'elle ait franchi les Alpes. Notre nouveau Roland va-t-il se laisser distancer par ces terribles enfants de jadis? Ce n'est pas l'armée avec ses cors d'ivoire qu'il a entendue partir, c'est toute la nation en marche qui se bat pour vivre et pour durer, et pour faire vivre et durer avec elle l'honneur, la justice et le droit.

Le voici à nouveau tout triste et déconfit, sur la

plage d'Anglet. Un avion capote sur le sable. Il s'agit bien d'avion, ne sait-on pas que son ancienne passion est morte, et mort son rêve? Depuis le 2 août, il n'y a plus songé. Cependant il entre en conversation avec le pilote qui est un sergent. Et tout à coup une idée s'empare de son esprit. L'ancienne passion refleurit sous une forme nouvelle. Le rêve est ressuscité :

— Comment peut-on s'engager dans l'aviation?

— Arrangez-vous avec le capitaine : allez à Pau.

Georges, aussitôt, court à la villa Delphine. Ses parents ne reconnaissent plus son pas, son visage des jours précédents. Il a repris l'entrain d'autrefois. L'enfant est sauvé.

— Papa, je veux aller à Pau demain.

— Pourquoi ce voyage à Pau?

— Pour m'engager dans l'aviation. Avant la guerre, vous ne vouliez pas d'un aviateur, mais en guerre, l'aviation n'est plus un sport.

— En guerre, c'est autre chose, en effet.

Le lendemain, il débarque à Pau. Le capitaine Bernard-Thierry commande le camp d'aviation. Il force la porte du cabinet Bernard-Thierry que les sous-ordres croient lui barrer. Il explique son cas, il plaide sa cause avec un tel feu dans les yeux que l'officier en est comme ébloui et fasciné. Au ton dont le capitaine Bernard-Thierry objecte les deux ajournements successifs, Georges Guynemer le devine ébranlé. Comme à Stanislas, quand il voulait faire amoindrir une punition, mais avec combien plus de chaleur convaincante, car il joue son avenir, il presse, il multiplie les arguments. Un fluide d'envoûteur part de sa bouche et de son regard. Et puis, tout à coup, l'enfant reparaît, qui supplie, qui va pleurer.

— Mon capitaine, accordez-moi cette grâce. Mon



Collection Mme Guynemer

DANS LE BOIS DE BUS, 8 décembre 1915

capitaine, employez-moi. Employez-moi à n'importe quoi, tenez, à nettoyer ces avions qui sont là. Vous êtes ma dernière ressource. Que par vous je fasse enfin quelque chose dans la guerre !

Le capitaine, gravement, réfléchit. Il a deviné la puissance qui habite ce corps si mince. Il ne rebutera pas un tel suppliant :

— Je peux vous prendre comme élève mécanicien.

— C'est cela, c'est cela : je connais les automobiles.

Guynemer exulte : les leçons techniques de Jean Krebs se présentent déjà à sa mémoire et lui faciliteront sa tâche. L'officier lui a donné une lettre pour le bureau de recrutement de Bayonne. Il retourne à Bayonne pour la troisième fois. Cette fois il est inscrit, on le prend, il signe un engagement volontaire. C'est le 21 novembre 1914. Point n'est besoin qu'il raconte son voyage à son retour à la villa Delphine : il est rayonnant.

— Tu vas partir? lui disent sa mère et ses sœurs.

— Sans doute.

Le lendemain, il débute au camp d'aviation de Pau, comme élève mécanicien. Il est entré dans l'armée par la porte basse, mais il y est entré. Le futur chevalier de l'air n'est que le dernier des écuyers. « Je ne vous demande pour lui aucune faveur, a écrit son père au capitaine : qu'il soit à même de rendre tous les services qu'il est capable de rendre, voilà ce que je réclame pour lui. » Il faut qu'il soit éprouvé, il faut qu'il mérite, il faut qu'il passe par tous les ordres mineurs avant de revêtir le casque sacré. L'enfant choyé de Compiègne et de la villa Delphine connaît l'apprentissage le plus rude. Il couche sur la planche, il est employé aux plus salissantes besognes, la corvée de quartier, le nettoyage des cylindres, le transport des

bidons de pétrole. Dans le milieu où il est, il entend des paroles et des théories qui le font bondir et ne distingue pas encore la distance qui, si souvent, sépare du cœur les théories et les paroles. Le 26 novembre, il écrit à l'abbé Chesnais : « J'ai le plaisir de vous annoncer qu'après deux ajournements et une vaine tentative d'engagement, j'ai enfin réussi. *Patience et longueur de temps*... Je vous écris de la chambrée entre deux camarades qui échafaudent des théories sociales... »

Comment supporterait-il cette vie d'ouvrier? Ses parents n'étaient pas sans inquiétude. Ils hésitaient à quitter Biarritz pour rentrer dans Compiègne et reprendre possession de leur hôtel de la rue Saint-Lazare, en bordure de la forêt. Mais, loin d'en être accablé, l'enfant se fortifiait dans les travaux manuels. L'esprit, chez lui, a toujours porté la matière, a toujours tiré d'elle ce qu'il a voulu, l'a contrainte, en quelque sorte, à lui obéir en toute occasion. Il poursuivait son but avec une énergie indomptable. Il décomposait l'avion avant d'y monter. Il apprenait à le connaître par le détail.

Sa préparation à l'École polytechnique lui assurait une supériorité éclatante dans son milieu. Il pouvait raisonner les lois de la mécanique, expliquer aux camarades ébahis ce que c'est que la résultante de plusieurs forces et l'équilibre des forces, leur donner des notions inattendues de cinématique et de dynamique (1). Mais il apprit à son tour à connaître, par les expériences de construction ou de préparation,

(1) Voir *Etude raisonnée de l'aéroplane*, par Jules BORDEAUX, ancien élève de l'École polytechnique (Gauthier-Villars, édit., 1912).

les degrés de résistance des matériaux d'aviation : bois, aciers, fils d'acier, aluminium et ses composés, cuivre, alliages de cuivre, tissus. Il vit construire les ailes, ces fameuses ailes qui l'emporteraient un jour dans l'azur : longerons en frêne ou en hickory, nervures en bois léger, croisillonnage intérieur en corde à piano, entoilage, haubanage. Il vit assembler ces éléments à tenon et mortaise, fixer les fils tendeurs, emboîter l'extrémité des mâts, rattacher enfin toutes les parties de l'avion, ailes, gouvernails, moteur, châssis d'atterrissage au fuselage qui sera sa base de résistance. Comme un peintre broie ses couleurs avant de s'en servir, Georges Guynemer prélude à ses vols futurs en touchant de ses mains — de ses longues mains fines et blanches d'étudiant riche, devenues hâlées et calleuses quand elles ne sont pas tout enduites de graisse ou de cambouis, devenues dignes d'être des mains ouvrières — chaque pièce, chaque boulon, chaque écrou de ces appareils dont il attend la libération de sa volontaire servitude.

Un de ses futurs camarades, le sous-lieutenant Marcel Viallet (qui eut la gloire d'abattre un jour deux avions allemands en dix minutes, de sept balles), le représente ainsi à l'école de Pau : « J'avais déjà l'attention attirée par « cette fillette » habillée en tourlourou qu'on rencontrait dans le camp, les mains pleines d'huile de ricin, la figure maculée, les vêtements déchirés. Je ne sais ce qu'il faisait à l'atelier, mais il ne devait pas y briller par sa présence. Tout le temps, nous le voyions tourner autour des zincs. Avec sa petite figure intéressée, il nous amusait. Et quand nous décollions, avec quel regard admiratif et plein d'envie nous observait-il ! Il nous posait sans cesse des questions, nous demandait des renseigne-

ments. Sans en avoir l'air, il s'instruisait. Pour une réponse sur l'art de voler, il aurait couru à l'autre bout du terrain nous chercher quelques gouttes d'essence pour notre briquet (1)... »

Il s'instruit et, quand il voit clair, il veut franchir l'étape. Le jour de l'an arrive : triste jour de l'an de la première année de guerre. Quelles étrennes va-t-il demander à son père? Une aide pour passer son brevet de pilote : « Ne connaissez-vous donc pas dans votre promotion de Saint-Cyr quelqu'un qui s'occupe de moi? » Son père est toujours associé à ses démarches vers l'avant. L'enfant n'a cure de créer des conflits entre l'amour paternel et le service du pays : il sait bien que son père ne lui donnera jamais que des conseils d'honneur, et sans pitié il lui impose l'obligation de lui faciliter les risques mortels. M. Guynemer connaissait en effet dans sa promotion de Saint-Cyr d'anciens camarades devenus généraux. L'intervention de l'un d'eux hâta pour l'élève mécanicien la nomination d'élève pilote (26 janvier 1915).

Le premier carnet de vol de Georges Guynemer, *soldat de 2e classe*, s'ouvre à cette date du 26 janvier 1915. Il porte à sa première page :

Mercredi 27 *janvier : corvée de neige.*
Jeudi 28 — *id.*
Vendredi 29 — *conférence et corvée de neige.*
Samedi 30 — *conférence à l'aérodrome Blériot.*
Dimanche 31 — *id.*
Lundi 1er *février : sortie sur Blériot rouleur dix minutes.*

Au Blériot rouleur, dit le Pingouin à cause de ses ailes cassées, et qui ne quitte pas la piste, succède, le

(1) *Petit Parisien* du 27 septembre 1917.

mercredi 17 février, un Blériot trois cylindres 25 HP, qui ne s'élève guère qu'à trente ou quarante mètres du sol. Ce sont les premiers bonds avant de s'élancer dans l'espace. Puis un Blériot six cylindres lignes droites. Les bonds se multiplient. Enfin, le mercredi 10 mars, le carnet porte deux sorties, de vingt minutes chacune, sur Blériot six cylindres 50 HP, l'une à 600 mètres d'altitude, l'autre à 800, avec virages et descentes en vol plané. L'enfant, cette fois, est parti dans le ciel. Le véritable premier vol de Guynemer date donc du 10 mars 1915.

Ce carnet de cinquante feuillets se termine le 28 juillet 1916 par ce procès-verbal :

Vendredi 28 juillet. — Ronde front armée. Attaqué un groupe de quatre avions ennemis et forcé l'un d'eux à atterrir. Attaqué un deuxième groupe de quatre avions, qui se disperse aussitôt. Pris l'un des avions en chasse et tiré 250 cartouches environ : le Boche pique fortement, paraissant atteint. Aux dernières cartouches tirées avec la Vickers, une pale de l'hélice est fauchée par les balles, le moteur déséquilibré imprime de violentes secousses à l'appareil en le détériorant gravement. Atterri en vol plané à l'aérodrome de Chipilly sans accident.

Une note en marge indique que l'appareil *paraissant atteint* a été abattu, et que l'état-major anglais a confirmé sa chute. Cette victoire du 28 juillet 1916 sur la Somme est la onzième de Guynemer ; le total des heures de vol est alors de 348 heures 25 minutes. Ce carnet de cinquante pages permet de mesurer le chemin parcouru.

Jeunes gens passionnés qui, dans tous les domaines, guignez les trophées d'un Guynemer, n'oubliez pas que le chemin de gloire s'ouvre par la corvée de neige...

CHANT II

PLEIN CIEL

I

LA PREMIÈRE VICTOIRE

L'APPRENTI pilote a donc quitté le sol pour la première fois, à l'école de Pau, le 17 février 1915, sur un Blériot à trois cylindres. Mais il n'a fait qu'exécuter des bonds, d'ailleurs assez audacieux. Son moniteur lui a crié casse-cou : « Trop de confiance, folie, veine fantastique ! » Le soir même, il décrit à son père ses impressions : « Avant le départ, un peu inquiet ; en l'air, follement amusant. Pendant les glissades et les oscillations, je n'étais pas du tout gêné ; c'était même drôle... Enfin, je me suis bien diverti, mais heureusement que maman n'était pas là... Je crois que je ne me suis pas fait une réputation de prudence. J'espère que ça ira, je le saurai bientôt...»

Pendant tout le mois de février, il multiplie les expériences. Enfin, le 10 mars 1915, le voilà qui *décolle* plus sérieusement et monte à 600 mètres. Dès le lendemain, il prend le brevet de l'Aéro-Club. Le surlendemain, il écrit à sa sœur Odette cet hymne d'allégresse — oh ! pas long, mais unique dans sa correspondance : « ...Descente en plané ininterrompu de 800 mètres. Vue splendide (coucher de soleil)... »

Vue splendide (coucher de soleil) : c'est, je crois

bien, dans les cent cinquante ou deux cents lettres adressées à sa famille, le seul paysage. Plus tard, — pas beaucoup plus tard, ni fréquemment, — le nouvel aviateur donnera quelques détails d'observation dont la précision même paraîtra pittoresque. Mais, cette fois, il s'abandonne à l'ivresse de l'air, il jouit devoler, comme s'il en avait le droit. Il a connu cette sensation d'allégement que donne la séparation de la terre, ce plaisir de fendre le vent, de posséder son appareil, de voir, de respirer, de penser autrement qu'en bas, de naître enfin à une vie nouvelle et solitaire dans le monde élargi. Les hommes se sont brusquement rapetissés. Une main prodigieuse a comme nivelé toutes les surfaces, où les ombres portées maintiennent seules quelque diversité, tandis que le dessin des objets se renforce, prend toute l'importance du relief. Le sol est maintenant tracé de figures géométriques qui attestent le travail humain et sa régularité, immense damier bigarré traversé par les lignes des routes et des rivières, avec les îlots que font les forêts et les agglomérations des villes et des bourgs. Est-ce la chaîne des Pyrénées couvertes de neige qui, rompant cette uniformité, arrache à l'aviateur un cri d'admiration? Quelles nuances d'or et de pourpre le couchant a-t-il distribuées à la nature? Cette demi-phrase est comme un aveu d'amour à la joie de vivre violemment arraché, le seul aveu que ce brusque Roland se permettra. Car sa correspondance offre un caractère surprenant. Lue par des yeux superficiels, elle paraîtrait désespérément monotone. Mieux comprise, cette monotonie prend bientôt son véritable sens d'oppression, d'hallucination, d'envoûtement. Georges Guynemer est dès lors livré à un unique but. Pas une fois il ne s'en détourne. Ou s'il s'en détourne, c'est pour un

bref adieu à ses parents qui font partie de sa vie, qu'il associe à son œuvre. Ses avions, ses randonnées, puis ses chasses, dans sa correspondance il n'y a que ça. Pas d'entrée en matière, pas de trait final. Il commence en pleine action, il est lui-même tout action. Que ça? Mais c'est sa raison d'être, son cœur, sa flamme, son âme, lui tout entier à ses proies attaché.

Pour former un bon pilote, le dressage est long et minutieux. L'impatient Guynemer a toutes les patiences. L'écolier indiscipliné de Stanislas va devenir le plus appliqué des apprentis. Ses connaissances scientifiques lui fournissent une méthode. Il accomplira des progrès très rapides dès ses premiers vols prolongés. Mais il voudra se perfectionner selon les principes mêmes de l'aviation. Élève mécanicien, il a vu construire les appareils. Il entend ne faire qu'un avec celui qui lui sera confié. Chacun de ses sens recevra peu à peu cette éducation qui en fera un instrument de contrôle et de sécurité. Les yeux, — ces yeux perçants qui excelleront à sonder le ciel, à y voir naître l'ennemi à des distances incalculables, — s'ils ne peuvent lui rendre compte du mouvement que par rapport au sol, et non relativement à l'air, sauront du moins percevoir les moindres déviations d'horizontalité dans les trois dimensions : rectitude de direction, horizontalité latérale et longitudinale, et apprécier exactement les variations d'angle. L'ouïe, si le moteur est ralenti ou arrêté, interprète le son produit par l'air soufflant sur les cordes à piano, les haubans, les montants, les toiles. Et le toucher, plus sûr, sent à la plus ou moins dure résistance des commandes l'action de la vitesse, en attendant que ses mains adroites sachent déclencher la mort. « L'oiseau, dit le Manuel de M. Maurice Percheron, a les pennes de

ses plumes qui relient ses organes de stabilité à son cerveau ; l'aviateur exercé a ses commandes qui appellent le mouvement voulu du pilote et lui traduisent les actions perturbatrices du vent. » Mais *ces mouvements voulus* du pilote ne seront jamais, chez un Guynemer, la résultante de réflexes nerveux. A aucun instant, fût-ce dans le plus grand danger, il ne cessera de réfléchir et de se commander à soi-même la manœuvre. La rapidité de la conception et de la décision est chez lui foudroyante, mais elle ne cédera jamais le pas au seul instinct. Guynemer pilote, Guynemer chasseur, Guynemer en pleine bataille, ne cesse pas de diriger avec son cerveau son appareil et son tir. C'est pourquoi son apprentissage est si important. C'est pourquoi il y attache, d'instinct cette fois, tant d'importance. Il a les nerfs toujours tendus et il combine ses effets. A la base de tous ses actes, il y a sa volonté, cette volonté invincible qui a forcé les portes de l'armée et les a refermées sur lui-même, prisonnier de sa vocation.

Il se familiarise avec toutes les manettes du moteur, avec les commandes. Il ne craint pas, hors les exercices, tandis que les camarades flânent, de remonter sur l'appareil, comme un enfant sur un cheval de bois, et de prendre les leviers en main. Au départ, il cherche le moment précis du décollage, la ligne d'ascension la plus aisée ; en course, il se fait son assiette, évitant de trop piquer ou de trop cabrer, maintenant le vol horizontal, assurant ses deux équilibres, latéral et longitudinal, s'accoutumant aux vents, adaptant l'amplitude des mouvements à chaque sorte de remous. Et quand il redescend, à mesure que le sol paraît se précipiter sur lui, il se rend compte de l'angle et de la vitesse de descente et trouve la hauteur où ralentir

son vol. Bien que ses débuts aient été assez habiles pour que ses premiers moniteurs demeurassent convaincus longtemps qu'il avait déjà piloté, il ne faut pas tant, chez Guynemer, admirer le don que l'obstination. Il réussira mieux que les autres, parce qu'il s'est épuisé toute sa courte vie à vouloir mieux réussir, — mieux réussir pour mieux servir. Il travaille plus que tous les autres, il recommence quand il n'est pas satisfait de lui-même et il veut découvrir les causes de ses erreurs. D'autres sont aussi bien doués que lui pour le pilotage, mais son énergie dépasse la commune mesure, dépasse toutes les mesures.

Elle s'exerce dans tous les domaines. Il a rompu son corps à compléter, pour ainsi dire, l'avion. Il sera le centaure de l'air. Le vent qui souffle dans ses haubans et ses toiles le fait lui-même vibrer comme les cordes à piano. Si sensible, il se dirige comme avec son gouvernail. Rien de ce qui concerne ses voyages ne lui est étranger, rien n'est négligeable à ses yeux. Il apporte un soin méticuleux à vérifier ses instruments de bord : le porte-carte, la boussole, l'altimètre, le compte-tours, l'indicateur de vitesse. Avant chaque vol, il s'assure par lui-même que son appareil est en parfait état. A la sortie du hangar, il l'examine comme un cheval de course. Son application n'est jamais en défaut. Que sera-ce quand il disposera d'un avion à lui?

A Pau, il multiplie les sorties, il change de marque, passe du Blériot Gnome au Morane. Les altitudes varient entre 500 et 600 mètres. Le 21 mars, il passe à l'école d'Avord. Le 28, il monte à 1500 mètres ; le 1er avril, à 2600. Les vols s'allongent : une heure, une heure et demie. La descente en spirale d'une hauteur de 500 mètres, moteur arrêté, les voyages trian-

gulaires, l'épreuve d'altitude, celle de durée, qui doivent lui conférer le brevet militaire, sont bientôt pour lui des jeux. En mai, il pilote presque quotidiennement un passager sur M. S. P. (Morane-Saunier-Parasol). Son livret ne porte, pour toute cette période, qu'une seule panne. Enfin, le 25 mai, il est envoyé à la réserve générale d'aviation. Le 31, il vole deux fois sur un Nieuport avec passager. L'apprentissage est terminé : le 8 juin, le caporal Georges Guynemer est désigné pour faire partie de l'escadrille M. S. 3, qu'il rejoint le lendemain à Vauciennes.

La M. S. 3, c'est la future N. 3, l'escadrille des Cigognes. Elle est déjà commandée par le capitaine Brocard, sous les ordres de qui elle s'illustrera. Védrines en est. Le sous-lieutenant de cavalerie Deullin y arrive presque en même temps que Guynemer dont il deviendra bientôt l'ami. Peu à peu, les rejoindront Heurtaux, de la Tour, Dorme, Auger, Raymond, etc., tous les preux célèbres de l'escadrille, pareils aux pairs de France qui suivirent Roland sur les routes d'Espagne. Le camp d'aviation est à Vauciennes, proche Villers-Cotterets, dans ce pays de Valois aux belles forêts, aux châteaux de plaisance, aux grasses prairies, aux contours délicats atténués par la vapeur humide qui monte des étangs ou des bois : « Calme complet, écrit, le 9 juin, Guynemer ; pas un bruit, on se croirait dans le Midi, sauf que les habitants ont vu le fauve de près et savent nous apprécier... Védrines m'a pris en amitié et me donne d'excellents conseils : il m'a recommandé à ses mécanos, qui sont le vrai type du Parisien débrouillard, inventif et bon vivant... » Le lendemain, il fournit quelques détails sur son logement, puis il ajoute : « Je me suis fait monter un support de mitrailleuse et je suis prêt à

partir en chasse... Hier, à cinq heures, j'ai virevolté au-dessus de la maison, à 1700 ou 2000 mètres. M'avez-vous vu? J'ai poussé mon moteur pendant cinq minutes pour que vous m'entendiez... »

Il est à peine sorti de la maison, et le bon hasard veut qu'il soit précisément appelé à combattre au-dessus des lignes qui protègent sa maison. Le front de la VI^e^ armée à laquelle il est rattaché, de Ribécourt au delà de la forêt de Laigue, passe devant Bailly et Tracy-le-Val, se creuse au saillant ennemi de Moulin-sous-Touvent, se redresse sur Autrèches et Nouvron-Vingré, couvre Soissons dont les faubourgs mêmes sont menacés, doit se rabattre sur la rive gauche de l'Aisne où l'ennemi a conquis en janvier (1915) la tête de pont de Condé, Vailly, Chavonne, et franchit à nouveau le fleuve à Soupir qui nous appartient. Laon, La Fère, Coucy-le-Château, Chauny, Noyon, Ham, Péronne vont être le but de ses reconnaissances. La guerre prend un caractère plus poignant, plus direct pour le soldat qui a son foyer immédiatement derrière lui. La rupture du front sur le secteur qui lui est confié découvrirait les siens. Il est en sentinelle devant eux. La patrie n'est plus seulement alors le sol historique de la collectivité française, la terre sacrée dont toutes les parcelles sont solidaires ; elle est encore le coin chéri de l'enfance, l'asile des parents, et, pour ce collégien d'hier, le théâtre des vacances et des belles promenades. Ne vient-il pas de quitter la maison paternelle? Mal accoutumé à cette séparation, voici qu'il lui rend visite par le chemin des airs, le seul dont il dispose à son gré. Il n'utilise pas le voisinage de Compiègne pour venir tirer la sonnette, car il est soldat et respecte les consignes ; mais, au retour de ses randonnées, il n'hésite pas à

faire un crochet pour passer au-dessus de chez lui, et là-haut, dans le ciel, il se livre à toutes sortes de cabrioles et d'acrobaties pour attirer l'attention et prolonger l'entrevue. Quel amoureux fut plus ingénieux et plus fou dans ses rendez-vous? A tout moment, dans sa correspondance, il rappelle ses passages. « Vous avez dû voir ma tête, car je ne quittais pas la maison des yeux... » Ou bien, après un renversement qui a précipité en bas, comme du lest, toutes les frayeurs : « Je suis désolé que mon virage de l'autre jour ait causé des émotions à maman, mais c'était pour voir la maison sans avoir besoin de me pencher à la portière, ce qui est désagréable à cause du vent... » Ou bien encore il jette un papier qu'on ramasse dans le parc du comte Foy : « Tout va bien. » Il croit rassurer ses parents sur son sort, et vous devinez leur état quand ils aperçoivent, juste au-dessus d'eux, un avion qui danse et à la jumelle le tout petit point noir d'une tête qui se penche. Mon Dieu! qu'il a donc une singulière façon de les rassurer!

Cependant, à Vauciennes, le nouveau venu est essayé. Au débarquer, on l'avait trouvé bien chétif, bien malingre, un peu réservé et distant, trop bien mis, l'air d'une « demoiselle ». Il passait pour un pilote déjà expert, capable de faire des vrilles après trois mois à peine de pilotage. On se méfiait un peu de ce gosse qu'on n'osait pas blaguer à cause de ses yeux « dont le feu et l'esprit sortaient comme un torrent » (1). On allait voir.

Une légende s'est répandue sur le grand nombre de bois que Guynemer aurait cassés lors de ses débuts à son escadrille. Elle est radicalement fausse, et le

(1) Saint-Simon.

carnet de vol la dément. Le débutant tient dès le premier jour ce que son apprentissage a promis. Après un ou deux vols d'essai, il part, le dimanche 13 juin, en reconnaissance au-desuss des lignes ennemies et rencontre chez eux trois avions allemands. Le 14, il décrit à son père ce qu'il a vu. Sa correspondance consent encore à la description. La terre le retient encore. Bientôt elle cessera de l'intéresser : « L'aspect de Tracy et de Quennevières, explique-t-il, est invraisemblable : des ruines, un enchevêtrement inextricable de tranchées se touchant presque, le sol retourné par les obus dont on aperçoit les trous par milliers. On se demande comment il peut y avoir là un homme vivant. D'un bois il ne reste debout que quelques arbres, le reste est abattu par les marmites, et partout on voit la couleur jaune de la terre littéralement labourée. C'est incroyable comme à plus de 3 000 mètres on distingue bien tous ces détails. On voyait à 60 ou 70 kilomètres, et je n'ai jamais perdu Compiègne de vue. On distinguait Saint-Quentin, Péronne, etc., comme si on y était... »

Le lendemain 14, nouvelle reconnaissance. Itinéraire : Coucy, Laon, La Fère, Tergnier, Appilly, Vic-sur-Aisne. Ces deux premières expéditions se sont déroulées sans un coup de canon. Mais, dès le 15, cette apparente sécurité découvre la menace. Le 15, il est salué par les obus, et de tout près. C'est le baptême du feu, qui ne lui inspire que cette phrase à la Duguesclin : « *Aucune impression, si ce n'est de curiosité satisfaite.* »

Les jours suivants, il vit dans la tempête, et il rit. Le nouveau Roland, le chevalier téméraire et prodigieux, se révèle déjà tout entier dans les lettres qui vont suivre. Le 16, il part en ronde, portant à son

bord, comme observateur, le lieutenant de Lavalette. Son appareil reçoit un éclat d'obus dans l'aile droite. Le 17, l'avion rentre avec huit blessures, deux à l'aile droite, quatre dans le fuselage, de plus un montant et un longeron sont atteints. Le 18, au retour d'une reconnaissance avec le lieutenant Colcomb, on lui compte trois nouveaux éclats : un dans l'aile droite, un dans le gouvernail, un dans le fuselage. Mais le carnet de vol ne contient que les procès-verbaux. Sa correspondance donne plus de détails.

« Décidément, écrit-il le 17 juin à sa sœur Odette, les Boches ont pour moi une affection toute spéciale, et les pièces de mon coucou me servent de calendrier. Nous sommes partis hier sur Chauny, Tergnier, Laon, Coucy, Soissons. Jusqu'à Chauny mon observateur a compté 243 obus ; Coucy a tiré 500 à 600 coups, en tout mon observateur estime à 1 000 coups. On n'entendait qu'un roulement, et partout ça éclatait, dessous, dessus, devant, derrière, à droite, à gauche, car nous descendions prendre des photographies à un endroit qu'*ils* voulaient nous empêcher de voir. On entendait siffler les éclats ; il y en a un qui, d'après les trous dans l'aile, a passé dans le champ de l'hélice sans la toucher, puis à cinquante centimètres de ma figure ; un autre est entré par le même trou, mais sans ressortir, je vais vous l'envoyer ; de plus il y en a dans le gouvernail et un dans le fuselage (le carnet de vol en signale davantage). Mon observateur, qui est observateur depuis le début, dit n'avoir *jamais* vu une canonnade approchant de celle-là et qu'il était heureux de rentrer. A un moment il y eut un culot de 105 millimètres — on le reconnaît à sa forme et à sa couleur d'éclat — qui nous retombait dessus et qui nous a rasés. On voit en effet souvent les éclats



Collection Mme Guynemer

GEORGES GUYNEMER DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE MILITAIRE
PAR LE GÉNÉRAL DUBOIS

des grosses marmites. C'est très curieux. En rentrant nous sommes tombés sur le capitaine Gérard, à qui mon observateur a dit que j'avais un cran épatant : zim boum boum ! Il a répondu qu'il le savait... Je vais vous envoyer une photographie de mon coucou avec ses neuf éclats : il est superbe. »

Le lendemain 18 juin il adresse ses confidences à sa mère. L'ennemi a bombardé Villers-Cotterets avec une pièce à longue portée qu'il s'agit de repérer. Cette fois, il emmène comme observateur le lieutenant Colcomb : « A Coucy, canonnade terrible de précision : toc, toc, deux éclats dans l'aile droite dont l'un à un mètre de moi ; nous continuons à observer au même endroit. Tout à coup fracas effroyable : un obus éclate de 8 à 10 mètres sous l'appareil. Résultat : trois trous, un montant et un longeron abîmés. Nous continuons à observer encore le même point pendant cinq minutes, toujours encadrés, naturellement. Au retour, tir moins précis. A l'atterrissage, mon observateur m'a félicité de ne pas avoir bougé ni fait des zigzags qui auraient gêné son observation : nous n'avons, en effet, effectué que des changements d'altitude, de vitesse et de direction très légers et très lents. Dans sa bouche les compliments ont de la valeur, car il n'y a pas mieux comme cran. Le soir, le capitaine Gérard, commandant l'aviation de l'armée, m'a appelé et m'a dit : « Vous êtes un rude type, vous ; vous ne déparez pas la collection, au contraire. Comme débuts !... » et il m'a demandé depuis combien de temps j'étais caporal. Y a bon. Mon coucou est superbe avec ses pièces datées en rouge. On les voit toutes, car celles de dessous débordent sur les côtés. En l'air je montrais les trous d'aile au fur et à mesure au passager, et il était enchanté aussi. C'est un sport

palpitant. L'ennuyeux, c'est quand *ils* éclatent dessus, car je ne les vois pas, mais je les entends. C'est l'observateur qui me renseigne alors. Pour l'instant le roi n'est pas mon cousin... »

Le lieutenant, plus tard capitaine Colcomb, a complété ce récit. Pendant toute la durée de l'observation, en effet, le pilote n'exécuta pas une manœuvre, n'imprima aucune secousse pour éviter le tir. Il enlevait seulement son appareil un peu plus haut, et redescendait ensuite tranquillement au-dessus du point à photographier, comme s'il était maître de l'air. Puis ce dialogue s'échangea :

L'observateur. — J'ai fini : nous pouvons rentrer.

Le pilote. — Mon lieutenant, faites-moi le plaisir de photographier pour moi les éclats qui tombent autour de nous.

Les enfants ont toujours eu la passion des images. Et les images furent prises.

Les chasseurs et les bombardiers, dans l'histoire de l'aviation, ont retenu l'attention publique un peu au détriment de leurs camarades, les observateurs. Plus tard, on connaîtra mieux les admirables services rendus par ces derniers. Par eux, le champ de bataille s'éclaire, les ruses, les préparatifs de l'ennemi se déjouent : ils sont les yeux du commandement. Ils sont aussi les amis de la troupe. Le 29 avril 1916, le lieutenant Robbe survole à 200 mètres les tranchées du Mort-Homme et rapporte un exposé détaillé de l'enchevêtrement des lignes. Un an plus tard, presque au même lieu, le lieutenant Pierre Guilland, observateur à bord d'un biplan de la division marocaine, est *descendu* par trois avions ennemis au moment où *sa* division, dont il suivait la progression pour la

signaler, part à l'assaut du bois des Corbeaux (20 août 1917), à l'est du Mort-Homme. Il tombe sur les premières vagues : mortellement atteint, évanoui, il est recueilli par un officier d'artillerie qui a achevé sa mission. Quand il rouvre les yeux — pour peu de temps — il demande : — Où suis-je? — Au nord de Chattancourt, à l'ouest de Cumières. — L'attaque a-t-elle bien marché? — Tous les objectifs sont atteints. — Ah! tant mieux, tant mieux... Il se fait répéter la nouvelle. Il va mourir, mais sa division est victorieuse. Près de Frise, le lieutenant Sains, dont l'avion a dû atterrir le 1er juillet 1916, est délivré par l'armée française le 4 juillet, après s'être caché trois jours dans un trou d'obus pour ne pas se rendre, son pilote, le maréchal des logis de Kyspotter, ayant été tué. Dans la bataille de l'Aisne (avril 1917), le lieutenant Godillet, ayant eu pareillement son pilote tué, se glisse le long du plan, s'assied sur les genoux du pilote mort et ramène l'appareil dans nos lignes. Et le capitaine Méry, et le lieutenant Viguier, et le lieutenant de Saint-Séverin, et Fressanges, et Floret, et de Niort, et le commandant Challe, et le lieutenant Boudereau, et le capitaine Rœckel, et l'adjudant Fonck qui devait s'illustrer comme chasseur : que d'observateurs d'élite contribuèrent ainsi aux destructions de l'artillerie, à la progression des fantassins!

J'ai vu, le 24 octobre 1916, comme la brume se dissipait, l'avion de la division Guyot de Salins survoler le fort de Douaumont au moment où les marsouins du commandant Nicolaï y entraient (1). Il était descendu si bas dans le brouillard qu'il semblait

(1) Voyez *les Captifs délivrés*.

attiré par la terre, et l'observateur, se penchant, battit des mains pour applaudir au triomphe de ses frères d'armes. Ceux-ci virent son geste, s'ils ne l'entendirent pas, et ils l'acclamèrent : un échange de confiance et d'affection guerrière se fit spontanément entre le ciel et le sol. Un an plus tard, presque jour pour jour, le 23 octobre 1917, j'ai vu l'avion de la même division planer au-dessus du fort de la Malmaison, comme le bataillon Giraud du 4e régiment de zouaves s'en emparait. Au petit jour, il venait relever l'emplacement du poste de commandement, lire notre succès inscrit aux signaux optiques. Et c'était, chaque fois, comme l'étoile en marche qui venait se fixer pour les nouveaux bergers, gardiens de nos chers troupeaux humains — non sur l'étable où naissait un Dieu — mais sur les ruines où naissait la victoire.

Le capitaine Colcomb appellera plus tard Guynemer « la figure militaire la plus sublime qu'il m'ait été permis de voir, l'une des âmes les plus généreuses et les plus fines que j'aie pu rencontrer ». Guynemer ne se contente pas du sang-froid, de l'immobilité systématique, du calme. Il s'amuse à compter les trous de ses ailes, et les montre à l'observateur. Il est furieux quand les éclatements se produisent hors de sa vue, car il n'en veut rien perdre. Il semble jongler avec la mitraille. Et après avoir atterri il bondit sur son chef d'escadrille, le capitaine Brocard, le prend par le bras, n'a de cesse qu'il ne l'ait quasi traîné de force jusqu'à son appareil, quasi contraint à mettre ses doigts dans les blessures, et il exulte, il trépigne de joie. Le capitaine, bientôt commandant Brocard, dès lors sûr de lui, le notera en ces termes : *Très jeune : son extraordinaire confiance en soi et ses qualités naturelles en feront très vite un excellent pi-*

lote... Ah ! sa curiosité est satisfaite. Mais qui prend-il à témoin de ses risques et de sa chance? Sa mère et ses sœurs, les cœurs les plus chargés d'inquiétude à son endroit, et dont il a emporté le bonheur et la paix dans les airs. Il ne songe pas un instant au tourment qu'il leur inflige et qu'elles ont toujours su lui cacher. L'idée ne lui en vient même pas. Puisqu'on l'aime, on l'aime tel qu'il est, on l'aime tout brut. Il est trop jeune pour dissimuler, trop jeune pour épargner. Il ignore le mensonge et la pitié. Il ne croit même pas qu'on puisse souffrir d'angoisse pour un fils ou un frère, quand ce fils et ce frère est au comble de la joie, en plein dans sa vocation. Il est ingénument cruel.

Les rondes, les reconnaissances ne le retiendront pas longtemps. Il flaire déjà d'autres aventures. Il a senti l'odeur du *fauve* et fait pourvoir son appareil d'un support de mitrailleuse. Cet appareil-là, il est vrai, finira dans un fossé : un fuselage vermoulu et que les obus avaient fort maltraité ne l'autorisait guère à durer davantage. Et voilà l'unique bois cassé par Guynemer à ses débuts. Mais le suivant sera pareillement armé. Déjà l'on voit poindre chez le pilote ce goût de la chasse qui va le prendre, l'envoûter, le posséder. Certes, il conduira encore au-dessus des lignes ennemies le lieutenant de Lavalette, le lieutenant Colcomb, le capitaine Siméon, et toujours avec le même calme. Mais, dès lors, il aspire à d'autres courses, plus détachées de la terre. Le lieutenant de Beauchamp, — le futur capitaine de Beauchamp, qui devait mourir si vite après ses raids audacieux d'Essen et de Munich — a deviné ce qu'il y a chez ce mince garçon qui veut brûler les étapes. Il n'accepte pas que le caporal Guynemer l'appelle : mon lieutenant, tant

il pressent un égal, et demain un maître. Le 6 juillet (1915) il lui envoie, en quelques lignes, un petit guide de l'aviateur : « Soyez prudent. Regardez ce qui se passe autour de vous avant d'agir. Chaque matin invoquez saint Benoît. Mais surtout inscrivez en lettres de feu dans votre mémoire : *En aviation tout ce qui est inutile est à éviter.* » Ah ! bien oui ! la « petite fille » se rit des conseils comme de la tempête. Il admire Beauchamp, mais quand les Roland ont-ils cédé aux objurgations des Olivier? Il part un jour par un vent de plus de 25 mètres. En cabrant un peu, il réussit à peine à avancer. Vent arrière, il dépasse les 200 kilomètres. Il atterrit. Védrines lui adresse quelques observations. On le croit calmé : devant les spectateurs effarés il repart. Il en fera toujours trop, et nul ne le pourra retenir.

L'importance que l'aviation devait prendre dans la guerre n'avait été prévue ni par les Allemands ni par nous-mêmes. Si, dès avant l'entrée en campagne, le commandement avait envisagé tous les services que rendrait la reconnaissance stratégique par avion, le réglage d'artillerie n'était encore qu'en expérience. On ignorait le parti qu'on tirerait un jour de la photographie aérienne. Le duel aérien était considéré comme un simple incident possible de patrouille ou de reconnaissance, en vue duquel l'observateur ou le mécanicien se munissait d'un fusil ou d'un pistolet automatique. L'installation d'une mitrailleuse à bord était exceptionnelle (une trentaine seulement à la fin de 1914). Les Allemands en ont généralisé l'emploi avant nous, mais ce sont nos aviateurs qui les ont néanmoins contraints au combat. J'eus la chance, en octobre 1914, d'assister, d'une colline de l'Aisne, à

l'un de ces premiers combats d'avions qui se termina par la chute de l'ennemi aux abords du village de Muison, sur la rive gauche de la Vesle. Notre champion portait le beau nom de Franc et montait un Voisin. A cette même date, il n'était pas rare de ramasser sur nos lignes des messages lancés par les pilotes ennemis disant en substance : — Inutile de nous battre ensemble ; il y a assez de risques sans cela...

Cependant, tandis que la reconnaissance stratégique se perfectionnait avec la stabilisation du front, on accordait de plus en plus d'importance à la recherche des objectifs. La photographie aérienne, dès le mois de décembre 1914, donna des résultats remarquables. Dès le mois de janvier suivant (1915), le réglage d'artillerie par télégraphie sans fil fut de pratique courante. Il importait de protéger les avions de corps d'armée, de nettoyer les airs afin d'y circuler librement. Ce rôle fut dévolu aux appareils les plus rapides, qui étaient alors les Morane-Saunier-Parasol ; au printemps de 1915, ils constituèrent les premières escadrilles de chasse, une par armée. Garros, déjà populaire avant la guerre pour avoir franchi le premier la Méditerranée, de Saint-Raphaël à Bizerte, abattit au mois d'avril 1915 un grand Aviatik au-dessus de Dixmude. Quelques jours plus tard, une panne de moteur le contraignait à atterrir à Ingelminster, au nord de Courtrai, et il était fait prisonnier (1). Les aviateurs, tels les chevaliers d'autrefois, s'envoyaient alors des cartels : ainsi le sergent David, qui devait être tué un peu plus tard, ayant été contraint par un enrayage de sa mitrailleuse à refuser le

(1) On sait dans quelles circonstances romanesques il s'est évadé en février 1918.

combat à un avion ennemi, le provoqua par un message qu'il alla jeter lui-même sur l'aérodrome allemand, et attendit, au lieu, au jour et à l'heure fixés, — à Vauquois, midi (juin 1915), au-dessus des lignes ennemies, — son adversaire qui ne vint point au rendez-vous.

Les Maurice Farman et les Caudron servaient à l'observation. Les Voisin, solides mais plus lents, furent plus spécialement utilisés pour les bombardements qui commençaient de s'organiser en véritables expéditions. Les fameux raids sur les usines de Ludwigshafen et sur la gare de Karlsruhe datent de juin 1915. C'est à la bataille d'Artois (mai et juin 1915) que l'aviation fit pour la première fois figure d'arme, principalement par l'action des escadrilles de corps d'armée qui rendirent de considérables services : reconnaissances, photographies, tirs de destruction. Mais l'aviation de chasse rencontrait encore bien des défiances et des incrédulités. Les uns la déclaraient inutile : ne suffisait-il pas que les avions de corps d'armée ou de bombardement pussent se défendre? Les autres, moins intransigeants, la voulaient restreindre à ce rôle de protection. Il fallut le développement presque subit de l'aviation de chasse allemande à partir de juillet 1915 (à la suite de nos raids de Ludwigshafen et de Karlsruhe qui provoquèrent en Allemagne une violente crise de colère) pour achever de vaincre les résistances.

Les nations en guerre avaient, au début, ramassé la collection la plus hétérogène de tous les modèles alors disponibles. Mais les méthodiques Allemands imposèrent sans retard aux constructeurs des types déterminés afin de rendre l'harmonie à leurs escadrilles. Ils se servaient alors de monoplans de reconnaissances, sans disposition spéciale pour l'armement,

incapables de porter de lourdes charges, et de biplans également destinés à l'observation, non armés et ne possédant qu'un dispositif de fortune pour le lancement des bombes. Les appareils de ces deux séries étaient biplaces, avec le passager à l'avant. C'étaient des Albatros, des Aviatik, des Euler, des Rumpler, des Gotha. Au début de 1915, on vit apparaître les Fokker (monoplaces) et de nouveaux biplaces, Aviatik ou Albatros, modèles plus rapides, avec passager à l'arrière, et munis d'une tourelle tournante pour mitrailleuse. Les troupes allemandes de l'aérostation, de l'aviation, des services automobiles, des chemins de fer, étaient groupées en « troupes de communication » *(Verkehrstruppen)* et dirigées par l'Inspection générale des communications militaires. Ce n'est qu'à l'automne de 1916 que les troupes d'aérostation, d'aviation et de défense aérienne devinrent indépendantes et, sous le titre de *Luftstreitkräfte* (forces combattantes aériennes), prirent place dans l'ordre de bataille entre les pionniers et les troupes de communication. Mais, dès le milieu de 1915, les progrès réalisés dans l'aviation en font une arme à part, qui a ses escadrilles de campagne et, déjà, ses escadrilles de chasse.

Guynemer est dans la bonne voie, qui se prépare à la lutte aérienne. La plupart de nos pilotes en sont encore réduits à chasser avec un passager muni d'un simple mousqueton. Plus avisé, il a fait adapter une mitrailleuse à son appareil. Cependant, le commandement se prépare à transformer les escadrilles d'armée. Le hardi Pégoud a engagé plusieurs fois le combat avec des Fokker ou des Aviatik trop entreprenants, le capitaine Brocard a précipité l'un d'eux en flammes

sur Soissons, et le dernier venu dans l'escadrille, ce gosse de Guynemer, brûle d'avoir son Boche.

Les premiers jours de juillet (1915), le carnet de vol signale des expéditions sans résultat, en compagnie de l'adjudant Hatin, du lieutenant de Ruppierre, dans la région de Noyon, Roye, Ham, Coucy-le-Château. Le 10, les chasseurs mettent en fuite trois Albatros : un Fokker plus rapide les rejoint, mais fait demi-tour, ayant tâté de leur mitrailleuse. Le 16, Guynemer et Hatin vont jeter des bombes sur la gare de Chauny ; un Aviatik les assaille pendant leur bombardement, ils essuient son feu en ripostant avec leur mousqueton, tant bien que mal, et rentrent indemnes. L'adjudant Hatin est décoré de la médaille militaire. Comme c'est un « bec fin », Guynemer va le soir même au Bourget chercher deux bouteilles de vin du Rhin pour célébrer cette fête de famille. Au Bourget, il essaie les nouveaux Nieuport, espérance de l'aviation de chasse. Enfin, le 19 juillet, date mémorable, sur le carnet s'inscrit la première victoire de Guynemer :

« Départ avec Guerder sur un Boche signalé à Cœuvres et rejoint sur Pierrefonds. Tiré un rouleau, mitrailleuse enrayée, puis désenrayée. Le Boche fuit et atterrit vers Laon. A Coucy, nous faisons demi-tour et voyons un Aviatik se dirigeant à 3 200 mètres environ vers Soissons. Nous le suivons et, dès qu'il est chez nous, nous piquons et nous plaçons à 50 mètres dessous, derrière et à gauche. A la première salve, l'Aviatik fait une embardée et nous voyons un éclat de l'appareil sauter. Il riposte à la carabine : une balle atteint l'aile, une balle érafle la main et la tête de Guerder. A la dernière salve, le pilote s'effondre dans le fuselage, l'observateur lève les bras et l'Aviatik

tombe à pic, en flammes, entre les tranchées... »

Le combat a commencé à 3 700 mètres. Il a duré dix minutes, les deux combattants à moins de 50 mètres, et parfois à 20 mètres l'un de l'autre. Le procès-verbal est de la main de Guynemer. Son regard a pris l'empreinte de l'inoubliable spectacle : le pilote s'enfonçant dans sa carlingue, l'observateur battant les airs, l'avion coulant embrasé. Voilà ses paysages désormais. Ils sont pris en plein ciel. L'oiseau de proie est déployé dans l'espace.

Les deux combattants étaient partis à deux heures de l'après-midi de Vauciennes. A trois heures quinze, ils atterrissent, vainqueurs, à Carrière-l'Évêque. Des deux camps, les fantassins ont suivi la lutte. Les Allemands, furieux de leur défaite, canonnent le terrain d'atterrissage. Georges, trop maigre pour son costume, et dont le pantalon en cuir fourré de peau de mouton, passé sur sa culotte, glissait, le gênant pour la marche, s'assied parmi les éclats d'obus et l'ôte tranquillement. Puis il ramène l'appareil un peu en arrière, mais casse l'hélice sur un tas de foin. Pendant ce temps, toute une foule est accourue, entoure les triomphateurs. Les officiers d'artillerie les emmènent, les sentinelles portent les armes, un colonel offre le champagne. Guerder est introduit le premier dans le poste de commandement. Interrogé sur la manœuvre, il s'excuse avec modestie :

— Ça, c'est l'affaire du pilote.

Guynemer, qui vient d'entrer en tapinois, veut prendre la parole.

— Qu'est-ce que celui-ci? demande le colonel.

— Mais le pilote.

— Vous? Quel âge avez-vous donc?

— Vingt ans.

— Et le tireur?

— Vingt-deux.

— Allons ! il n'y a encore que les enfants pour faire la guerre.

Ainsi roulés d'état-major en état-major, ils finissent par débarquer à Compiègne, conduits par le capitaine Siméon. Il n'est pas de joie complète pour Guynemer si la *maison* n'y est pas associée.

— Il aura la médaille militaire, déclare le capitaine Siméon, car il a *voulu* son Boche, il est allé le chercher.

Parole de véritable chef qui se connaît en hommes : vouloir, tout Guynemer est là. Et des détails viennent compléter le récit du combat. Guerder était à demi sorti de l'appareil pour avoir sa mitrailleuse mieux à portée de la main. Pendant un enrayage, Georges crie à son camarade comment il peut désenrayer. Guerder, qui avait pris sa carabine, la pose, exécute la manœuvre indiquée et reprend le tir. Cet épisode a duré deux minutes, pendant lesquelles Georges maintenait son appareil sous l'Aviatik sans accepter de s'en décoller. Il voyait le recul relever le fusil du Boche.

Cependant, Védrines est venu chercher le vainqueur. Il veut piloter l'appareil au retour, portant à son bord Guynemer, trépignant de joie, qui s'est assis sur le fuselage.

Dès sa première victoire, Guynemer a conquis l'amitié du fantassin, que sa jeune audace a réconforté dans les tranchées. Témoin cette lettre en date du 20 juillet 1915 :

« *Le lieutenant-colonel Maillard, commandant le* 238e *régiment d'infanterie, à M. le caporal pilote Guy-*

nemer et au mécanicien Guerder, de l'escadrille M. S. 3, à Vauciennes.

« *Le lieutenant-colonel,*

« *Les officiers,*

« *Tout le régiment,*

« *Témoins du combat aérien que vous avez livré au-dessus de leurs tranchées à un Aviatik allemand, ont applaudi spontanément à votre victoire qui s'est terminée par la chute verticale de votre adversaire, vous adressent leurs bien chaleureuses félicitations et prennent part à la joie que vous avez dû éprouver après un si brillant succès.*

« MAILLARD. »

Le 21 juillet, la médaille militaire est accordée aux-deux vainqueurs. Celle de Guynemer est accompagnée de cette citation : « Caporal Guynemer : pilote plein d'entrain et d'audace, volontaire pour les missions les plus périlleuses. Après une poursuite acharnée, a livré à un avion allemand un combat qui s'est terminé par l'incendie et l'écrasement de ce dernier. » Elle lui est remise le 4 août à Vauciennes par le général Dubois, qui commandait alors la VI^e^ armée, en présence de son père qu'on a fait chercher. Puis il paie sa gloire toute chaude de quelques jours de fièvre.

II

DE L'AISNE A VERDUN

La première victoire de Guynemer est du 19 juillet 1915. Il attendra la deuxième près de six mois. Ce ne sera pas faute de l'avoir guettée. Il voudrait chevaucher un Nieuport, mais, somme toute, il a déjà eu son Boche ; en ce temps-là, c'est un exploit exceptionnel : qu'il prenne donc patience et laisse les camarades en faire autant. Quand il obtient enfin ce Nieuport tant désiré, il vole seize heures en cinq jours et, naturellement, va parader sur Compiègne. Sans cette dédicace à la maison, l'appareil ne serait pas consacré.

Lorsque le surmenage d'une telle existence le contraint au repos, il erre chez lui comme une âme en peine. En vain ses parents, ses deux sœurs qu'il appelle ses « gosses », comme s'il était leur aîné, s'ingénient-ils à le distraire. Cette maison qu'il aime tant, qu'il a quittée hier, où il revient si joyeux, ramenant avec lui, comme un lévrier bondissant, sa jeune renommée, ne lui suffit plus. Il y est heureux, et il y étouffe quand les jours sont clairs. Quand les jours sont clairs, il semble un écolier pris en faute : pour un peu, il se condamnerait. Alors sa sœur Yvonne, qui l'a compris, passe avec lui un marché :

— Que te manque-t-il chez nous?

— Ce que vous ne pouvez pas me donner. Ou plutôt si, tu peux me le donner. Promets-le-moi.

— Sans doute, pour que tu sois heureux.

— Je serai le plus heureux des hommes.

— C'est d'avance accordé.

— Eh bien ! voilà. Tous les matins, tu regarderas le temps. S'il est vilain, tu me laisseras dormir.

— Et s'il est beau?

— S'il est beau, tu me réveilleras.

Elle craint de demander la suite, elle devine l'usage d'un beau jour. Comme elle se tait, il fait la moue avec cette grâce câline qui séduit tous les cœurs :

— Tu ne veux plus? Je ne pourrai pas rester : c'est plus fort que moi.

— Mais, c'est promis.

Et pour qu'il consente à rester, pour qu'il achève, tant bien que mal, de se guérir, la jeune fille, chaque matin, ouvre sa fenêtre et inspecte le ciel, faisant des vœux tout bas pour que d'épais nuages le couvrent.

— Nuages qui vous tenez, là-bas, immobiles, au bout de l'horizon, accourez tous : qu'attendez-vous pour venir, et me laisserez-vous éveiller mon frère qui repose?

Les nuages sont indifférents, et il faut appeler le dormeur. Georges s'habille en hâte, sourit au ciel limpide et roule en automobile vers Vauciennes où il réclame son appareil. Il monte, il part, il vole, il chasse l'ennemi et il revient déjeuner à Compiègne.

— Tu peux nous quitter ainsi? dit sa mère. Cependant, tu es en congé.

— Oui, l'effort de partir est plus grand.

— Alors?

— J'aime cet effort, maman.

Son Antigone s'est imposé le devoir de tenir le marché conclu. Le soleil ne brille jamais en vain, au-dessus de la forêt, mais elle déteste le soleil. Quel étrange Roméo eût fait ce garçon ! Sans nul doute, il eût chargé Juliette de le réveiller pour aller combattre et ne lui aurait point pardonné de confondre l'alouette avec le rossignol.

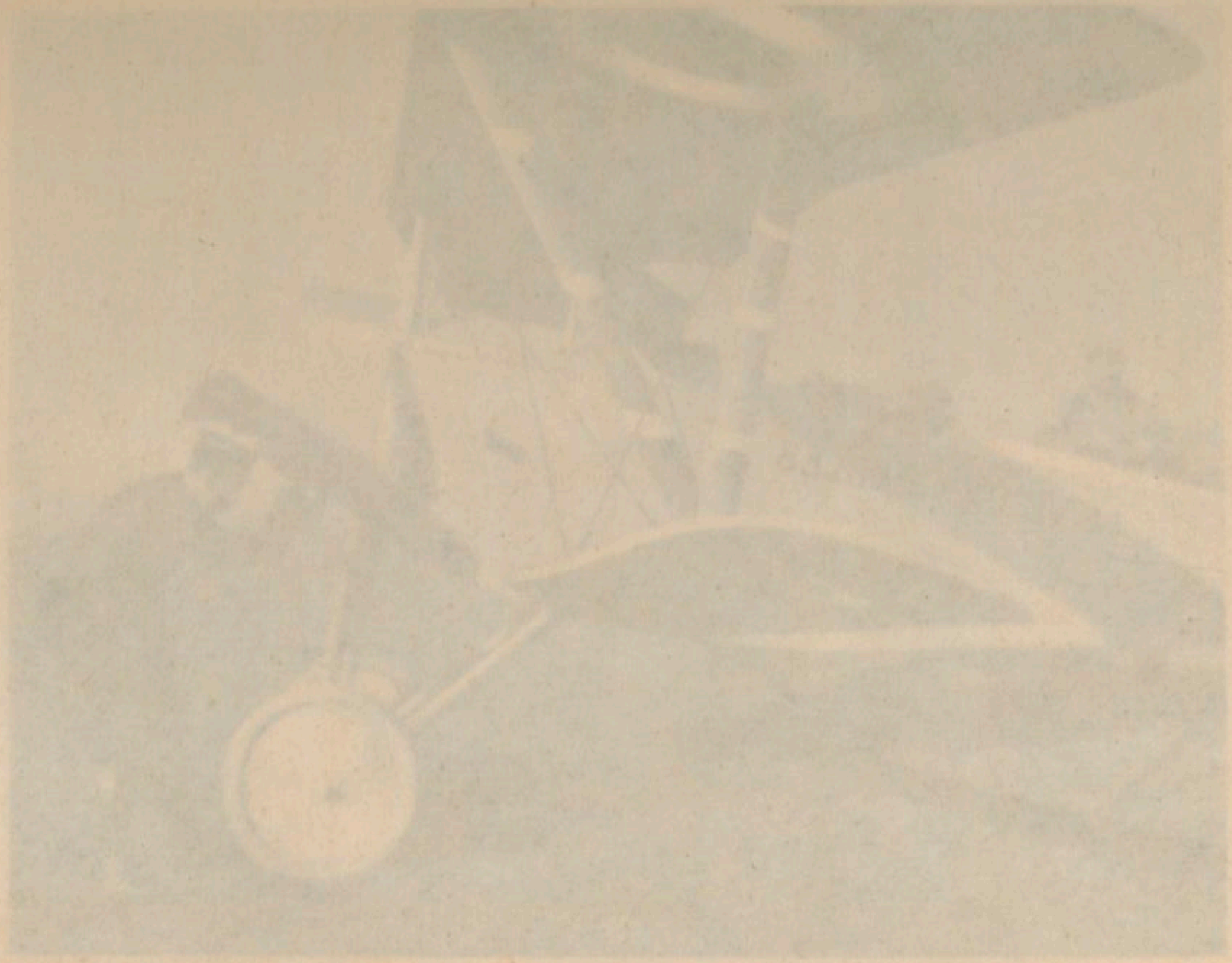
Rentré au camp d'aviation, à défaut de ses propres victoires qui se font désirer, il se plaît à raconter celles d'autrui. Il a toujours ignoré la rivalité et l'envie. A sa sœur Odette, il envoie cette description d'une bataille livrée par le capitaine Brocard, qui surprend un Boche par derrière, l'approche à quinze mètres sans être vu et lui envoie sept cartouches de mitrailleuses au moment où le pilote ennemi tourne enfin la tête. « Résultat : une balle dans l'oreille et une autre ressortie en pleine poitrine. Tu penses si la chute a été instantanée. Du pilote, il restait un menton, une oreille, une bouche, un torse et de quoi reconstituer deux bras. Quant au coucou (brûlé), il restait le moteur et quelques ferrures. Le passager vidé pendant la chute... » On ne saurait prétendre qu'il ménage les nerfs des jeunes filles. Il les traite en guerrières qui peuvent tout entendre quand il s'agit de batailles. Il écrit tout cru : ainsi parlent les personnages de Shakespeare.

Jusqu'à la mi-septembre, il pilotait des biplaces et portait à son bord un passager, observateur ou chasseur. Le voilà parti sur son Nieuport monoplace. Il ressent l'ivresse d'être seul, cette ivresse que les amoureux de la montagne ou des airs connaissent bien. Est-ce sensation de liberté, dégagement de tous liens habituels et matériels, possession de ces déserts de l'espace ou des glaces où l'on fait des lieues sans ren-



Collection Mme Guynemer

L'ARRIVÉE A VERDUN, 12 Mars 1916



contrer personne, oubli de toutes contingences au profit de son but personnel? Ces solitaires s'accommodent malaisément d'une compagnie qui semble empiéter sur leur domaine, leur ravir une part de leurs jouissances. Guynemer ne goûtera jamais rien tant que ces randonnées où il prend tout le ciel pour lui, et malheur à l'ennemi qui s'aventure dans cette immensité devenue son parc !

Cependant, à deux reprises, le 29 septembre et le 1er octobre (1915), il est envoyé en mission spéciale. Ces missions spéciales étaient ordinairement confiées à Védrines, qui en accomplit sept. L'heure n'est pas venue d'en révéler le détail. Elles étaient *spécialement* dangereuses : il fallait atterrir en territoire occupé et revenir. La première demanda trois heures de vol. Il était parti dans la tempête, comme le contre-ordre arrivait à cause du temps. Quand il descendit au lever du jour, moteur ralenti, sans bruit, en vol plané, sur notre territoire envahi, le cœur lui battait fort. Des paysans qui gagnaient leurs champs le virent repartir et, reconnaissant les trois couleurs, eurent un mouvement de surprise, puis tendirent les mains. Cette mission valut au sergent Guynemer — il avait été promu sergent peu auparavant — sa deuxième citation : « A fait preuve de vaillance, d'énergie et de sang-froid en accomplissant comme volontaire une mission spéciale importante et difficile par un temps d'orage. » — « La palme a de la valeur, reconnaît-il dans une lettre à ses parents, car la mission a été dure. » On peut le croire : il s'y entend. Au retour, un aviateur anglais le prend pour cible, puis le reconnaît et lui adresse en l'air de grands gestes d'excuse.

Des reconnaissances (avec le capitaine Siméon),

assez agitées — au-dessus de Saint-Quentin un jour ils sont attaqués par un Fokker et leur mitrailleuse ne fonctionne pas, en sorte qu'il leur faut essuyer deux cents coups de feu à 100, puis à 50 mètres, et ils ne se tirent de la poursuite qu'en piquant dans un nuage, non sans avoir eu un pneu crevé, — des bombardements de gares et d'entrepôts trompent mal sa fièvre de chasser. L'exploration, le nettoyage du ciel, hors cela, rien ne lui suffit. Le 6 novembre, il livre à 3 000 mètres d'altitude, au-dessus de Chaulnes, un combat épique à un L. V. G. *(Luft Verkehr-Gesellschaft)* 150 HP. Parvenu à se placer à trois mètres au-dessous, déjà il rit de voir son adversaire précipité, quand la mitrailleuse refuse son service. Aussitôt il vire sur l'aile, mais si près de l'autre qu'il l'accroche. Va-t-il dégringoler? Un bout de toile est arraché, mais l'appareil tient bon. Comme il s'écarte, il voit l'énorme mitrailleuse ennemie braquée sur lui. Une balle lui frôle la tête. Il repique sous le Boche, et celui-ci se sauve. « Tout de même, ajoute Guynemer gaîment, si jamais je suis dans une épouvantable purée et que je doive me faire cocher de fiacre, j'aurai des souvenirs peu banals ; un pneu crevé à 3 400 mètres, un accrochage à 3 000 mètres. Ce sale Boche n'a dû la vie qu'à un ressort légèrement faussé, comme l'a révélé l'autopsie de la mitrailleuse. Pour mon huitième combat, c'est vexant... »

C'est vexant, mais qu'y faire? Parbleu, se remettre en apprentissage. Le pilotage lui donne toute satisfaction, mais ces fréquents enrayages qui sauvent l'ennemi, il s'agit de les éviter. Au collège Stanislas, Guynemer passait pour un excellent tireur. Il s'exerce à la carabine, il s'exerce au canon, il s'exerce à la mitrailleuse ; surtout il soumet toutes les pièces de

cette arme délicate à un examen attentif, il les décompose et les rassemble, il en multiplie les essais. Il se fait armurier. Là est le secret de son génie ; il ne renonce jamais, il ne s'avoue jamais vaincu. S'il échoue, il recommence, mais après avoir cherché la cause de l'échec afin d'y porter remède. Sollicité un jour de choisir une devise, il prit celle-ci qui le peint tout entier : *Faire face*. Il fait toujours face, non pas seulement à l'ennemi, mais à tous les obstacles qui s'opposent à sa marche. Son obstination force le succès. Il n'y a aucune part de chance dans la carrière de Guynemer ; tout y est volonté, poursuite, effort, acharnement.

Le dimanche 5 décembre (1915), menant une ronde dans la région de Compiègne, il aperçoit deux avions à plus de 3 000 mètres au-dessus de Chauny. Comme le plus élevé survole Bailly, il fonce dessus et l'attaque : à 50 mètres, quinze coups de mitrailleuse, puis trente à 20 mètres. L'Allemand tombe en vrille au nord de Bailly contre le Bois Carré. Georges Guynemer est sûr de l'avoir abattu. Mais il reste encore l'autre. Il vire pour le poursuivre et l'attaquer ; vainement, car son second adversaire s'est enfui. Et quand il veut découvrir l'emplacement où le premier a dû tomber, il ne le retrouve plus. Ça, c'est trop fort : va-t-il le perdre? Une idée vient à cet enfant. Il atterrit dans un champ près de Compiègne. C'est un dimanche, et il est midi. Ses parents doivent sortir de la messe. Il va les guetter et dès qu'il aperçoit son père, il se précipite :

— Papa, j'ai perdu mon Boche.

— Tu as perdu ton Boche?

— Oui, un avion que j'ai *descendu*. Je dois rentrer à mon escadrille, mais je ne veux pas le perdre.

— Qu'y puis-je?

— Mais le chercher et le trouver. Il doit être du côté de Bailly, vers le Bois Carré.

Et il s'enfuit, laissant à son père le soin de retrouver l'avion perdu comme on retrouve un perdreau dans un champ de luzerne. L'autorité militaire s'y prêta de bonne grâce et le corps du pilote allemand fut découvert en effet au bord du Bois Carré, où il fut enseveli.

Cet avion fut homologué, mais quelques jours plus tard, en sorte que, faute de la preuve matérielle qu'on poursuivait, le contrôle commença par le refuser à Georges Guynemer. Ah! la règle lui refuse ce gibier-là? Guynemer, rugissant, déclare : « Je ne lâcherai pas, je veux en avoir un autre. » Il veut toujours en avoir un autre. Et il l'a. Il l'a sans retard, quatre jours après, le 8 décembre. Voici le procès-verbal du carnet de vol : « Repérage ligne stratégique Roye-Nesle. En descendant, aperçu avion allemand haut et loin dans ses lignes. Au moment où il passe les lignes à Beuvraigne, je lui coupe la retraite et le prends en chasse. Je le rejoins en cinq minutes et tire quarante-sept coups de Lewis à 20 mètres derrière et dessous. L'avion ennemi, un L. V. G. 165 HP probablement, pique, prend feu, se retourne et va tomber en plané sur le dos à Beuvraigne, déporté par vent d'ouest. Le passager tombe à Bus, le pilote à Tilloloy... »

Quand le vainqueur atterrit à Beuvraigne, près de sa victime, les artilleurs d'une batterie de 95 (47e batterie du 31e régiment d'artillerie) installée dans le voisinage, déjà pressés autour de la carcasse ennemie, se précipitent sur lui et l'entourent. Mais le commandant de la batterie, le capitaine Allain Launay, com-

mande rassemblement, fait rendre les honneurs au petit sergent, harangue ses hommes et ordonne : — Maintenant, nous allons exécuter un tir en l'honneur du sergent Guynemer. — Le tir démolit une maisonnette où des Boches s'étaient réfugiés. Dès le premier obus, à la jumelle on en voit fuir un peu partout :

— C'est encore à moi qu'*ils* doivent ça ! s'écrie le gamin enthousiasmé.

Cependant le capitaine Allain Launay, pendant l'opération, a patiemment décousu les galons de son képi et quand il a terminé cette opération, il les tend à Guynemer :

— Promettez-moi de les porter quand vous serez nommé capitaine.

Cet avion-là ne sera pas contesté, et même il est question de nommer le *gosse* chevalier de la Légion d'honneur. Quand il fut proposé pour sergent, son âge avait été objecté. On l'estimait bien jeune. « Cependant, remarquait-il en colère, pour encaisser les obus, je crois que je ne le suis pas. » Cette fois, une autre objection est soulevée : — S'il reçoit la croix pour cette victoire, que lui donnera-t-on pour les suivantes? — Le fier petit Roland s'insurge, se révolte, se dresse comme un coq sur ses ergots. Il ne s'aperçoit pas que déjà personne ne doute plus de son destin. Il l'aura, sa croix, il l'aura, et il ne l'attendra pas longtemps. Il saura bien l'arracher.

Six jours plus tard, le 14 décembre, avec son camarade, le grave et calme Bucquet, il attaque deux Fokker dont l'un va s'écraser sur le sol, tandis que l'autre lui endommage son appareil. Une lettre à son père décrit le combat à sa manière qui est prompte et directe, sans un mot de surcharge : « Combat avec

deux Fokker. Le premier, cerné, ayant son passager tué, a piqué sur moi sans me voir. Résultat : 35 balles à bout portant, et couic ! Chute vue par quatre autres appareils (3 et 1 font 4 et ça va peut-être m'amener la croix). Ensuite, combat avec le deuxième Fokker, monoplace tirant dans l'hélice, aussi rapide et maniable que moi. On s'est battu à dix mètres en tournant à la verticale à qui prendrait l'autre par derrière. Mon ressort était détendu : obligé de tirer avec une main au-dessus de la tête, j'étais handicapé ; j'ai pu lui tirer 21 coups en 10 secondes. A un moment nous avons manqué nous télescoper, je l'ai *sauté*, sa tête a dû passer à cinquante centimètres de mes roues. Ça l'a dégoûté, il s'est éloigné et m'a laissé partir. Je suis rentré avec une pipe d'admission crevée, un culbuteur arraché : les morceaux avaient fait une quantité de trous dans mon capot et deux encoches dans l'hélice. De plus, celle-ci avait encaissé une balle. Il y en avait encore trois dans une roue, dans le fuselage (en m'entamant un câble de profondeur) et dans le gouvernail. »

Tous ces récits de chasse, durs et nets, respirent une joie sauvage, l'orgueil du triomphe. La vue d'un avion embrasé, d'un ennemi effondré lui exalte le cœur. Les dépouilles mêmes de ses ennemis lui sont chères, comme les bijoux dus à sa jeune force. Les pattes d'épaule, les décorations de son adversaire tombé à Tilloloy lui ont été remises. Achille devant les trophées d'Hector n'est pas plus arrogant. Ces combats dans le ciel, à plus de neuf mille pieds du sol, où les deux ennemis sont isolés dans un duel à mort, à peine vus de la terre, seuls dans l'espace vide où chaque seconde, chaque balle perdues peuvent entraîner la défaite, — et quelle défaite ! la chute en

feu dans l'abîme, — et l'on se bat parfois de si près, en passes brèves et fugitives, qu'on se voit comme en champ clos, et que les appareils en arrivent à s'effleurer, à se heurter, tels des boucliers, et qu'il en tombe des morceaux comme des plumes d'oiseaux de proie s'assaillant bec à bec, ces combats qui exigent à la fois la manœuvre des commandes et celle de la mitrailleuse et qui font de la vitesse une arme, comment n'auraient-ils pas le pouvoir de métamorphoser ces jeunes gens, ces enfants en demi-dieux? Hercule, Achille, Roland, le Cid, où trouver ailleurs que dans la mythologie ou l'épopée des comparaisons pour le farouche, pour le furieux Guynemer?

Le jour même de sa majorité, le 24 décembre (1915), plus tôt que son aïeul de l'Empire, il reçoit la croix de la Légion d'honneur avec cette palme : « Pilote de grande valeur, modèle de dévouement et de courage. A rempli depuis six mois deux missions spéciales exigeant le plus bel esprit de sacrifice, et livré treize combats aériens dont deux se sont terminés par l'incendie et la chute des avions ennemis. » La citation est déjà en retard. Elle est rédigée sur le rapport du 8 décembre. Il convient d'ajouter aux deux victoires mentionnées celle du 5 et celle du 14 décembre. Décoré pour ses vingt et un ans, l'engagé mécanicien de Pau a marché d'un train d'enfer. Le ruban rouge, le ruban jaune et la croix de guerre rouge et verte aux quatre palmes, cela vous met en valeur une vareuse noire. Georges Guynemer ne méprisera jamais ces hochets. Il ne dissimulera nullement le plaisir qu'ils lui procurent. Il sait jusqu'où il faut monter pour les cueillir. Et il en veut d'autres sans cesse, non par vanité, mais pour ce qu'ils signifient.

Le 3 et le 5 février (1916), nouveaux combats, tou-

jours dans la région de Roye et de Chaulnes. Le 3 février, dans la même ronde, il a trois rencontres en quarante minutes : « Attaqué à 11 h. 10 un L. V. G. qui riposte à la mitrailleuse. Tiré 47 coups à 100 mètres ; l'avion ennemi pique très fort dans ses lignes en fumant. Perdu de vue à 500 mètres du sol. A 11 h. 40, attaqué un L. V. G. (avec Parabellum), à 20 mètres derrière ; ce dernier vire et pique en spirale, poursuivi à bout portant à 1 300 mètres. Il tombe à 3 kilomètres des lignes. Je redresse et le perds de vue. (Cet avion avait les ailes de la teinte jaune habituelle, le fuselage de la teinte bleue du N. et semblait profilé comme celui des monocoques.) A 11 h. 50, attaqué un L. V. G. qui pique immédiatement dans les nuages où il disparaît. Atterrissage à Amiens. » Il vide le ciel de tout Boche : deux fuites et une chute, c'est un beau tableau. Toujours il attaque. De ses yeux exacts il arrache l'ennemi au mystère de l'espace et, plus haut que lui, tente de le surprendre. Le 5, devant Frise, il coupe la route à un autre L. V. G. qui rentre dans ses lignes, il l'aborde d'en haut et de face, vire au-dessus, se place derrière et le foudroie. Le Boche s'abat en feu entre Assevillers et Herbécourt : un de plus, et celui-ci a les honneurs du communiqué officiel. Il lui arrive de rentrer avec son avion et ses vêtements criblés de balles. Il promène l'incendie et le massacre dans les airs. Et ce n'est rien encore, rien que l'enfance d'un paladin qui s'exerce. On le verra bien quand il aura acquis toute sa maîtrise.

Février 1916 : mois où commence la plus longue, la plus opiniâtre, la plus cruelle et, peut-être, la plus significative des batailles de la Grande Guerre. Mois

des origines de Verdun et de la menaçante avance allemande sur la rive droite de la Meuse (21-26 février), au bois d'Haumont, au bois des Caures, à l'Herbebois, puis sur Samogneux, le bois des Fosses, le bois de Chaume, Ornes ; enfin, le 25 février, sur Louvemont et Douaumont. Les escadrilles, peu à peu, prennent cette direction. Guynemer va quitter la VI^e^ armée. Il ne viendra plus virevolter au-dessus de la maison paternelle, annoncer aux siens ses victoires par ses cabrioles. Il ne sera plus le gardien qui veille sur son propre foyer quand il patrouille au delà de Compiègne sur Noyon, Chauny, Coucy, Tracy-le-Val. Le lien qui le rattachait encore à son enfance, à son adolescence, va se détendre. Le 11 mars, l'escadrille des Cigognes reçoit pour le 12 l'ordre du départ. Elle prend son vol pour la région de Verdun.

L'aviation de chasse allemande n'avait pas cessé de progresser au cours de l'année 1915. Mais au début de 1916, voici qu'elle apparaît devant Verdun, plus homogène, mieux instruite, avec des séries d'appareils nouveaux : petits biplans monoplaces (Albatros, Alberstadt, Fokker nouveau, Ago) avec moteur fixe de 165-175 HP (Mercédès, plus rarement Benz, Argus) et deux mitrailleuses fixes tirant à travers l'hélice. Ces escadrilles de chasse *(Jagdstaffeln)* sont essentiellement des instruments de combat. Une *Jagdstaffel* comprend 18 avions (parfois 22, dont 4 de rechange). En général, ces avions ne sortent pas isolément, tout au moins quand ils doivent franchir les lignes, mais travaillent par groupes *(Ketten)* de cinq appareils ; l'un d'entre eux qui remplit les fonctions de guide *(Kettenführer)* est monté par le pilote le plus expérimenté, quel que soit son grade. La tactique allemande en aviation cherche de plus en plus

à éviter le combat solitaire, à rechercher le combat par escadrille ou à surprendre en masse l'isolé, tel un vol d'éperviers contre un aigle.

Depuis le premier groupe de chasse autonome que nous ayons eu aux offensives d'Artois (mai 1915), — qui d'ailleurs n'agissait pas offensivement, se cantonnait dans les barrages, sur nos lignes et souvent en arrière, — notre aviation de chasse a donc peu à peu secoué les préventions. Elle ne s'est pas aussi vite perfectionnée que notre aviation de corps d'armée, si utile au cours de l'offensive de Champagne (septembre 1915). Mais il a été admis que le combat aérien ne devait pas être considéré comme un résultat du hasard, qu'il était inévitable, qu'il constituait une protection d'abord, et qu'il pouvait être ensuite une gêne efficace pour un ennemi à qui l'on interdisait les incursions sur notre domaine aérien. La prochaine offensive allemande — celle qui devait s'exécuter contre Verdun — était prévue. Le commandement avait organisé en conséquence le service de sûreté pour éviter les surprises, faire face sur le terrain des attaques, préparer l'entrée en ligne des unités de renforcement. Mais l'offensive de Verdun dépassa par sa violence les prévisions.

Nos escadrilles avaient rempli leur rôle d'éclaireurs avant l'attaque. Dès son déclanchement, elles furent débordées et numériquement impuissantes à remplir toutes les missions aériennes demandées. Les escadrilles de chasse ennemies, avec leurs séries nouvelles et leurs perfectionnements, obtinrent pendant quelques jours la maîtrise absolue de l'air. Les nôtres furent jetées hors du champ de bataille, tandis que le canon les expulsait de leurs terrains d'atterrissage. Cependant la bataille de Verdun allait changer de

face. Le général Pétain, qui avait pris le commandement à la date du 26 février, rétablissait l'ordre compromis par le fléchissement de la ligne, fixait la ligne nouvelle où venait se buter la ruée allemande. Il lui fallait aussi reconquérir la maîtrise de l'air. Il demanda et obtint une concentration rapide des escadrilles disponibles et réclama de notre aviation une vigoureuse tactique d'offensive. Pour réaliser l'économie des forces et la coordination des efforts, toutes les escadrilles de chasse de Verdun furent groupées sous le commandement unique du commandant de Rose. Elles opérèrent par patrouilles, sur des itinéraires parfois très éloignés, attaquant tous les avions rencontrés. En peu de temps la suprématie nous était rendue et les appareils de réglage d'artillerie et de photographie aérienne pouvaient travailler sans être gênés. La protection leur était donnée par les incursions mêmes dans les lignes allemandes.

L'escadrille des Cigognes s'est donc envolée dans la direction de Verdun. En cours de route, Guynemer abat son huitième avion qui prend la verticale en feu. C'est d'un bon présage. A peine arrivé, le 13 mars, il explore le champ de bataille de ses yeux de conquérant. L'ennemi se croit encore le maître et ose venir dans nos lignes. Guynemer chasse au-dessus de Revigny une troupe de cinq avions, expulse un autre de l'Argonne, se heurte au retour à deux autres encore presque face à face. Il aborde le premier de trois quarts, le tire à dix mètres en virant dessous. Mais l'adversaire riposte. L'appareil de Guynemer reçoit la charge : le longeron de droite arrière est coupé, le câble entamé, le montant de droite avant également coupé, le pare-brise haché. L'aviateur lui-même a reçu des éclats d'aluminium et de tôle au visage : un

dans la mâchoire d'où il ne pourra jamais être extrait, un dans la joue droite, un dans la paupière gauche, laissant miraculeusement l'œil intact ; d'autres plus petits un peu partout, provoquant des hémorragies, bouchant le masque, le collant à la chair. Il a en outre deux balles dans le bras gauche. Son sang l'aveugle. Il ne perd pas son sang-froid et pique en hâte, tandis que le second avion ouvre le feu et qu'un troisième à tourelle, venu à la rescousse, descend sur lui et le tire de haut en bas. Cependant il a échappé à cette escadrille par sa manœuvre, et, tout meurtri, fait néanmoins un bon atterrissage à Brocourt. Le 14, il est évacué sur Paris, à l'ambulance japonaise de l'hôtel Astoria et, la mort dans l'âme, devra laisser ses chers camarades livrer sans lui dans les airs leur bataille de Verdun...

III

LA TERRE A VU JADIS ERRER DES PALADINS...

Verdun fut, pour notre armée céleste comme pour notre armée de terre, un redressement qui tient du prodige. En quelques jours l'escadrille des Cigognes avait été décimée : son chef, le capitaine Brocard, blessé d'une balle au visage, forcé d'atterrir, le lieutenant Perretti tué, le lieutenant Deullin blessé, Guynemer blessé, presque tous ses meilleurs pilotes hors de combat. Il fallut la ténacité du commandant de Rose, chef de l'aviation de la IIe armée, il fallut la rapidité d'une nouvelle concentration pour reconquérir peu à peu le domaine des airs perdu.

Le commandant de Rose ordonne la chasse, enflamme, électrise ses escadrilles. On ne célébrera jamais assez son action personnelle au cours des terribles mois de Verdun. Les camarades de Guynemer tiennent le ciel dans le feu, comme leurs frères, les fantassins, tiennent sous le feu le sol mouvant qui protège la vieille citadelle. Chaput abat sept avions, Nungesser six et un drachen, Navarre quatre, Lenoir quatre, Auger et Pelletier Doisy trois, Pulpe, Chainat et Lesort deux. Les avions d'observation rivalisent avec les avions de chasse : souvent, ils se protègent eux-mêmes et il n'est pas rare de voir leurs assaillants tomber en flammes. Deux fois le sergent Fedo-

roff se débarrasse ainsi d'adversaires gênants. Comment ne pas citer parmi les pilotes Stribick et Houtt, le capitaine Vuillemin et le lieutenant de Laage, les sergents de Ridder, Viallet et Buisse ; parmi les observateurs le lieutenant Liebmann qui fut tué, et Mutel, Naudeau, Campion, Moulines, Dumas, Robbe, Travers, et le sous-lieutenant Boillot, et le capitaine Verdurand, admirable chef d'escadrille, et le commandant Roisin, expert aux bombardements? Les énumérations sont toujours trop mesurées. Mais ces noms-là, il les faut crier.

Cependant la bataille de Verdun brise les arbres, fend les murs, anéantit les villages, creuse la terre, défonce les plaines, tord les collines, refait le chaos qu'au troisième jour, selon la Genèse, Dieu organisa en séparant des eaux le ol où poussèrent les végétaux. L'armée française défile presque entière dans cette extraordinaire épopée, et Guynemer, blessé, pleurant de rage, n'est pas là...

Mais il y eut, dans la Grande Guerre, une autre période où le groupement de nos escadrilles de combat et leur emploi offensif nous valurent dans la lutte aérienne une supériorité triomphale, et ce fut la bataille de la Somme, spécialement dans ses trois premiers mois. Période héroïque et resplendissante, où nos aviateurs surgissaient dans le ciel, semant la panique et l'effroi, pareils aux chevaliers errants de la *Légende des siècles*. Il semble que les vers de Victor Hugo les décrivent, et que leurs vertigineuses randonnées se prêtent mieux encore à cette évocation que les trop lentes chevauchées d'autrefois :

La terre a vu jadis errer des paladins ;
Ils flamboyaient ainsi que des éclairs soudains,

Puis s'évanouissaient, laissant sur les visages
La crainte, et la lueur de leurs brusques passages...
Les noms de quelques-uns jusqu'à nous sont venus...
Ils surgissaient du Sud ou du Septentrion,
Portant sur leur écu l'hydre ou l'alérion,
Couverts des noirs oiseaux du taillis héraldique,
Marchant seuls au sentier que le devoir indique,
Ajoutant au bruit sourd de leur pas solennel
La vague obscurité d'un voyage éternel,
Ayant franchi les flots, les monts, les bois horribles,
Ils venaient de si loin qu'ils en étaient terribles,
Et ces grands chevaliers mêlaient à leurs blasons
Toute l'immensité des sombres horizons...

Ces paladins, qui erraient alors au-dessus des plaines désolées de la Somme, non plus sur la terre, mais dans le ciel, montant des chevaux ailés, qui surgissaient, dans un *bruit sourd*, du Sud ou du Septentrion, leurs noms traverseront les temps, comme ceux de nos vieilles épopées. On dira : c'était Dorme, c'était Heurtaux ; on dira : c'était Nungesser, Deullin, Sauvage, Tarascon, Chainat ; on dira : c'était Guynemer. Les Allemands, sans savoir leurs noms, les reconnaissaient, non plus à leurs armures et à leurs coups d'estoc, mais à leurs appareils, à leurs manœuvres, à leurs méthodes. Devant eux la plupart fuyaient éperdument le combat, se jetant au loin dans leurs lignes où ils n'étaient pas assurés de trouver le salut. Ceux qui l'acceptaient, presque jamais ne rentraient. Les camps d'aviation ennemis, de Ham à Péronne, guettaient, anxieux, le retour de leurs champions qui avaient osé s'engager sur les lignes françaises. Nul d'entre ceux-ci ne s'aventurait à part. A peine le nombre les rassurait-il. Groupés en patrouilles de quatre, de cinq, de six, et parfois davantage, ils ne s'avançaient que

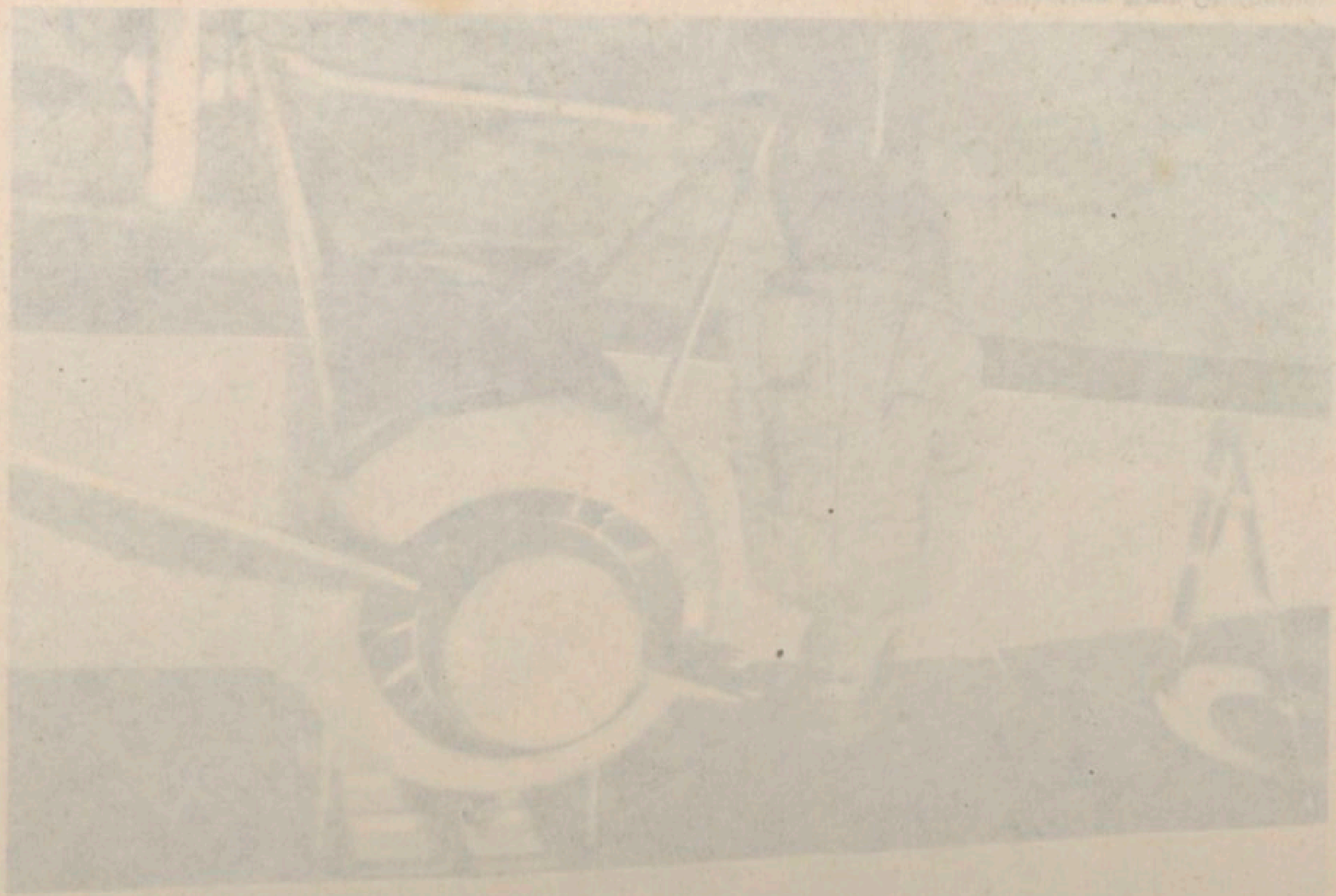
prudemment hors de chez eux, redoutant la moindre alerte, inspectant, l'angoisse au cœur, ce ciel trop vaste et vide où l'ouragan peut se lever en un instant, où ces chevaliers mystérieux montaient la garde. Et même il n'était pas rare, au cours de ces trois prodigieux premiers mois de la Somme, que nos patrouilles de chasse françaises s'en allassent tourner pendant deux heures au-dessus des terrains d'aviation allemands, abattant tous ceux qui tentaient de *décoller*, achevant de jeter la terreur et la consternation chez l'ennemi...

L'offensive franco-britannique se déclancha le 1er juillet 1916 sur les plateaux qui bordent les deux rives de la Somme. Le plan général des opérations avait été arrêté à Chantilly dès le mois de décembre précédent. La bataille de Verdun n'avait pu empêcher son exécution qui devait, au contraire, dégager Verdun. L'attaque portait sur un fond de quarante kilomètres, entre Gommécourt au nord et Vermandovillers au sud du fleuve. Dès le premier jour, les premières lignes allemandes étaient enfoncées, le 20e corps débordait le village de Curlu et tenait le bois de Favière, tandis que le 1er corps colonial et une division du 35e corps dépassaient le ravin de Fay, s'emparaient de Becquincourt, Dompierre et Bussus. Le 3, cette avance continuait sur les deuxièmes positions. En quelques jours, l'armée du général Fayolle avait ramassé 10 000 prisonniers, 75 canons et plusieurs centaines de mitrailleuses. Mais l'armée ennemie, concentrée dans la région de Péronne, avec de forts points d'appui, tels que Maurepas, Combles et Cléry, et, plus en arrière, Bouchavesnes et Sailly-Saillisel sur la rive droite, Estrées, Belloy-en-Santerre, Barleux, Ablaincourt et Pressoire sur la rive



Collection Mme Guynemer

11e AVION ALLEMAND ABATTU. APRÈS UN COMBAT MOUVEMENTÉ,
GEORGES GUYNEMER ATTERRIT AVEC UNE PALE DE L'HÉLICE BRISÉE



gauche, allait opposer une résistance acharnée qui prolongea la lutte jusqu'au cœur de l'hiver. Le recul allemand de mars 1917 sur la fameuse ligne Hindenburg fut le résultat stratégique de cette dure bataille où les succès tactiques furent continus, où la liaison fut perfectionnée entre les différentes armes, où l'infanterie dépassa les limites de la souffrance, de l'endurance et de la volonté. Faut-il rappeler les combats de Maurepas (12 août), de Cléry (3 septembre), de Bouchavesnes (12 septembre) — de Bouchavesnes où, le soir, on put croire l'ennemi définitivement enfoncé — et la prise de Berny-en-Santerre, de Deniécourt, de Vermandovillers (13 septembre) sur la rive gauche et, sur la rive droite, l'entrée dans Combles cerné le 26 septembre, l'avance sur Sailly-Saillisel, la défense opiniâtre de ce village ruiné dont le château et la partie centrale étaient déjà enlevés le 15 octobre et dont quelques îlots résistèrent jusqu'au 12 novembre. Et le bois de Chaulnes, et la Maisonnette, et Ablaincourt et Pressoire ; comme à Verdun, les bois sont rasés, les villages rentrent dans la terre, et la terre labourée, écrasée, martyrisée, n'est plus qu'une immense plaie.

Or l'aviation avait eu sa part de la victoire. Contrainte de tenir à Verdun contre la supériorité numérique, elle s'était libérée de la servitude de l'atmosphère et, par tous les temps, avait accepté et rempli ses diverses missions. Verdun l'avait durcie comme Verdun avait brûlé le sang de l'infanterie, qui ne connaîtrait pas un pire enfer. Mais l'initiative des opérations lui permettait cette fois une préparation matérielle plus poussée, l'organisation de ses aérodromes, les concentrations préalables. Dès le 1er juillet 1916, sur la Somme, elle marquait nettement son avan-

tage. Plus encore que la puissance mécanique, elle montrait une méthode qui coordonnait ses efforts et les multipliait sous l'unité de commandement. Arme en continuelle évolution, la plus soumise aux modifications de la guerre, la plus susceptible de progrès et de perfectionnement, elle avait fini néanmoins de tâtonner et prenait son plein développement en liant toutes les autres armes et en les éclairant. Après la phase de la reconnaissance stratégique, après la phase du réglage où elle était devenue la servante quasi exclusive de l'artillerie, elle offrait maintenant à chacun ses services complexes et efficaces. Par la photographie aérienne, elle apporte la connaissance exacte du terrain et des fortifications adverses. Ainsi précède-t-elle l'exécution de l'opération. Elle règle le tir, suit le programme de destruction, donne la certitude que l'heure de l'assaut peut être fixée. Puis elle accompagne l'infanterie dans cet assaut, observe sa progression, situe les positions qu'elle a conquises, révèle les nouvelles lignes ennemies, dénonce ses travaux de défense, annonce ses renforts et ses contre-attaques. Entre le commandement, le tir et la troupe, elle est le fil conducteur. Chacun sent en elle une alliée fidèle et sûre. Car elle voit, elle sait, elle parle, elle avertit. Mais pour tant de missions utiles, encore faut-il qu'elle soit elle-même protégée. L'observation exige l'absence des avions ennemis. Comment éloigner ceux-ci et les mettre hors d'état de nuire? Alors intervient la cavalerie des airs, l'aviation des reconnaissances lointaines et de combat. La défense des appareils d'observation ne peut s'obtenir que par une protection à grandes distances, c'est-à-dire par des patrouilles offensives, et non par une garde isolée, trop souvent illusoire et inefficace contre un adver-

saire résolu. La sûreté rapprochée de l'armée ne peut être garantie qu'en portant la lutte aérienne au-dessus des lignes ennemies, qu'en interdisant l'incursion sur les nôtres. Les groupements de nos escadrilles de combat, réparties sur les deux rives de la Somme, parvinrent à ce résultat.

Le Nieuport monoplace, rapide, maniable, d'une grande vitesse ascensionnelle, capable par ses qualités de pénétration dans l'air et la robustesse de sa construction, de piquer de haut sur l'ennemi, de tomber sur lui comme l'oiseau de proie, est alors l'avion de chasse par excellence, en attendant l'entrée en scène du terrible Spad, qui fera son apparition au cours même de la bataille (Guynemer et le caporal Sauvage montent les deux premiers au début de septembre 1916). Il est armé d'une mitrailleuse dont l'axe de tir est dirigé vers l'avant et invariablement lié à l'axe de marche de l'appareil. C'est un extraordinaire outil d'attaque, mais sa défense ne réside que dans sa rapidité de déplacement, dans sa vitesse d'évolutions. Sur ses arrières, il est désarmé : son champ de visibilité est très restreint sur les côtés et ne s'exerce qu'en haut et en bas — en bas, moins l'angle mort du moteur et de la carlingue. Il peut aisément perdre de vue les avions de son groupe ou du groupe ennemi. Seul, il doit se méfier des surprises. Surprendre est, au contraire, pour lui, une des conditions de la victoire, surtout s'il attaque un biplace dont le champ de tir est bien autrement étendu, ou s'il ne craint pas de choisir sa victime parmi toute une équipe. Il utilise le soleil, la brume, les nuages. Il gagne en hauteur pour garder l'avantage de pouvoir fondre sur l'adversaire. Et voici que cet adversaire, prudemment, timidement, s'avance, ne se méfiant pas du danger...

La bataille de la Somme fut le beau temps des solitaires et des avions couplés comme des chiens de chasse. Sans doute les méthodes ont, depuis lors, évolué. L'avenir est aux combats d'escadrilles ou d'appareils groupés. Mais le monoplace est, alors, le roi des airs. Il suffit d'un seul pour que les avions ennemis de réglage et de courte reconnaissance hésitent à passer les lignes, pour que les patrouilles de barrage de deux ou même de quatre biplaces, malgré leur avantage de tir, tournent court et se débandent. Les monoplaces allemands ne sortent qu'en troupe : à deux contre un, ils refusent le combat. Et le monoplace français est contraint à la solitude, car s'il marche en patrouille, cette patrouille fait le vide et ne trouve personne à assaillir. Tandis que, libre de manœuvrer, il peut ruser, se dissimuler dans la lumière ou s'envelopper de nuée, profiter des champs morts visuels de l'adversaire, exécuter les attaques foudroyantes qui sont impossibles au nombre. Nos aviateurs ne parlent jamais de la Somme sans un sourire de satisfaction : ils en ont rapporté de magnifiques souvenirs guerriers. Puis l'ennemi disciplina ses patrouilles de biplaces ou de monoplaces, les dressa à la résistance contre les attaques isolées, leur enseigna l'offensive contre le solitaire aventuré hors de ses lignes. Il fallut nous-mêmes changer de tactique, recourir à la formation groupée. Mais les fortes individualités de nos chasseurs se sont révélées ou développées au cours de cette bataille de la Somme.

Le personnel de notre aviation est d'ailleurs, à cette date, incomparable. En citant les plus illustres, on craint presque de faire tort à leurs compagnons moins favorisés de la chance ou dont les exploits sont moins éclatants, mais non moins utiles. Il semblait

que la nouvelle arme, recrutée un peu partout, dans la cavalerie, l'artillerie, l'infanterie, ne parviendrait que difficilement à fusionner des éléments aussi disparates. Mais la vie commune, les dangers partagés, la parité des goûts, la passion du même but à atteindre, un encadrement recruté sur place et pour ainsi dire imposé par les résultats, créaient une atmosphère de camaraderie et d'heureuse émulation. Un grand romancier voyait l'origine de nos amitiés « dans ces heures de départ pour la vie où l'on s'élance en pensée vers l'avenir avec un camarade d'idéal, avec un frère qu'on s'est choisi » (1). Qu'est-ce donc si l'on part ensemble pour la gloire ou pour la mort? Ces jeunes gens se sont donnés du même cœur au même service, et ce service est une perpétuelle menace sur leur jeunesse. Ils n'ont pas été rassemblés au hasard, ils sont le fruit d'une vocation et d'une sélection, ils parlent le même langage. L'amitié devient aisément pour eux une rivalité de courage, d'énergie, une école d'estime mutuelle. Elle les presse de se dépasser l'un l'autre. Elle les maintient en état de veille, elle chasse les inerties et les défaillances. Elle devient bientôt confiante et généreuse, assez pour que chacun se plaise aux succès d'autrui. En montagne, sur la mer, partout où l'homme sent plus directement sa fragilité, ces amitiés-là ne sont pas rares. Mais la guerre leur donne une occasion de perfection.

A l'escadrille des Cigognes, sur la Somme, les patrouilles, au début, se font par avion unique ou par avions couplés. Guynemer, que tout le monde appelle « le gosse », emmène, quand il doit partir à deux, Heurtaux qui, mince et fluet, aussi blond que lui-

(1) Paul BOURGET, *Une Idylle tragique*.

même est brun, si délicat, si jeunet, lui donne l'illusion du droit d'aînesse. Heurtaux est l'Olivier de ce Roland. Leurs caractères sont de même trempe, leurs énergies se valent. Dorme entraîne Deullin ou de la Tour. Ou bien les choix alternent. C'est le quadrille que les Boches doivent éviter. Malheur à qui d'entre eux tombe sur l'une ou l'autre des figures ! Il y avait alors à Bapaume un groupe de cinq monoplaces allemands qui ne manœuvraient jamais qu'ensemble. S'ils apercevaient une paire de Nieuport, ils viraient aussitôt de bord et se sauvaient en toute hâte. Mais si quelqu'un de nos chasseurs croisait seul, il recevait l'assaut de toute la bande. Heurtaux, ainsi attaqué, avait dû piquer et atterrir. Au retour, il reçut les quolibets de Guynemer. Car l'amitié, à cet âge, est rude : « Vas-y, lui conseilla Heurtaux, et tu verras. » Guynemer y alla seul le lendemain. A son tour, il fut « descendu ». Après ce double essai, qui aurait pu tourner beaucoup plus mal, — mais il faut bien que les chevaliers s'amusent, — les cinq monoplaces de Bapaume furent méthodiquement mais promptement abattus.

L'amitié exige un niveau commun des âmes. Elle se mue bientôt en protection, elle n'est plus alors l'amitié, si la supériorité de l'un des amis se manifeste évidente. Au groupe des Cigognes, elle règne en paix dans la guerre, tant il semble que chacun, à tour de rôle, surpasse les autres. Qui sera le premier, en fin de compte, non pour les chiffres des citations, non pour la renommée et le public, mais selon le témoignage de ses compagnons, le plus clairvoyant et le plus sûr, car nul ne trompe ses pairs? Sera-ce le froid et calme Dorme, qui s'en va à la bataille comme un pêcheur à ses filets, qui ne parle jamais de ses exploits et qui, sous cette apparence modeste, douce, bienveil-

lante, porte un cœur plein de haine contre l'envahisseur qui occupe Briey, son pays, et durant dix mois a retenu et maltraité ses parents? Rien que sur la Somme, ses victoires officielles ont atteint le nombre de dix-sept ; mais il en faudrait ajouter bien d'autres si l'on consultait l'ennemi, car ce silencieux, ce pondéré est d'une invraisemblable audace. Il s'aventure jusqu'à plus de quinze et vingt kilomètres au-dessus des lignes allemandes, tranquille sous les averses d'obus qui montent de la terre. Si loin chez eux, les avions boches se croient à l'abri, quand, *du Sud ou du Septentrion*, surgit ce paladin. Cependant il rentre, souriant, aussi frais qu'au départ. A peine obtient-on de lui un bref procès-verbal. On inspecte son appareil : aucune trace de projectile. On dirait que ce touriste revient de promenade. En plus de cent combats, son avion n'a reçu que trois toutes petites blessures. Son habileté manœuvrière est incroyable : ses virages serrés, ses renversements mettent l'adversaire dans l'impossibilité de tirer. Il sait rompre à temps le combat si sa propre manœuvre n'a pas réussi. Il paraît invulnérable. Plus tard, bien plus tard, comme il combat sur l'Aisne (mai 1917), Dorme, enfoncé au loin chez l'ennemi, ne reviendra pas.

Sera-ce Heurtaux, dont le jeu est aussi délicat que lui-même, virtuose de l'air, adroit, souple et spirituel, dont le coup d'œil et la main égalent en rapidité la pensée? Sera-ce Deullin, attentif à la manœuvre d'approche, prompt comme la tempête? Ou l'endurant, le robuste, l'admirable sous-lieutenant Nungesser, ou le sergent Sauvage, ou l'adjudant Tarascon? Sera-ce le capitaine Ménard, ou Sanglier, ou de la Tour? Mais vous savez bien que c'est Guynemer. Pourquoi donc est-ce Guynemer, de l'avis de tous ces

rivaux? L'épopée ou l'histoire ont associé bien des noms d'amis, Achille et Patrocle, Oreste et Pylade, Nisus et Euryale, Roland et Olivier. Toujours, dans ces amitiés, l'un des deux est dépassé par l'autre, et ce n'est ni par l'intelligence, ni par le courage, ni par la noblesse de la nature. On peut même préférer, pour leur générosité ou leur conseil, un Patrocle à un Achille, un Olivier à un Roland. D'où vient donc cette primauté? C'est le secret du tempérament, c'est le secret du génie, flamme intérieure qui brûle plus ardente et dont les apparitions saisissent d'étonnement et presque d'effroi, comme devant la divulgation d'un mystère.

Certes, Georges Guynemer est mécanicien et armurier. Il connaît son appareil et sa mitrailleuse. Il sait leur faire donner leur maximum de rendement. Mais d'autres, pareillement, le savent. Dorme, Heurtaux sont peut-être plus manœuvriers que lui. Le voici qui va chevaucher son Nieuport. L'oiseau est sorti du hangar, il l'a minutieusement examiné et palpé. Ce grand jeune homme mince, au teint ambré, au visage d'un ovale allongé, le nez serré, les coins de la bouche un peu tombants, une ombre de moustache dessinée sur les lèvres, les cheveux d'un noir de corbeau rejetés en arrière, aurait l'air d'un chef maure s'il était plus impassible. Mais les pensées ne cessent pas de courir sur les traits, et cette course incessante leur communique plus de grâce et de fraîcheur. Maintenant les traits se tendent, se durcissent. Une ride verticale se dresse au-dessus du nez sur le front. Les yeux, — ces yeux inoubliables de Guynemer, — en forme arrondie d'agates, noirs et brûlés ensemble de leur propre feu, d'un éclat impossible à soutenir, et pour lesquels il ne saurait y avoir qu'une seule expres-

sion assez forte, celle dont Saint-Simon s'est servi pour je ne sais plus quel personnage de la cour de Louis XIV : ils *assènent* des regards, — ont percé comme des flèches le ciel où l'oreille exercée a perçu le ronflement d'un moteur ennemi. D'avance ils condamnent à mort l'audacieux. A distance ils semblent l'attirer vers le gouffre, comme l'envoûteur par ses sortilèges.

Cependant il a revêtu sur sa vareuse noire la combinaison fourrée. Le passe-montagne presse la chevelure, resserre, encadre l'ovale. Le casque de cuir recouvre, comme d'un cimier, la tête qui s'est redressée. Plutarque a parlé de *l'air terrible* d'Alexandre partant au combat. Le visage de Guynemer, au départ, était effrayant.

Qu'a-t-il fait dans les airs? Ses carnets de vol et les procès-verbaux l'attestent. Cent fois de suite, à chaque page, et plusieurs fois par page, ses carnets de vol portent cette petite phrase qui semble bondir du papier comme un dogue qui montre les dents : *J'attaque... J'attaque... J'attaque...* De loin en loin apparaît, presque honteux et vergogneux, un : *Je suis attaqué*. Plus de vingt victoires sur la Somme sont marquées à son actif, et il y faudrait ajouter, comme à Dorme, celles qui ont été remportées trop loin pour être confirmées. Le 13 septembre 1916, et pour le premier mois seulement de la bataille de la Somme, l'escadrille des Cigognes, capitaine Brocard, est citée à l'ordre de l'armée : « A fait preuve d'un allant et d'un esprit de dévouement hors de pair, dans les opérations de Verdun et de la Somme, livrant du 19 mars au 19 août 1916, 338 combats, abattant 36 avions, 3 drachen et obligeant 36 autres avions fortement atteints à atterrir. » Le capitaine Brocard

dédie cet ordre du jour au lieutenant Guynemer en inscrivant au-dessous : « Au lieutenant Guynemer, mon plus vieux pilote et ma plus éclatante cigogne. Reconnaissant souvenir et vives amitiés. » Et tous les pilotes de l'escadrille, à tour de rôle, viennent signer. Ce qu'il a fait dans les airs, ses compagnons de chasse, souvent, l'ont vu. Mais il faut redescendre. Et Guynemer atterrit.

Dans quel état ! Même vainqueur, son visage n'est pas apaisé. Il ne le sera jamais. Il n'a jamais son compte. Jamais il n'a livré assez de combats, jamais incendié ou détruit assez d'adversaires. Il est encore sous l'action de sa dépense nerveuse, et comme électrisé par le fluide qui continue de passer en lui. Cependant son appareil porte des traces de la lutte : là dans l'aile, ici dans le fuselage et voyez le gouvernail de profondeur : une, deux, trois, quatre balles. Mais lui-même a été effleuré. Sa combinaison est éraflée, l'extrémité de son gant est déchirée. Par quel miracle est-il là? Il vient de sauter dans la mort comme dans un cerceau.

Sa méthode est d'une impétuosité, d'une témérité folles. Elle n'est à recommander à personne. La force ou le nombre de l'adversaire, loin de le rebuter, l'attirent. Il monte à de vertigineuses hauteurs, il se met dans le soleil, et il guette. Il ne recourt pas, dans l'attaque, à l'acrobatie aérienne dont il connaît pourtant tous les tours. Il bourre au plus court : c'est, en escrime, le coup droit. Sans chercher à se maintenir dans les angles morts de l'adversaire, il tombe sur lui comme un caillou. Il le tire à bout portant, au risque d'essuyer son feu le premier, au risque même de l'accrocher. Mais là, sa sûreté de manœuvre veille pour le dégager. S'il a manqué son coup de surprise,

il ne rompt pas le combat comme la prudence l'exige. Il revient à la charge, il refuse de décrocher, il tient l'adversaire, il le veut, il l'a.

Sa passion ne faiblit jamais. Les jours de pluie, quand il serait déraisonnable et inutile de voler, enragé, il erre autour des hangars où reposent les chevaux ailés. Il ne résiste pas, il entre, il monte le sien. Installé dans sa carlingue, il manie les commandes. Avec sa monture fidèle il a de mystérieux colloques.

En l'air, il a plus de force de résistance que les plus robustes. Ce frêle, ce malingre Guynemer, ajourné deux fois pour faiblesse de constitution, ne renonce jamais. A mesure que l'aviation a plus d'exigences, à mesure que l'altitude la rend plus épuisante, Guynemer semble allonger ses vols jusqu'à ce que le surmenage, la dépression nerveuse, l'obligent à s'en aller ailleurs prendre un peu de repos dont il souffre. Mais brusquement, avant qu'il ait goûté ce repos nécessaire, il le jette comme du lest, et revient. Il surgit dans les airs, pareil au faucon de la légende de Saint Julien l'Hospitalier : « La bête hardie montait droit dans l'air comme une flèche et l'on voyait deux taches inégales tourner, se joindre, puis disparaître dans les hauteurs de l'azur. Le faucon ne tardait pas à descendre en déchirant quelque oiseau, et revenait se poser sur le gantelet, les deux ailes frémissantes (1). » Ainsi Guynemer, vainqueur, vient-il, frémissant, se poser sur le champ d'aviation. En vérité, un dieu le possède.

A part cela, c'est un gamin charmant, tendre, simple et gai.

(1) Flaubert.

IV

SUR LA SOMME
(JUIN 1916 A FÉVRIER 1917)

Georges Guynemer a donc été blessé le 15 mars (1916), à Verdun. Le 26 avril, il débarque au front, le bras mal remis et les plaies à peine cicatrisées. Il a échappé aux médecins et aux garde-malades. Entre temps, il a été promu sous-lieutenant. Mais il faut renvoyer à ses bandages et à ses massages ce convalescent tout penaud.

Il retourne à Compiègne. Le marché conclu avec sa sœur Yvonne n'est pas rompu et, quand le temps est clair, il s'en va à Vauciennes où l'attend son appareil. La première fois qu'il rencontre, depuis sa blessure et sa chute, un avion ennemi, il connaît une sensation toute naturelle et très pénible. Va-t-il hésiter? N'est-il plus l'intraitable Guynemer? Le Boche tire, il ne répond pas. Le Boche épuise sa bande de mitrailleuse et le combat est rompu. Est-ce croyable? Que s'est-il passé?

Georges Guynemer est rentré à la maison paternelle. Au printemps, le jour se lève de bonne heure. Il est parti si tôt qu'il est encore grand matin. Sa sœur Yvonne est-elle éveillée? Il ouvre la porte de sa chambre, passe la tête : elle dort. Il attend, mais il n'est pas l'homme de l'attente. De nouveau il

tourne le loquet, de nouveau il montre sa figure d'enfant dans la coulée de lumière que laisse filtrer la porte entre-bâillée. La dormeuse, cette fois, l'a vu :

— Déjà de retour ! Va te recoucher. Il est trop tôt.

— Est-il vraiment si tôt?

Avec la finesse de sa tendresse fraternelle, elle devine qu'il a quelque chose à raconter, quelque chose d'important, mais qu'il faut lui en faciliter le récit.

— Entre tout à fait, dit-elle.

Il pousse les persiennes, il s'assied au pied du lit.

— Quelle reconnaissance as-tu exécutée ce matin?

Cependant il suit sa propre idée :

— Les camarades m'avaient bien prévenu qu'on éprouve dans ce cas-là une impression très désagréable.

— Dans quel cas?

— Lorsqu'on remonte après avoir été blessé et qu'on rencontre un Boche. Tant qu'on n'a pas été blessé, on n'imagine pas qu'il puisse vous rien arriver. Quand j'ai vu ce Boche ce matin, j'ai connu quelque chose de nouveau. Alors...

Il s'arrête et il rit, comme s'il avait joué un bon tour d'écolier.

— Alors, qu'as-tu fait?

— Eh bien ! j'ai résolu de me soumettre à son tir. Froidement.

— Sans riposter?

— Bien sûr : je me suis donné l'ordre de ne pas tirer. C'est comme ça qu'on dompte ses nerfs, petite sœur. Les miens sont bien domptés : j'en suis maintenant le maître absolu. Le Boche m'a sonné de cinq cents coups pendant que j'évoluais. Il fallait ça : je suis content.

Elle le regarde, assis au bas du lit, la tête appuyée au montant. Elle a les yeux mouillés, et elle se tait. Ce silence va-t-il se prolonger?

— C'est bien, Georges, murmure-t-elle enfin.

Mais voilà qu'il s'est endormi.

Plus tard, faisant allusion à cette rencontre où il s'offrit au feu de l'ennemi, il dira plus gravement :

— Ma vie s'est décidée ce matin-là. Sans cette mise au point, j'étais dégonflé...

Quand il reparaît à son escadrille, le 18 mai, bien dispos, mais avec une figure de papier mâché, personne n'ose discuter sa guérison, car ses yeux flamboient.

Les Cigognes sont revenues, pour peu de jours, dans la région de l'Oise. De nouveau, l'heureux pilote en possession d'un Nieuport survole la région de Péronne et de Roye. Il n'a rien perdu de son opiniâtreté, bien au contraire. Un jour (le 22 mai), il s'acharne à fouiller les airs si longtemps qu'il y reste trois heures et que, découvrant enfin un biplace ennemi sur Noyon et le poursuivant, il doit interrompre le combat faute d'essence dans son moteur.

Cependant, la bataille de la Somme se prépare : les escadrilles vont reconnaître leurs emplacements, de nouveaux appareils sont essayés. L'ennemi, qui se doute de nos préparatifs, envoie des reconnaissances à longue portée. Près d'Amiens, au-dessus de Villers-Bretonneux, Guynemer, en ronde avec le sergent Chainat, attaque une de ces reconnaissances (22 juin), isole un des avions et, manœuvrant avec son camarade, l'incendie. C'est, je crois, le neuvième. Le combat s'est déroulé à 4 200 mètres. De plus en en plus, l'avantage est à celui qui monte le plus haut.

A partir du 1er juillet, c'est la bataille presque quotidienne. Guynemer va-t-il, comme à Verdun, être immobilisé dès le début? Le 6, après avoir expulsé un L. V. G., il surprend au retour un autre avion boche qui pique sur un de nos avions de réglage. Aussitôt, il détourne sur lui l'ennemi. Mais l'ennemi — il lui rend cet hommage dans son carnet de vol — est *mordant* et *maniable*. Son tir bien ajusté traverse l'hélice du Nieuport et coupe deux câbles de la cellule droite. Guynemer doit atterrir. Il sera, dans sa carrière d'aviateur, « descendu » huit fois, dont une dans des conditions fantastiques. Il connaîtra toutes les formes du danger sans jamais perdre cette possession de soi-même que la passion de vaincre a chez lui développée avec le coup d'œil et la vitesse de décision.

Quelles luttes dans les airs! Le 9 juillet, porte le carnet, combat à 5 contre 5. Le 10, à 3 contre 7 : Guynemer dégage Deullin, qui est poursuivi à 100 mètres par un Aviatik. Le 11, il attaque à dix heures un L. V. G. et lui coupe son câble de profondeur gauche : l'adversaire plonge, mais semble se diriger encore. Quelques instants après, il attaque avec Deullin un Aviatik et un L. V. G. : il endommage l'Aviatik et Deullin abat le L. V. G. Et avant de rentrer, les deux camarades attaquent encore un groupe de sept qui se disperse. Le 16, Guynemer abat, avec Heurtaux, un L. V. G. qui tombe les roues en l'air. Après une courte absence pour aller chercher un appareil plus puissant, il réédite le programme quasi quotidien à partir du 25. Le 26, il engage cinq combats avec des groupes ennemis de 5 à 11 avions. Le 27, il se bat contre trois L. V. G., puis contre des groupes de trois à dix appareils. Le 28, il attaque successive-

ment deux avions dans leurs lignes, puis un drachen qui doit descendre, puis un groupe de quatre avions dont l'un doit atterrir, puis un deuxième groupe de quatre qui se disperse, mais il poursuit un des fuyards et l'abat. Lui-même, une pale de l'hélice fauchée par les balles, est contraint à l'atterrissage. Voilà le compte de trois journées. Je ne les choisis point.

A n'importe quelle page, le carnet ouvert rend le même son. Le 7 août, Guynemer rentre avec sept éclats d'obus dans son appareil : on le canonnait de terre pendant qu'il chassait quatre avions ennemis. Le même jour, il repart, pilotant Heurtaux qui attaque les tranchées allemandes au nord de Cléry et tire sur un emplacement de mitrailleuse. Des airs, l'avion encourage les fantassins, prend sa part de l'assaut. Les comptes rendus sont de plus en plus brefs. Le lutteur n'a pas le temps de les rédiger : personne n'a le temps à l'escadrille des Cigognes, qui mène ses randonnées triomphales. Il faut donc s'adresser à ses lettres. Étranges lettres qui ne contiennent rien, absolument rien sur la guerre, ni sur la bataille de la Somme, ni sur quoi que ce soit hors de *sa* guerre et de *sa* bataille. Le monde de la terre n'existe plus pour lui : la terre, c'est ce qui recueille les morts ou les vaincus. Et voici comment il écrit à ses deux sœurs alors en Suisse. Fritz, c'est n'importe quel avion ennemi :

« Chères gosses,

« Du sport : le 17, attaqué un Fritz, trois coups et enrayage ; Fritz se casse la figure. Le 18, *idem*, mais en deux coups : deux Fritz en cinq coups, record.

« Avant-hier, attaqué Fritz à 4 h. 30 à dix mètres : tué le passager et peut-être le reste, empêché de voir



Collection Mme Guynemer

23 Septembre 1916 : 10 h. 25, un boche en feu à Eicke 10 h. 26, un boche désemparé au sud de Roye - 10 h. 30, un boche en feu à Licourt - 10 h. 30, descente rapide autant qu'involontaire. (Ce texte est celui écrit par Guynemer au-dessous de la photographie).

la suite par un combat à 4 heures et demie ; le Boche file.

« A 7 h. 30, attaqué un Aviatik, emporté par l'élan, passé à cinquante centimètres ; passager « couic », l'appareil dégringole et redresse à cinquante mètres du sol.

« A 7 h. 35, attaqué un L. V. G. ; à quinze mètres, en plein champ de tir, une balle dans les doigts me fait lâcher la détente ; réservoir crevé, bon atterrissage à deux kilomètres des tranchées entre deux trous d'obus. Inventaire du taxi : une balle en pleine figure de ma Vickers ; une balle perforante dans le moteur ; le noyau d'acier le traverse, ainsi que le réservoir d'huile, celui d'essence, le coffre à cartouches, mon gant... et reste fiché dans l'index de celui-ci : résultat, on dirait que je me suis un peu pincé le doigt dans une porte ; pas même écorché, seul le haut de l'ongle un peu noir. Sur le moment, j'ai cru que j'avais deux doigts fusillés. Je continue l'inventaire : une balle dans le réservoir, direction mon poumon gauche ; elle a traversé quatre millimètres de cuivre et a eu le bon esprit de s'arrêter, on se demande d'ailleurs comment.

« Une balle au ras de mon dossier, une dans le gouvernail et une douzaine dans les ailes. On a démonté le taxi à deux heures du matin, sous les marmites, à coups de hache. A l'atterrissage, 86 coups de 105, 130 et 150, pour des prunes. Ils paieront la note.

« Pour commencer, la Tour a son quatrième officiel.

« Vous embrasse à tour de bras.

« GEORGES. »

« *P.-S.* — On ne pourra plus dire que je ne suis

pas solide, j'arrête pile les balles blindées avec le bout de mon doigt. »

Est-ce une lettre? Au début, c'est un bulletin de victoire : deux avions pour cinq balles, plus un passager : *couic*. Après, c'est un récit de la légende dorée, — la légende dorée de l'aviation : il arrête les balles ennemies avec ses doigts. Roland devait écrire de ce style-là à la belle Aude : *Rencontré trois Sarrasins. Durandal en a fendu deux, le troisième m'ajustait avec son arc, mais sa flèche s'est brisée sur la corde...* Le petit Paul Bailly a décidément raison : « Les exploits de Guynemer ne sont pas une légende comme ceux de Roland ; en les racontant exactement, c'est plus beau que ce qu'on pourrait inventer. » C'est pourquoi il vaut encore mieux les lui laisser raconter. Il ne dit que le strict nécessaire, mais il y met l'accent, la rapidité et le *couic*. Cette lettre-ci est du 15 septembre (1916) :

Du même aux mêmes.

« Du sport.

« Le 16e, dans un groupe de 6 dont 4 serrés à 25 mètres.

« En quatre jours, six combats à 25 mètres : des Boches en écumoire, mais qui mettent de la mauvaise volonté à se casser la figure, quelques-uns bien touchés tout de même ; puis cinq pugilats entre 5 100 et 5 300. Aujourd'hui, cinq combats dont quatre à moins de 25 mètres, et le cinquième à 50 mètres. Au premier, enrayage à 50 mètres. Au deuxième, à 5 200, le Boche d'émotion perd ses ailes et descend avec la carrosserie séparée sur son aérodrome ; il

devait avoir des bourdonnements d'oreille (16e). Le troisième à bout portant, un Aviatik de chasse. Trop d'élan : je manque l'emboutir. Au quatrième, même plaisanterie sur un L. V. G. dans un groupe de 3 : je manque l'emboutir, je fais une embardée ; pan, une balle près de la tête. Au cinquième, je nettoie le passager (c'est le 3e cette semaine), puis arrange très mal le pilote à 10 mètres qui, complètement désemparé, finit par atterrir, visiblement avec peine, mais il doit être à l'hôpital... »

Trois lignes pour une victoire, la 16e. Et quels abordages de haut en bas ou de bas en haut ! Dans son élan, il manque traverser l'adversaire. Les deux vitesses combinées, quand il pique sur son adversaire, ne font pas loin de 400 kilomètres à l'heure. La rencontre et le tir durent à peine une seconde.Après quoi, le combat reprend sur d'autres manœuvres. Qu'un savant calcule le temps laissé au coup d'œil et à la pensée pour diriger de tels duels !

C'est l'époque des grandes séries sur la Somme. L'escadrille des Cigognes, venue la première, livrera huit mois de combats ininterrompus. D'autres escadrilles viendront à la rescousse. L'ensemble sera réparti en deux groupes, l'un sous les ordres du commandant Féquant, l'autre sous le commandement du capitaine Brocard, nommé chef de bataillon. Il devient impossible d'énumérer toutes les victoires de Guynemer. Force est de rechercher les jours où il se dépasse lui-même. Le 23 septembre est une date prodigieuse : il fait un coup double et il tombe de 3 000 mètres. Le petit Paul Bailly ne voudra pas le croire. Il criera à la légende — la légende dorée de

l'aviation. Pourtant le procès-verbal est là, paraphé par le chef d'escadrille :

« *Samedi* 23 *septembre*. — Deux combats vers Éterpigny. A 11 h. 20, abattu un Boche en feu près d'Aches ; 11 h. 21, fait atterrir un Boche désemparé vers Carrépuy ; 11 h. 25, abattu un Boche en feu vers Roye. A 11 h. 30, abattu moi-même par un obus français, j'écrase mon appareil près de Fescamps... »

Les combats se sont déroulés entre Péronne et Montdidier. A son père, il précise davantage, et dans son style elliptique :

« 22 *septembre*. — Asphyxié un Fokker en 30 secondes, dégringolé « désemparé ».

« 23 *septembre :* 11 h. 20. — Un Boche en flammes chez nous.

« 11 h. 21. — Un Boche désemparé, passager tué.

« 11 h. 25. — Un Boche en flammes à 400 mètres des lignes.

« 11 h. 25 et demie. — Un 75 me fait sauter mon réservoir d'eau et toute la toile supérieure du plan supérieur gauche, d'où vrille aux petits oignons. Réussi à la transformer en glissade. Rentré à 160 ou 180 kilomètres dans le sol : tout casse en petits bouts de bois d'allumettes, puis le taxi rebondit, se retourne à 45° et revient la tête en bas se planter dans le sol à 40 mètres de là, comme un piquet ; on ne pouvait plus le bouger. Il ne restait plus que le fuselage, mais il était intact : le « Spad » est solide ; avec un autre, je serais actuellement moins épais que cette feuille de papier. Je suis tombé à 100 mètres de la batterie qui m'avait démoli ; elle ne me tirait pas dessus, mais m'a descendu tout de même, elle le

reconnaît sans difficulté ; c'est un coup qui m'a pris de plein fouet, bien avant d'éclater. Le Boche est tombé contre le poste du commandant Constantin. J'ai ramassé les morceaux. »

Le groupe qu'il a attaqué se composait de cinq avions, marchant en échelons, trois en haut, deux plus bas. Les deux qui volaient le plus bas furent assaillis par une de nos escadrilles qui, voyant tomber un appareil en flammes, crut tout d'abord à sa propre victoire. « C'était, explique drôlement Guynemer — et l'on reconnaîtra le collégien de Stanislas — c'était mon premier qui tombait de l'étage au-dessus. » Avec son « terrible zoiseau », il avait livré bataille aux trois de « l'étage au-dessus » et les avait successivement abattus. « Le premier, dit-il encore, avait sur lui une carte à moitié brûlée qu'on lui avait certainement remise le matin même, d'après la date, et qui portait en boche : « Je pense que tu as beaucoup « de succès en aviation. » J'ai sa photo avec sa Gretchen. Quelles têtes de Boches ! Il avait les mêmes décorations que celui des bois de Bus... » N'est-ce pas Achille mettant le pied sur Hector et se parant de ses trophées? Il a un cœur de pierre pour ses ennemis. Il voit en eux les maux faits à la France, l'envahissement de nos territoires, la destruction de nos villes et de nos villages, le malheur déchaîné sur nous, et nos morts, tant de morts que pleurent les foyers désertés. Nulle pitié n'entre en lui : il est le justicier. Il est le justicier, et quand un adversaire qu'il a forcé d'atterrir est blessé, il lui porte secours avec toute sa générosité naturelle.

Trente secondes ont séparé pour lui le Capitole de la roche Tarpéienne. Après sa triple victoire, c'est

la chute invraisemblable, inouïe, fantastique, de 3 000 mètres de hauteur, le Spad lancé à toute vitesse contre le sol, rebondissant pour se ficher en terre comme un piquet. « Je suis resté totalement abruti pendant vingt-quatre heures, mais m'en tire avec énormément de courbature (surtout à l'endroit de mes bretelles looping qui m'ont sauvé la vie), et une entaille au genou droit offerte par ma magnéto de départ. J'ai ruminé pendant 3 000 mètres de dégringolade la meilleure façon de m'emboutir (j'avais le choix de la sauce) : je l'ai trouvée, mais elle présentait encore 95 pour 100 de chances pour la croix de bois. Enfin, *all right.* » Et en post-scriptum : « Sixième fois que je suis descendu : record ! »

Le lieutenant V. F..., de l'escadrille des Dragons, heurté à 3 000 mètres en l'air par l'avion d'un camarade, fit une chute pareille sur le bois d'Avocourt et fut pareillement stupéfait de se retrouver entier. Il n'avait pas cessé de manœuvrer pendant les cinq ou six minutes de la descente. « Bientôt, a-t-il écrit, les arbres de la forêt de Hesse apparaissent ; ils me semblent même s'approcher à une allure vertigineuse. Je coupe le contact pour ne pas prendre feu, et quelques mètres avant d'arriver sur eux je cabre de toutes mes forces mon appareil pour qu'il se présente à plat. Un choc terrible ! Un arbre plus haut que les autres brise mes ailes droites et me fait pivoter sur moi-même. Je ferme les yeux. Un second choc, moins violent que je n'osais l'espérer : l'appareil s'est mis sur le nez et est venu s'abattre comme une pierre, au pied de l'arbre qui m'avait arrêté. Je défais ma ceinture qui, par bonheur, a tenu, et je me laisse glisser à terre, tout étonné de ne pas sentir des douleurs affreuses. Seule, ma tête est lourde et le sang

coule de mon masque. Successivement, je respire, je tousse, je remue bras et jambes, ahuri de constater le fonctionnement normal de toutes mes facultés... » Guynemer n'en raconte pas tant. En mathématicien, il calculait ses chances. Mais il coupait, lui aussi, les contacts et, avec le plus grand sang-froid, ordonnait, pour ainsi dire, sa chute. La suite n'est pas moins féerique.

Les fantassins ont vu tomber la pluie d'avions. Le Français arrive à terre avant sa dernière victime en feu. Pauvre vainqueur qui n'aura pas survécu à sa victoire ! Ils se précipitent à son aide, croyant le ramasser en morceaux. Mais Guynemer s'est relevé seul. Il a l'air d'un spectre. Il est debout, il vit. Ces exaltés l'empoignent et le portent en triomphe. Un général de division s'est approché et commande aussitôt une prise d'armes pour lui rendre les honneurs. Et s'adressant à Guynemer :

— Vous passerez la revue avec moi.

Guynemer ne sait pas comment on passe une revue et voudrait bien s'en aller. Son genou le fait cruellement souffrir :

— C'est que je suis blessé, mon général.

— Blessé, vous ! C'est impossible. Quand on tombe du ciel sans se casser, on est sorcier, il n'y a pas de doute. Vous ne pouvez pas être blessé. Enfin, appuyez-vous sur moi.

Et, le soutenant, le portant presque, il défile avec le jeune sous-lieutenant devant le front des troupes. Des tranchées voisines un chant monte, d'abord étouffé à demi, puis formidable : la *Marseillaise*. Elle a fleuri d'elle-même sur les lèvres des hommes.

La commotion exige un repos de quelques jours. Dès le 5 octobre, il repart en campagne. Octobre

marque, sur la Somme, une recrudescence de l'aviation allemande considérablement renforcée et munie d'une tactique nouvelle. Guynemer se jette au travers de cette tactique du nombre. En un seul jour — le 17 octobre — il attaque un groupe de trois monoplaces, puis un autre groupe de cinq. Il sort une seconde fois, attaque un biplace qui est secouru par cinq monoplaces. Une autre fois — le 9 novembre — il livre six combats contre des monoplaces et des biplaces qui piquent successivement pour se dérober. Ce n'est rien encore : nouvelle sortie, au cours de laquelle il attaque un groupe d'Albatros et de quatre monoplaces. « Combat dur, note le carnet, l'ennemi a l'avantage. » Il rompt le combat, mais pour en engager un autre avec un Albatros qui surprenait le lieutenant Deullin à cinquante mètres. Le lendemain — 10 novembre — il compte deux pièces au tableau (les 19e et 20e) : le premier, à qui il a tiré 15 coups à moins de 10 mètres, tombe en flammes au sud de Nesles ; l'autre, un biplace Albatros 220 HP Mercédès, qui était protégé par trois monoplaces, va s'écraser dans le ravin de Morcourt. Ce coup double, il le répète le 22 du même mois (les 22e et 23e), et encore le 23 janvier 1917 (les 26e et 27e), et de même le lendemain 24 (les 28e et 29e). Au surplus, voici encore une de ses lettres qui dresse le procès-verbal de trois jours de chasse (les 24, 25 et 26 janvier). Il n'y a plus ni en-tête ni formule finale. Comme en l'air, il attaque directement.

26-1-17.

« 24 *janvier* 1917. — 11 h. 25. — Tombé sur un groupe de cinq Boches à 2 400. Je les ramène tambour battant à 800 mètres (un tendeur coupé, un

pot d'échappement déchiré). A la fin du pugilat à 400 mètres sur Roye, je réussis à me mettre derrière un monoplace de la bande. Mon moteur s'arrête. Obligé de pomper et de lâcher le Boche.

« 11 h. 45. — Attaqué un Fritz, je le lâche à 800 mètres, mon moteur bafouille, mais le Boche atterrit la tête en bas près de Goyancourt. Je ne le compte que désemparé.

« A ce moment, je vois un Boche canonné à 2 400, d'où, à 11 h. 50, pugilat en règle avec un petit Rumpler à deux mitrailleuses. Le pilote reçoit une balle dans le poumon ; le passager, qui me sonnait, en prend une dans le genou. Les deux réservoirs encaissent, tout flambe et dégringole à Lignières, dans nos lignes. J'atterris à côté ; en repartant, une roue casse dans la terre labourée et gelée. En emmenant le taxi, le parc me le démolit complètement. On l'envoie d'urgence réparer à Paris.

« 25. — Je regarde voler les autres et rogne.

« 26. — Bucquet me prête son taxi. Pas de viseur ; simplement une vague (oh combien !) ligne de mire mal fichue.

« A 12 heures. — Vu un Boche à 3 800 ; un coup d'ascenseur. — Arrivé dans le soleil. — En virant, pris dans le remous, sale vrille. — En redescendant, je vois le Boche à 200 mètres qui tire ; je tire dix coups : enrayage définitif ; mais le Boche paraît ému et pique plein moteur et plein sud. Allons-y ! Mais je ne me rapproche pas trop pour qu'il ne voie pas que je ne tire pas. L'altimètre dégringole : 1 600, voilà Estrées-Saint-Denis. Je manœuvre mon Boche le mieux possible. Tout à coup, il redresse et part sur Reims, en me salant.

« J'essaie du bluff : je monte de 500 mètres et me laisse tomber dessus comme un caillou. Impressionné, alors que je commence à croire que cela ne prend pas, il recommence sa descente. Je me mets à dix mètres, mais chaque fois que je montre le nez, le passager me met en joue. La route de Compiègne : 1 000... 800 mètres. Quand je montre le nez, le passager, debout, laisse sa mitrailleuse au repos et me fait signe qu'il se rend. *All right!* Je vois sous son ventre le logement de quatre obus. 400 mètres : le Boche ralentit son moulin. 200 mètres, 100 mètres, 20 mètres. Je le lâche et le vois atterrir. Je tourne en rond à 100 mètres, et vois que je suis sur un aérodrome. Mais, n'ayant pas de cartouches, je ne peux les empêcher de mettre le feu à leur taxi, un 200 HP Albatros magnifique. Quand je les vois entourés, j'atterris et montre aux Boches ma mitrailleuse démolie. Tête ! Ils m'ont tiré 200 coups : mes balles avaient avant l'enrayage traversé l'altimètre et le compte-tours, d'où émotion. Le pilote dit qu'un avion a été abattu l'avant-veille à Goyancourt : passager tué, pilote blessé aux jambes a dû être amputé de l'une au-dessus du genou. J'espère que cette confirmation originale sera acceptée, ce qui ferait 30. »

Trente victoires, dont vingt ou vingt et une sur la Somme : tel est le bilan de ses extraordinaires chevauchées. La dernière les dépasse toutes. Il a combattu sans armes, rien qu'avec son appareil, comme un chevalier qui, son épée brisée, manie son cheval et accule l'adversaire. Quelle scène ! le pilote et le passager allemands, prisonniers, constatant que la mitrailleuse de Guynemer ne pouvait pas fonctionner? Une

fois de plus, il a imposé sa volonté. Sa puissance de domination a fasciné l'ennemi...

Quittant la Somme après six mois de luttes, au début du mois de février 1917, les Cigognes émigrent en terre lorraine.

CHANT III

AU ZÉNITH

I

LA JOURNÉE DU 25 MAI 1917

Le destin d'un Guynemer est de se surpasser. Mais une part de sa force lui vient du perfectionnement de ses armes. Que ne peut-il les forger lui-même? Le mécanicien et l'armurier sont, chez lui, impatients de servir le pilote et le combattant. Rien de la science de l'aviation ne lui est étranger. Guynemer à l'usine est toujours Guynemer. Guynemer vérifiant ses mitrailleuses pour éviter de trop fréquents et trop gênants enrayages, rectifiant par une pratique mieux entendue la disposition de ses instruments de bord et leur outillage, déploie la même tension nerveuse qu'à la chasse. Il veut forcer la matière comme l'ennemi.

Sur la Somme, il a abattu deux avions en un seul jour, puis quatre en deux jours. En Lorraine, il fera mieux encore. L'aviation allemande se montrait alors (début de 1917) très active en Lorraine. Nancy, longtemps, ne s'en était guère souciée. Nancy avait, en 1914, vu l'armée d'invasion se briser contre la montagne Sainte-Geneviève et le Grand Couronné. Elle avait subi le bombardement des obusiers géants et la visite des escadrilles, le tout sans rien perdre de

sa belle humeur et de son animation. Elle était de ces villes du front qui se sont accoutumées au danger et qui peut-être y découvrent une sorte d'excitation au courage, au commerce et même au plaisir, à quoi les villes de l'arrière ne sauraient avoir droit. Les dîneurs de la place Stanislas avaient, parfois, l'occasion de se lever de table pour assister à quelque beau combat dans les airs puis ils reprenaient leur place et leur appétit, remplaçant les crus du Rhin par les vins de la Moselle. Mais la fréquence des incursions et les dégâts des bombes commençaient de rendre aux Nancéens de race ou de passage l'existence fort désagréable. L'escadrille des Cigognes, débarquée en février, fit prompte justice de ces brigandages célestes. Sa police fut rapide et sévère. Les avions ennemis qui survolaient Nancy furent vigoureusement pris en chasse et, moins d'un mois plus tard, les carcasses d'une bonne douzaine d'entre eux, rangées avec méthode autour de la statue de Stanislas Leczinski, rassuraient la population et servaient de spectacle au visiteur privé d'admirer, devant les grilles de Lamour, les deux fontaines monumentales consacrées par Guibal à Neptune et Amphitrite, disparues sous un vêtement grossier de sacs à terre.

De ces dépouilles opimes, Guynemer a fourni sa part. Rien que le 16 mars, il a abattu à lui seul trois Boches, et le 17 un quatrième. Trois victoires en un jour : l'exploit était nouveau. Navarre avait eu son doublé du 26 février 1916 à Verdun, et Guynemer les siens sur la Somme ; Nungesser, dans une seule matinée, sur la Somme encore, avait brûlé un drachen et deux avions, mais trois avions en un jour, cela ne s'était pas vu encore.

Guynemer, le soir même, écrit à sa famille. Je transcris la lettre telle quelle : elle n'a ni entrée en matière ni formule finale. Le roi d'Espagne, dans *Ruy Blas*, donne des détails sur le temps avant de parler des six loups qu'il a tués. Le nouveau Cid se bat par tous les temps et ne mentionne que sa chasse :

« 9 heures. — Décollé sur des éclatements d'obus. Abattu en feu un Albatros biplace à 9 h. 8.

« 9 h. 20. — Attaqué avec Deullin un groupe de trois Albatros monoplaces célèbres sur le front de Lorraine. A 9 h. 26, j'en descends un presque intact : pilote blessé, lieutenant von Hausen, neveu du général. Et Deullin en descend un autre en feu en même temps. Vers 9 heures, Dorme et Auger attaquent et grillent un biplace. Ces quatre Boches sont dans un quadrilatère dont les côtés ont 5 kilomètres, 4 kil. 5, 3 kilomètres, 3 kilomètres. Ceux qui étaient au milieu n'ont pas dû s'embêter, mais ils étaient affolés.

« 14 h. 30. — Abattu un biplace Albatros en feu.

« Trois Boches dans nos lignes dans ma journée... Ouf !

« G. G. »

C'est ce lieutenant von Hausen que le lieutenant Guynemer — il a été nommé lieutenant au mois de février, il sera capitaine au mois de mars — traite avec humanité et courtoisie dès qu'il atterrit. Guynemer qui, dans les citations, était jusqu'alors un « brillant pilote de chasse » devient un « pilote de chasse incomparable ».

De Lorraine, les Cigognes, au commencement d'avril, vont nicher sur un plateau de la rive gauche

de l'Aisne, en arrière de Fismes. De nouveaux événements se préparent : après le retrait des troupes allemandes sur la ligne Hindenburg, l'armée française, en liaison avec l'armée anglaise qui doit attaquer les falaises de Vimy (9-10 avril 1917), va entreprendre cette vaste offensive qui, de Soissons à Auberive, en Champagne, battra, comme une lame de fond, les pentes du Chemin des Dames, des collines de Sapigneul et de Brimont et du massif de Moronvillers. Une immense espérance soulève les poitrines, une allégresse sacrée emporte les hommes. La douleur et le sang n'ont pas empêché ce printemps de 1917 de fleurir en sublimes ardeurs de libération et de sacrifice.

L'aviation, comme à la bataille de la Somme, fut au cours de la bataille de l'Aisne en union étroite avec le commandement et avec les autres armes. Sans doute demeure-t-elle dans une triple dépendance qui limite ses possibilités de rendement : la qualité des appareils, la production des usines, la puissance de l'aviation adverse. Mais si, du premier coup, elle ne put imposer sa suprématie et conquérir la maîtrise de l'air, ainsi qu'elle avait pu en concevoir le projet, elle s'obstina et se fortifia. Ses succès, peu à peu, s'affirmèrent et grandirent. Elle trouvait en face d'elle un ennemi qui venait d'accomplir, dans le domaine de l'aéronautique, de prodigieux efforts.

Dès le mois de septembre 1916, le haut commandement allemand, mettant à profit les terribles leçons de la Somme où son aviation avait éprouvé tant de pertes et subi de si rudes échecs au cours des trois mois précédents, décidait une réorganisation presque totale de son aéronautique. Le programme Hindenburg comprenait une refonte de la direction et de la construction ensemble. Un décret du 25 novembre



Collection Mme Guynemer

VISITE DU GÉNÉRAL JOFFRE AU CAMP D'AVIATION

(1916) détacha des autres armes l'arme des forces aériennes *(Luftstreitkräfte)* qu'elle plaça, tant au point de vue de son emploi qu'au point de vue technique, sous les ordres d'un officier général, le *Kommandeur der Luftstreitkräfte*. A ce poste de *Kommandeur* qui aurait à gouverner tout l'ensemble, aussi bien la construction des appareils que l'instruction et la tactique des pilotes, était appelé le *general-leutnant* von Hoeppner, avec le lieutenant-colonel Thomsen pour adjoint. Les escadrilles, au nombre de plus de 270, furent réparties en escadrilles de bombardement, de chasse, de protection et de campagne, ces dernières chargées des reconnaissances, des prises de photographies, des réglages d'artillerie, des liaisons avec l'infanterie. La plupart des nouveautés de ce programme Hindenburg étaient servilement empruntées à l'aviation française. Comme pour le réglage du tir, précédemment, l'Allemagne nous suivait dans la voie des liaisons avec l'infanterie. « L'aviateur d'infanterie consciencieux, dira un compte rendu du commandant de l'aéronautique de la Ve armée (armée de Verdun), est le seul moyen d'information digne de confiance pendant le combat... » Et le Kronprinz, commandant le groupe d'armées, commentant cette phrase, tirera les conclusions du compte rendu : « Ces enseignements montrent de nouveau que, par un emploi régulier de l'aviation d'infanterie, le chef peut être constamment renseigné sur le développement du combat. Toutefois, la condition préalable d'un travail fructueux dans le combat est d'avoir fait auparavant de nombreux exercices avec l'infanterie, les mitrailleuses, l'artillerie, le personnel de liaison. La tâche de l'aviateur d'infanterie augmente en difficultés avec les intempéries, le labourage du sol par

les obus, la violence de l'action ennemie, le fléchissement de nos propres troupes. Lorsque toutes ces conditions défavorables se présentent ensemble, l'aviateur d'infanterie ne peut remplir sa tâche s'il n'est pas particulièrement entraîné. L'aviateur d'infanterie doit prendre souvent contact avec les autres armes ; autant que possible, la troupe à terre doit connaître personnellement son aviateur d'infanterie. Celui-ci doit pouvoir se faire comprendre de l'infanterie si les panneaux de signalisation font défaut... »

Mais ces avions destinés aux liaisons avec l'infanterie et l'artillerie doivent être couverts au cours de leurs manœuvres par des escadrilles de protection. Ils le seront plus efficacement par les escadrilles de chasse qui vont au loin porter le trouble ou la mort, ou qui barrent les lignes et arrêtent les incursions adverses. Marchant là encore sur nos traces, l'Allemagne développe ses escadrilles de chasse pendant tout l'hiver 1916-1917 ; au printemps suivant, elle en a plus de quarante à sa disposition. Avant la guerre, elle s'était presque uniquement orientée dans la voie de l'aéroplane lourd. Elle revient à nos modèles de fabrication, et après avoir transposé notre Morane en son Fokker, la voici qui transpose notre Nieuport en son Albatros. Son Albatros monoplace 160 HP, avec le moteur fixe Mercédès ou Benz, devient le type habituel de ses escadrilles de chasse. Elle l'arme, en général, de deux mitrailleuses Maxim d'infanterie fixes à travers l'hélice. Enfin on commence de voir apparaître, dans ses bombardements, la série de ses bimoteurs (Gotha 520 HP, Friedrichshafen et A. E. G. 450 HP) à grande puissance.

En tactique, elle ne tarde pas à renier l'attitude défensive qu'elle avait adoptée au début de la Somme.

Elle pratique les concentrations de forces susceptibles d'obtenir, au moins momentanément, la maîtrise de l'air sur un point important, quitte à dégarnir les secteurs calmes et à refuser la lutte partout ailleurs. Elle évite la dispersion, elle ménage les aviateurs pour leur demander, quand il convient, un maximum d'efforts. La soumission de l'aviation aux autres armes nous est empruntée comme la plupart de ses innovations. « L'aviation, dit un règlement, doit être animée d'un ardent esprit offensif dans le cadre d'une étroite subordination aux volontés du commandement. »

Cet *esprit offensif* n'empêche point l'ennemi de préconiser la prudence dans ses rondes et reconnaissances. L'aviateur allemand ne doit livrer bataille que s'il en a reçu l'ordre. Il ne croise jamais seul, mais généralement par groupe de cinq. Pour un Boelcke qui cherche la hauteur, plonge sur l'adversaire en le mitraillant et pratique ainsi le *fauconnage* à la Guynemer, la plupart suivent le fameux von Richtofen qui tourne en rond en essayant d'induire l'adversaire à le suivre et qui décrit alors une spirale horizontale ou des boucles pour se placer derrière lui : il fait au surplus couvrir son mouvement par les avions qui l'escortent. Il convient d'ajouter que le contrôle des victoires se contente de la parole du pilote au lieu d'exiger, comme chez nous, des témoignages concordants sur la chute des appareils dans les lignes ennemies, ce qui explique les chiffres libéralement accordés à un Richtofen, à un Werner Woss. Ceux de nos Guynemer, de nos Nungesser et de nos Dorme ont une autre autorité.

Or, l'ennemi s'attendait à subir, en avril 1917, une attaque en masse de l'aviation française sur l'Aisne.

Il avait pris ses mesures pour y parer. Un ordre de la VII^e^ armée prescrit que toutes les formations aériennes doivent être alertées dès que l'approche d'un grand nombre d'avions français est signalée : les appareils rejoignent sans délai leur parc en évitant tout contact inégal ; les ballons sont abaissés à une faible hauteur ou même tirés à terre. Puis, le commandant de l'armée donne au contraire l'ordre d'offensive et fixe l'heure de départ ; à l'heure dite, tous les appareils disponibles se rassemblent à faible hauteur, en deux grandes masses au-dessus de régions déterminées à l'avance, les escadrilles de chasse volant au-dessus des autres appareils. Ces deux masses se portent ensuite à l'attaque en gagnant de la hauteur. L'ennemi doit être atteint au-dessus des lignes, assailli avec la dernière énergie et poursuivi jusqu'au moment où l'on arrive dans la zone de feu des batteries anti-aériennes françaises.

On le voit, *l'esprit offensif* de l'aviation allemande ne l'amène pas jusqu'à chercher ou accepter le combat au-dessus de nos lignes. Mais elle tend de plus en plus à grouper le nombre de ses escadrilles et à les masser. Si nos progrès dans les airs ont précédé et orienté ceux de notre ennemi, celui-ci a su appliquer sa méthode organisatrice à nous rattraper. Nous avions, nous-mêmes, perfectionné avec le plus grand soin notre matériel, nos écoles de pilotage, notre instruction. Le Spad que nous avions inauguré sur la Somme assurait sur l'Aisne à nos chasseurs un outil de premier ordre dont la robustesse, la vitesse horizontale et ascensionnelle, la maniabilité leur permettaient de se mesurer avec avantage contre le meilleur Albatros. Une bataille moderne est ainsi précédée d'une formidable rivalité des usines, de la

fabrication, des transports. De cette préparation qui réclame des jours, des semaines et des mois, le commandement va faire une effrayante machine vivante.

La personne humaine n'y est perdue qu'en apparence. Sans doute une bataille est-elle une œuvre collective à quoi chacun apporte sa contribution, du chef suprême au casseur de cailloux sur les routes. Mais dans cette colossale entreprise, dans cette débauche de matériel, dans cet agencement mécanique dont tous les rouages semblent réglés à l'avance, c'est encore ce pauvre petit homme de chair qui marque l'avance ou l'arrêt. Le servant d'une mitrailleuse ou d'un canon, les défenseurs d'une tranchée ou d'un ouvrage, le chef d'une section isolée qui prend l'initiative de tenir ou d'attaquer, le pilote d'un avion de chasse qui crée la liberté des airs, l'observateur d'un avion d'infanterie qui transmet les renseignements à temps, combien d'autres qui croyaient à peine lier leur action à l'action générale, rien qu'en faisant et comprenant leur devoir, ont pu provoquer d'incalculables résultats, comme le jet d'une pierre dans un lac provoque à sa surface des cercles qui vont s'agrandissant jusqu'aux rives opposées.

Parmi ces combattants de l'Aisne, Guynemer est à son poste à l'escadrille des Cigognes. *All right : ça dégringole!* écrit-il laconiquement à sa famille. Je crois bien : le 25 mai, il a dépassé toutes les prouesses connues en aviation : il a abattu quatre appareils ennemis. Le carnet de vol résume au plus court ces quatre combats :

« 8 h. 30. — J'abats un biplace qui perd une aile et s'écrase dans des arbres à 1 200 mètres nord-nord-ouest de Corbeny.

« 8 h. 31. — J'en abats un autre, biplace, en feu sur Juvincourt. Fais piquer avec le capitaine Auger un biplace jusqu'à 600 mètres, à un kilomètres de nos lignes.

« Abattu un D. F. W. (1) en feu à Courlandon.

« Abattu un biplace en feu entre Guignicourt et Condé-sur-Suippes. Dispersé avec le capitaine Auger un groupe de six monoplaces. »

Or, Son Excellence le general-leutnant von Hoeppner, *Kommandeur der Luftstreitkräfte* ou commandant des forces aériennes de l'armée allemande, interviewé le surlendemain 27 mai par les journalistes officiels qu'il avait pris soin de rassembler, leur affirma, pour que ce fût répété à l'Allemagne, et à l'univers si possible, la supériorité des appareils et des aviateurs allemands. « Quant aux aviateurs français, ne craignait-il pas de déclarer avec un sens précieux de l'actualité, ils n'engagent le combat que s'ils se sentent sûrs de la victoire ; s'ils ne s'estiment pas les plus forts, ils préfèrent renoncer à l'exécution de leur mission plutôt que d'engager une lutte dont le résultat serait douteux. » Et les journalistes officiels s'empressèrent de reproduire dans les gazettes du 28 mai une affirmation aussi solennelle.

L'un d'eux, un peu plus tard, revenant sur l'aviation française du Chemin des Dames, prendra Guynemer lui-même à partie dans la *Badische Presse* (2) :

(1) Le D. F. W. *(Deutsche Flugzeu Werke)* est un avion de reconnaissance armé de deux mitrailleuses, dont une tirant à travers l'hélice, l'autre sur tourelle à l'arrière. Il a 13 mètres d'envergure, 8 mètres de longueur. Il a un moteur Benz 200, 225 HP, 6 cylindres. Sa vitesse en palier à 3 000 mètres serait d'environ 150 kilomètres à l'heure.

(2) *Badische Presse* du 8 août 1917.

« Celui qui vole là-haut, c'est le célèbre Guynemer. Il est le rival des plus audacieux pilotes allemands, la gloire de l'aviation française, un « as », ainsi que les Français désignent leurs plus hardis combattants de l'air. C'est un adversaire redoutable, car il est absolument maître de son rapide appareil et, de plus, excellent mitrailleur. Mais l' « as » n'accepte un combat dans les airs que dans les conditions les plus favorables pour lui. Il survole les lignes allemandes à une altitude qui varie de 6 000 à 7 000 mètres, hauteur où ne peut l'atteindre aucun canon de défense anti-aérien. Ses vols n'ont jamais un but d'observation, car de cette hauteur il ne peut rien distinguer ; il ne peut même pas remarquer les mouvements des troupes allemandes. Guynemer n'est qu'un aviateur de chasse qui attaque l'avion ennemi. Dans ce domaine, ses triomphes sont nombreux, bien qu'il ne soit pas un Richtofen. Il est très prudent dans ses attaques. Volant toujours, comme nous l'avons dit, à peu près à 6 000 mètres d'altitude, il attend qu'un avion s'élève des lignes allemandes ou y retourne. Alors il fonce sur lui comme un faucon et ouvre le feu avec sa mitrailleuse. Qu'il réussisse à blesser son adversaire ou que celui-ci, non touché, accepte le combat, Guynemer se réfugie dans les lignes françaises à la vitesse de 250 kilomètres à l'heure que lui permet son moteur très puissant. Jamais il n'accepte le combat à armes égales. Chacun chasse comme il peut. »

Chacun chasse comme il peut. Donc, le 25 mai, dans sa ronde du matin, le *très prudent* Guynemer aperçoit une patrouille de trois appareils ennemis qui volent vers nos lignes. Ce sont des biplaces, moins maniables que des monoplaces, mais combien

plus dangereusement armés ! Sans doute, seul contre trois, *s'estime-t-il sûr de la victoire?* Comment engagerait-il *une lutte dont le résultat serait douteux?* Il fonce sur ses trois adversaires, qui prennent la fuite. Il atteint l'un d'eux, le manœuvre pour l'amener dans son champ de tir, réussit à se placer légèrement au-dessous, tire et, dès les premières balles, l'appareil ennemi pique et tombe en flammes au nord de Corbeny (nord-est de Craonne).

Le danger, pour le monoplace, est la surprise de l'arrière. Guynemer, virant, découvre un second adversaire qui revient sur lui. De bas en haut, il tire encore et, comme le premier, à quelques secondes d'intervalle, l'avion prend feu et coule embrasé.

Sur ce doublé qui lui a pris quelques secondes, Guynemer est rentré au camp. Mais le combat l'excite, ses nerfs se tendent, sa volonté se durcit. De nouveau, le voici dans les routes des airs. Vers midi, un aviateur allemand ose survoler notre camp d'aviation. Comment a-t-il franchi le barrage? Pour monter si haut le chercher et l'atteindre, quelle que soit la force ascensionnelle des appareils, il faut quelques minutes, le temps pour l'ennemi de s'enfuir après avoir accompli sa mission de reconnaissance. Or, tous les avions sont rentrés, tous, sauf Guynemer. Sur le champ d'aviation, mécaniciens et pilotes, tout le monde regarde en l'air, les uns avec leurs yeux exercés, les autres avec des jumelles. Quelqu'un s'écrie tout à coup :

— Voici Guynemer !

— Alors le Boche est f...

Guynemer arrive en coup de foudre. D'un peu en arrière et dessous il tire. On n'entend qu'un coup de mitrailleuse. L'avion tombe à pic, le moteur à toute

vitesse vient s'enfoncer dans le sol à Courlandon, près de Fismes. D'une balle à la tête, d'une seule balle, Guynemer a tué le pilote.

Le soir, enfin, le *très prudent* Guynemer sort une troisième fois. Vers sept heures, sur les jardins de Guignicourt, c'est-à-dire au-dessus des lignes ennemies, un quatrième appareil, abattu par lui, tombe en flammes.

Très prudent, c'est bien la dernière épithète qu'on eût pensé voir accolée au nom de Guynemer, qui rentre habituellement avec des balles dans son appareil et jusque dans ses habits. Le Boche, décidément, a le sens de la vérité, et même des nuances. Il a le goût de la mesure. Il est magnanime envers ses ennemis. En un mot, il est le Boche.

...Pour annoncer une victoire, Guynemer, quand il rentre au camp, fait chanter son moteur. Il descend du ciel sur la cadence de l'*Air des lampions*. Tous les hangars voisins sont avertis. Et aussi tous les cantonnements, tous les entrepôts, tous les dépôts, tous les abris, toutes les ambulances, toutes les gares, enfin toutes ces villes disséminées qui représentent les arrières d'une armée. Or, le moteur, cette fois, a chanté avec tant d'insistance que chacun, le nez en l'air, a écouté et interprété :

— Notre Guynemer a fait des siennes.

Déjà l'aventure courait de bouche en bouche. Il y a toujours des gens pour voir et des gens pour porter les nouvelles. Ce n'était pas un avion qu'*il* avait flambé, mais bien deux, l'un sur Corbeny, l'autre sur Juvincourt. A peine était-on d'accord qu'il fallait se garer d'un troisième appareil qui dégringolait en flammes sur Courlandon, près de Fismes. Celui-là, tout le monde le vit, car tout le monde crut le rece-

voir sur la tête. Il tombait en plein dans les rassemblements. Et le moteur qui chantait informa la foule du nom du vainqueur.

Mais voici qu'à la tombée du jour, le moteur chante encore. Ah! par exemple, c'est incroyable! Une, deux, trois, quatre victimes. Quatre avions morts en une journée et par le fait d'un seul pilote! De mémoire de fantassin, d'artilleur, d'homme du génie, de territorial, d'Annamite, de nègre, cela ne s'est jamais vu. Et des gares, des ambulances, des abris, des dépôts, des entrepôts, des cantonnements, par cette soirée de mai où le couchant se prolonge, tout ce qui manie la pelle, la pioche, le fusil, tout ce qui pose des rails, décharge des wagons, empile des caisses, casse des cailloux, tout ce qui panse des blessés, drogue des malades, porte des morts, tout ce qui travaille, tout ce qui se repose, tout ce qui mange, tout ce qui boit, tout ce qui vit en un mot, marche, court, se presse, s'agite, se précipite, prend le chemin du camp, franchit les clôtures, envahit les hangars, contemple les oiseaux rangés, dérange les mécaniciens, réclame Guynemer. Une ville est là qui heurte les bois et les toiles des baraques.

— Guynemer dort, a dit quelqu'un.

Alors, sans protestations, sans vacarme, sans bruit, cette foule s'écoule, s'éloigne, se disperse, se perd dans les champs, s'enfonce dans la nuit qui vient, va reprendre sa place dans les vallonnements qui bordent le champ de bataille. Tel fut le soir de la plus grande victoire aérienne.

II

VISITE A GUYNEMER

Dimanche 3 juin 1917.

Ce premier dimanche de juin, les femmes des villages d'alentour sont venues rendre visite au camp d'aviation. Il est sévèrement défendu d'y entrer, mais on peut jeter un coup d'œil, assister d'un peu loin aux départs et aux atterrissages. Le plein soleil fait ressembler ces paysages de France aux campagnes de Grèce : des vallons qui s'allongent, des collines couronnées d'arbres, une mesure, une harmonie des lignes dont la lumière crue accentue la netteté et la régularité. On cherche sur les hauteurs des colonnades de temples.

Ces mouvements du sol conduisent le regard aux falaises de l'Aisne. Au delà, c'est la dure bataille qui continue, mais on en perçoit à peine les rumeurs.

Pourquoi les bonnes femmes des villages sont-elles attirées vers ce camp d'aviation plutôt que vers tel autre, celui-ci, par exemple, dont les hangars s'aperçoivent sur le plateau voisin? Elles savent que, s'il n'y a pas ici de temple, il y a de jeunes dieux. Elles voudraient voir Guynemer.

La tradition orale, ailée elle aussi, a porté au loin, de hameau en hameau, de ferme en ferme, les exploits du 25 mai. Et le lendemain 26, on le sait encore, Guynemer a vidé à nouveau les cieux.

Déjà plusieurs aviateurs ont atterri dont les noms sont célèbres. Mais la mémoire populaire ne peut retenir toute une mythologie. Voici qu'un avion descend en gracieuses spirales et, après une dernière courbe, vient doucement se poser et rouler jusqu'au bord de la balustrade.

— Guynemer !

La nouvelle a gagné de proche en proche. Elle n'a pas été annoncée tout haut, elle n'a été que chuchotée, ainsi qu'il convient à la céleste venue. Le pilote n'a même pas aperçu cette foule qui se recueille en le regardant. Il a ôté la visière de son casque et montré sans le savoir son visage soucieux. Il inspecte avec sévérité le mécanisme de son arme. Il a rencontré deux ennemis qu'un enrayage de sa mitrailleuse a sauvés. Comme les peintres d'autrefois broyaient eux-mêmes leurs couleurs et assuraient à leur art la protection de la durée matérielle, il semble s'irriter de n'avoir point forgé ses armes lui-même, fabriqué lui-même son moteur, ses ailes, sa Vickers et ses balles.

Enfin il consent à se séparer de sa monture. Il quitte son lourd vêtement de guerre. Le centaure des airs redevient un homme, et un grand jeune homme leste qui va s'élancer vers le baraquement le plus proche et disparaître sans avoir remarqué cette foule qui le boit des yeux et dont un incident va lui révéler la présence. Un soldat s'est mis en travers de son chemin et braque sur lui un petit appareil photographique.

— Vous permettez, mon capitaine?

— Faites vite.

Il a accepté de mauvaise humeur. Il s'est arrêté et voit enfin toutes ces têtes de bonnes femmes en extase. Il a un geste découragé. Le front s'est barré,

l'attitude s'est figée, le portrait ne sera pas bon.

Que tous ses portraits lui ressemblent peu ! Qu'il soit assez grand, mince, maigre, presque imberbe, l'ovale allongé, le profil régulier, le teint ambré, les cheveux très noirs rejetés en arrière, tous ces traits donnent-ils une idée de la force qui est en lui? Les yeux, les yeux bruns aux points d'or le révèlent davantage. Il leur doit la surveillance de l'espace et la promptitude de la décision née du coup d'œil. Ils sont sa garde et sa puissance d'attaque. Leur regard est si direct et brutal qu'il se sent pour ainsi dire physiquement. Puis, il devient si vite rieur et presque gamin. Leur flamme court sur les objets qui l'intéressent, problèmes de vitesse, problèmes de manœuvres, problèmes de tir, les entoure, les fixe, les embrase.

Rien chez Guynemer de la puissante carrure d'un Navarre, dont la tête au profil accusé et la large poitrine font un dessin d'aigle au repos, abaissant le bec sur la gorge renflée, ou d'un Nungesser avant les blessures — héroïque Nungesser au corps dévasté, qui a rejeté la réforme et voulu ajouter à ses trente victoires celle qu'il a remportée sur la douleur et la gêne physique. Rien de leur instinct, de leur intuition. Une forte culture scientifique l'avait préparé aux études de mécanique. Mais il apportait dans la science du vol une ardeur tout amoureuse. Il y a dans ses recherches de la frénésie volontaire, dans sa méthode une violence logique. Tout, en lui, est force nerveuse et, pour ainsi dire, électrique. Comme la foudre au fer, le danger lui arrache des étincelles, — des étincelles de génie.

Car ses plus audacieuses entreprises ont été méditées et réfléchies. Il réalise avec une témérité folle

des coups préparés. Dans la lutte, les idées crépitent en lui et rejoignent la vitesse et la sûreté de l'instinct : mais à l'origine se retrouve toujours l'élément spirituel.

Il est déjà bien tard pour lui parler de cette fameuse journée du 25 mai. Non qu'il répugne le moins du monde à raconter ses chasses. Il les détaille, au contraire, comme des coups heureux au poker, avec le même amusement et les mêmes airs initiés. Il n'a pas l'ombre d'affectation, pas l'ombre de pose : une simplicité et une fierté d'enfant. C'est la troisième aventure qui lui a laissé le meilleur souvenir. Il revenait pour déjeuner : l'audacieux survolait le camp et s'était mis dans le soleil. Guynemer l'a tiré de dessous : une balle, la mort, la chute.

Et sur ce récit bref, éludé, qui lui arrache un rire frais, un rire de jeune fille, les yeux de Guynemer se ferment. Il a sommeil, comme à Compiègne au retour de sa première chasse après Verdun. Il est sorti deux fois déjà, il veut nettoyer l'espace une troisième. Auparavant, il convient qu'il se repose.

...Quel mouvement sur le champ d'aviation! Il est six heures et demie du soir : le temps est radieux, pas un nuage au ciel. Peut-on tenir pour nuages ces tout petits flocons blancs, à peine visibles, qui font des taches claires dans le bleu? Mais ces taches se multiplient. Une patrouille ennemie a pu franchir les lignes et venir au-dessus de nous. On compte deux, trois, quatre avions que les éclatements de nos obus encadrent. Voici les nôtres : un, deux, trois Spads qui accourent à grande allure. L'ennemi va-t-il accepter la bataille?

Tandis que nous fouillons l'espace avec nos yeux et

nos jumelles, surgit Guynemer à côté de nous. Il a été réveillé, il accourt, d'avance il vole. Deux de ses camarades, le capitaine Auger, le lieutenant Raymond, bondissent comme lui sur leur appareil. Guynemer se laisse habiller. Il n'a qu'une idée, il ne voit qu'un point dans le vaste ciel. Ses yeux enflammés fixent ce point comme s'ils pouvaient tirer sur lui. Car il n'y a plus qu'un point essentiel en effet. Trois des avions allemands ont fait demi-tour, s'esquivent en toute hâte, abandonnant leur camarade qui continue sa mission hardiment, insolemment, soit qu'il ait trouvé route barrée, soit qu'il compte sur sa force et sa vitesse.

Comment oublier cette vision : le profil droit de Guynemer légèrement soulevé, les yeux illuminés, hypnotisé par ce point dans l'espace, tout l'être vibrant vers la conquête comme la flèche posée sur l'arc tendu? Avant de cacher son visage sous le masque, il fixe la direction à ses compagnons :

— Droit sur lui.

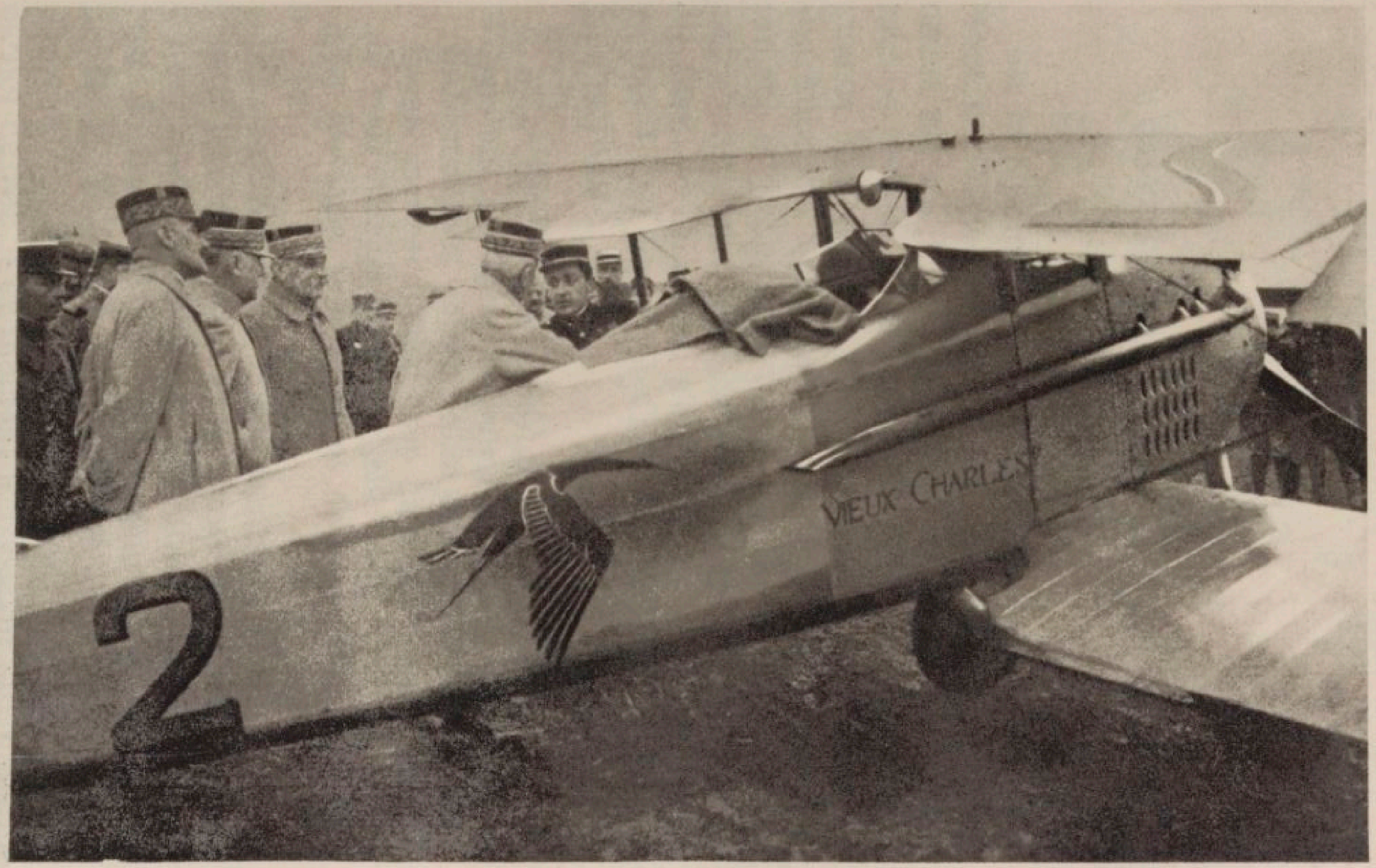
Les yeux, non le geste, ont désigné la victime. Les moteurs ronflent, les hélices tournent, les avions roulent, puis s'enlèvent du sol et prennent d'emblée la verticale. Là-haut, le combat a commencé. Arriveront-ils assez tôt pour y prendre part? Là-haut, c'est-à-dire à quatre mille, plutôt à cinq mille mètres. Combien de temps leur faudra-t-il pour atteindre cette altitude?

L'avion allemand est poursuivi. Le Spad qui l'attaque cherche à le placer dans son champ de tir. Mais l'ennemi est sans doute un pilote de premier ordre, car il ne se laisse pas manœuvrer. Il garde sa hauteur, il tourne, il vire, se maintient dans les angles morts de son adversaire, cherche à l'amener lui-même dans sa ligne de mire. La chasse se prolonge ainsi en larges

cercles. Puis l'Allemand croit être maître de la direction et file à toute vitesse vers les falaises de l'Aisne. Mais le Spad gagne un peu sur lui et de nouveau les grands cercles se tracent dans le ciel. Un autre Spad, un autre encore apparaissent. C'est la meute qui veut forcer le cerf. L'ennemi multiplie les ruses, utilise la brume ou le soleil. Voici qu'on perçoit le tac-tac d'une mitrailleuse. Cette fois il est tiré. Il échappe encore. Le combat dure depuis un bon quart d'heure. Alors, c'est l'hallali. Guynemer et les deux autres aigles partis avec lui arrivent à la rescousse. Le Spad qui, depuis le début, s'est accroché à l'avion allemand, a pu se placer en dessous et tirer à nouveau. L'avion allemand pique brusquement. Est-il touché? Va-t-il s'effondrer? Non, il se redresse et repart. Mais Guynemer, le nouvel arrivant, le cueille au passage. Sa mitrailleuse entre en action : deux ou trois coups, l'ennemi s'écroule, il va s'écraser sur Muizon, au bord de la Vesle (1).

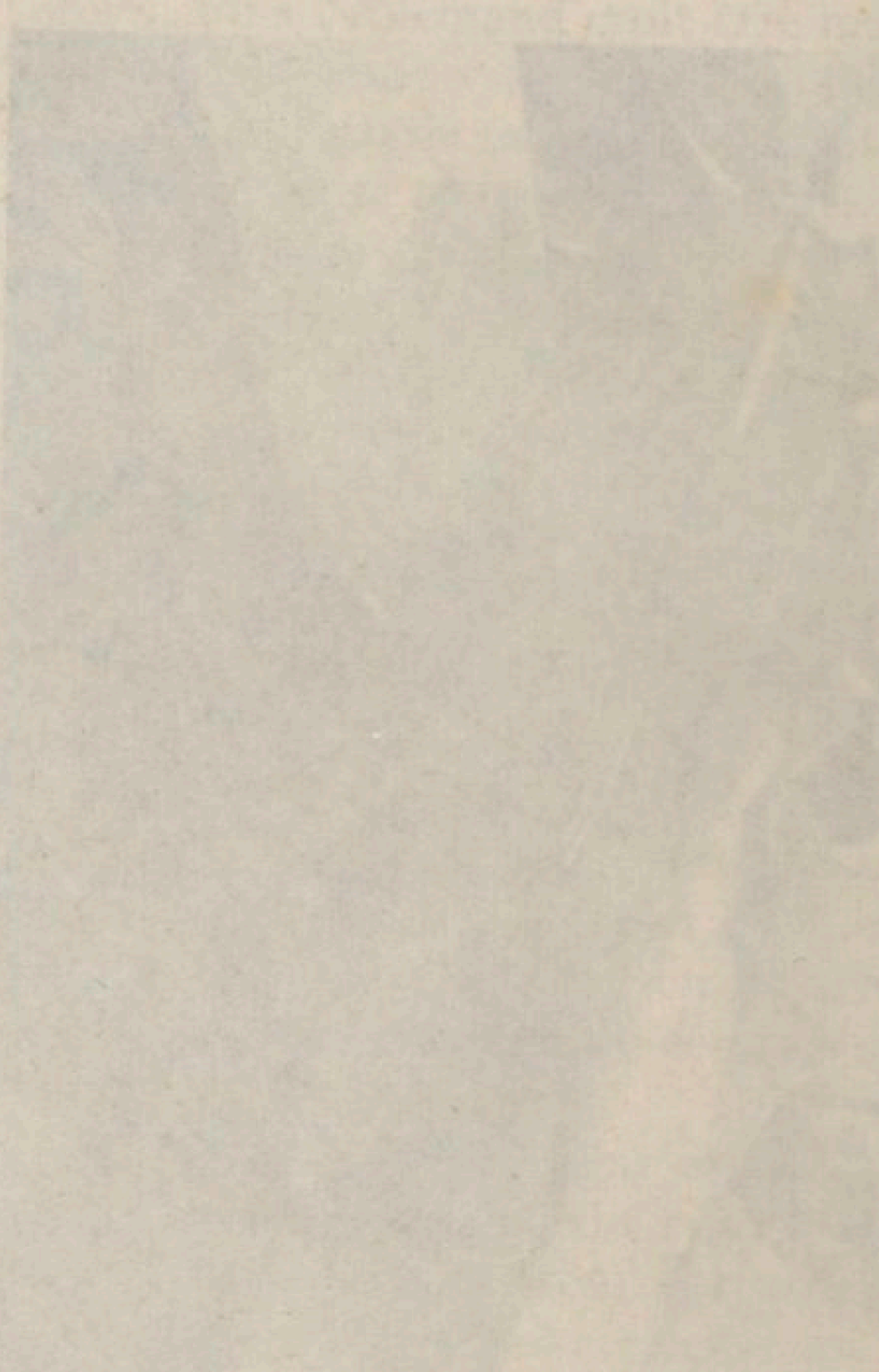
Et, dans le soir qui vient et qui de tons roses et violets baigne l'horizon du côté du couchant, un à un les grands oiseaux rentrent au nid. Vainqueurs, ils se livrent à tous les exercices, à toutes les cabrioles de la voltige aérienne : spirales, vrilles, renversements, retournements, loopings, piqués. C'est la danse dans les airs, la farandole céleste, l'hymne de gloire. Les dieux descendent, et le dernier de tous, Guynemer, attardé dans une suprême ronde, Guynemer qui, son casque ôté, reçoit sur le visage encore tendu par la bataille, les derniers reflets du jour, Guynemer qui semble le dieu inspiré de la Jeunesse française...

(1) Cet avion ne figure pas dans le compte de Guynemer, ce qui donnera une idée de la sévérité de nos contrôles : il a été attribué à celui de nos aviateurs qui l'avait tiré le premier.



Collection Mme Guynemer

GEORGES GUYNEMER S'ENTRETIENT AVEC LE GÉNÉRAL LYAUTEY ;
A COTÉ LE GÉNÉRAL FOCH



III

GUYNEMER DANS LES CAMPS

Sur la Somme, Guynemer est un de nos paladins. Mais, sur l'Aisne, après la journée du 25 mai, Guynemer est roi. Nul adversaire ne tient les airs devant lui. Sa témérité, déjà invraisemblable, ne connaît plus de limites. Le 27 mai, il attaque seul six biplaces sur Aubérive à une hauteur de 5 000 mètres, et les ramène à 3 600, puis fonce sur un groupe de huit autres appareils qu'il disperse, l'un d'eux, la toile du fuselage arrachée, s'étant écrasé dans les trous d'obus. Il fait songer au Cid Campeador à qui le cheik Jabias disait :

...Vous éclatiez, avec des rayons jusqu'aux cieux,
Dans une préséance éblouissante aux yeux ;
Vous marchiez, entouré d'un ordre de bataille ;
Aucun sommet n'était trop haut pour votre taille,
Et vous étiez un fils d'une telle fierté
Que les aigles volaient tous de votre côté...

Ses exploits sont incomparables, ses rondes de chasse jettent l'effroi et la mort dans l'espace. Le 5 juin, après avoir attaqué et abattu un Albatros à l'est de Berry-au-Bac, il poursuit à l'est de Reims un D. F. W. qui a déjà soutenu des combats avec d'autres Spads. « J'enraye à bout portant, dit le carnet de vol. A ce moment le passager fait « Kama-

rade », je lui fais plusieurs fois signe de piquer dans nos lignes. Il continue vers les siennes. A 2 200 je désenraye et tire quinze coups. L'appareil se retourne brusquement en projetant le passager et s'abat dans la forêt de Berru. » La journée d'un Guynemer, après ces deux victoires (les 44e et 45e) n'est pas terminée : il attaque successivement encore un groupe de trois, puis un groupe de quatre appareils, et revient avec des balles dans son avion.

Cependant il a été nommé le 11 juin (1917) officier de la Légion d'honneur — à vingt-deux ans — avec cette citation : « Officier d'élite, pilote de combat aussi habile qu'audacieux. A rendu au pays d'éclatants services, tant par le nombre de ses victoires que par l'exemple quotidien de son ardeur toujours égale et de sa maîtrise toujours plus grande. Insouciant du danger, est devenu pour l'ennemi, par la sûreté de ses méthodes et la précision de ses manœuvres, l'adversaire redoutable entre tous. A accompli, le 25 mai 1917, un de ses plus brillants exploits en abattant, en une seule minute, deux avions ennemis et en remportant dans la même journée deux nouvelles victoires. Par tous ces exploits, contribue à exalter le courage et l'enthousiasme de ceux qui, des tranchées, sont les témoins de ses triomphes. Quarante-cinq avions abattus, vingt citations, deux blessures. » Texte éloquent et complet qui, du fait précis, remonte aux causes, montre chez le pilote et le combattant le cœur, la volonté, l'exemple. C'est le dernier paragraphe qui a le plus enchanté Guynemer, si gentiment sensible à sa gloire, en associant à ses combats la pensée du fantassin des tranchées levant les yeux pour le voir.

Cette rosette ainsi gagnée lui est remise le jeudi

5 juillet, au camp d'aviation, par le général Franchet d'Esperey, commandant le groupe des armées du Nord. Mais la cérémonie n'a pas empêché Guynemer de voler. Il a mené deux rondes successives, l'une de près de deux heures, l'autre d'une heure sur un nouvel appareil dont il attend des merveilles. Il a attaqué trois D. F. W. et il a dû atterrir avec cinq balles dans l'avion (deux dans le radiateur et le moteur). Il est quatre heures de l'après-midi ; un beau soleil d'été caresse les plateaux et les pentes des collines de l'Aisne. Les camarades de Guynemer sont là, heureux comme s'ils allaient eux-mêmes être décorés. La 11e compagnie du 82e régiment d'infanterie, commandée pour rendre les honneurs, fait face aux appareils de l'escadrille qui sont rangés au nombre imposant de soixante, comme des chevaux de course, pour prendre part à la fête : le *Vieux Charles*, le fameux avion, est le cinquième à gauche. Son maître a exigé sa présence, malgré les blessures qu'il a reçues le jour même. Devant les drapeaux présentés — drapeau de l'aviation et drapeau du régiment de garde — le jeune capitaine est seul, en vareuse noire, mince, mais long, car il se redresse, le visage un peu pâle, les yeux étincelants. A l'un des angles du camp, un groupe de civils : la famille, que le général a envoyé chercher. Voici le général Franchet d'Esperey. On connaît sa silhouette vigoureuse, râblée, énergique. Un journal du front, le journal du 82e régiment qui porte le titre de *Brise d'entonnoirs*, décrit ainsi la scène : « Le général s'arrête devant ce jeune héros : il le regarde avec joie, le proclame brave entre tous, lui touche, comme aux preux d'autrefois, les deux épaules de son épée, lui remet la rosette d'officier et le serre sur son cœur. Puis, aux accents entraînants

et patriotiques de *Sambre-et-Meuse*, la musique et la troupe défilent devant le nouveau récipiendaire. La cérémonie officielle est terminée. Le jeune officier de la Légion d'honneur va trouver ses parents qui l'ont regardé de loin... »

Le général Franchet d'Esperey, examinant l'appareil de Guynemer, voit les dégâts :

— Comment votre pied n'a-t-il pas été touché? demande-t-il à l'aviateur en lui montrant un des trous.

— Je venais de l'écarter, répond celui-ci avec son habituelle simplicité dans ses miracles, la balle a passé pendant ce temps.

Cette soirée du 5 juillet 1917 fut inoubliable pour les aviateurs avec qui Guynemer mit en commun son orgueil. Le soleil, le dessin pur des collines parallèles au cours de l'Aisne, la bataille lointaine et la jeunesse même de ce prodigieux Invincible, tout contribuait à donner à la fête une beauté dont la plénitude n'était cependant pas sans tristesse. Il s'y mêlait tant de souvenirs tragiques; des noms destinés à fleurir y revenaient sur les bouches : celui du sous-lieutenant Dorme, — Dorme le discret et l'opiniâtre, Dorme le modeste et le noble, — disparu le 25 mai; celui du capitaine Lecour-Grandmaison, l'organisateur des triplaces, qui, monté sur un de ses puissants chevaux, compta sur l'Aisne cinq victoires et qui fut tué au combat le 10 mai, et ramené par un de ses compagnons, le seul survivant des trois, sur l'appareil en flammes. Gloire à l'aviation de chasse, signifie la rosette de Guynemer, gloire à Heurtaux blessé, à Ménard et à Deullin, à Auger, à Fonck et à Jailler, à Guérin, à Baudouin et à tous leurs camarades! Mais gloire aussi à l'aviation d'observation, à ces couples

unis pour le devoir et parfois pour la mort : au lieutenant pilote Fressanges, et au sous-lieutenant observateur Bouvard, qui soutinrent un combat contre sept appareils ennemis dont un fut abattu dans ses lignes ; au lieutenant pilote Floret et au lieutenant observateur Homo, qui, assaillis par six avions, en incendièrent deux ; au lieutenant Viguier qui, le 18 avril, osa exécuter une reconnaissance à 25 mètres d'altitude au-dessus des positions allemandes, pour en rapporter des renseignements réclamés par le commandement ; à tant d'autres pilotes et observateurs qui se donnèrent pareillement à leur tâche avec la même audace, la même habileté, la même soumission au devoir ! Gloire enfin à toute cette jeunesse qui du haut des airs jette sur la terre de France, pendant que l'infanterie officie, comme les enfants à la Fête-Dieu vident leurs corbeilles de roses devant le Tabernacle, à pleines mains, à pleins cœurs, les gerbes rouges des épopées !...

L'escadrille des Cigognes a été tout entière citée par le général Duchêne à l'ordre de la X^e^ armée : « Escadrille N. 3, sous les ordres du capitaine Heurtaux : Brillante escadrille de chasse. Se bat sans répit sur tous les fronts depuis deux ans, montrant le plus magnifique entrain et surtout le plus bel esprit de sacrifice. Sous les ordres du capitaine Heurtaux blessé à l'ennemi, vient de prendre part aux opérations de Lorraine et de Champagne. Pendant cette période a abattu cinquante-trois avions allemands, ce qui porte le nombre de ses victoires à cent vingt-huit avions officiellement détruits et cent trente-deux autres désemparés. »

Aux témoignages de Fayolle et de Foch, qui, sur la Somme, ont vu l'escadrille à l'œuvre, le général

Duchêne ajoute le sien au cours de la bataille de l'Aisne.

Cette bataille de l'Aisne, si dure au Chemin des Dames, semble se ralentir en juillet. Les escadrilles de chasse, ou du moins quelques-unes d'entre elles, dont l'escadrille des Cigognes, vont prendre part à une autre offensive, en liaison avec l'armée britannique. Avant de quitter la région de Reims et de Fismes, Guynemer multiplie les randonnées. Un autre que lui, après la rosette, eût accepté ou cherché le repos dans les honneurs. Les honneurs ne servent qu'à l'exciter. Il les mérite avant, le jour même, et le lendemain. Il les dépasse immédiatement. Le 6 juillet, il livre combat à cinq biplaces dont un coule en feu. Le 7, il enregistre deux victoires : « Attaqué avec l'adjudant Bozon-Verduraz quatre monoplaces Albatros vers Brimont. Abattu l'un en feu au nord de Villers-Franqueux dans nos lignes. Attaqué un D. F. W. qui tombe en vrille à plat dans nos lignes à Moussy. »

Ces trois trophées (les 46e, 47e et 48e), ce sont les adieux de Guynemer aux rives de l'Aisne. De tels excès de fatigue ont de nouveau entraîné une dépression nerveuse. L'escadrille est transportée dans le Nord. A peine débarqué, voilà le vainqueur à l'hôpital, d'où il écrit à son père le 18 juillet :

« Mon cher papa,

« Rechute. Hôpital. Mais cette fois-ci j'ai une mine épatante. Finies les baraques. Ici nous avons une ferme à côté des champs. J'y ai une chambre. J'ai eu en effet trois Fritz (ses victoires des 6 et 7 juillet) : un biplace en feu, puis le lendemain, dans le même vol, pas mal de sport : pris quatre Boches pour des

Français. Combat avec trois au début, un seul à la fin de 3 200 à 800 mètres. A ce moment, ledit seul prend feu. Il faut attendre que le sol sèche pour le retirer à la pioche. Une heure après, un biplace à 5 500. Il gaffe, se met en vrille à plat et « se pose » sur un 75, qui en mourut, le passager aussi. Le pilote était simplement un peu ému. Au fond il y avait de quoi. Il n'était pas en piqué, mais bien en ligne de vol et tournait autour de son avant. Il descendait lentement. J'ai eu ses deux mitrailleuses intactes...

« Encore trois ou quatre jours, dit le toubib, et je serai sur pattes. D'ailleurs ici le Boche est rare, mais cela ne durera sûrement pas. J'ai lu dans mon lit que la foule m'avait fait une ovation à Paris. C'est l'ubiquité. La science moderne fait vraiment des choses épatantes, et les journalistes aussi.

« Raymond a deux ficelles et la croix. Il faut le féliciter.

« Bonsoir, papa.

« GEORGES. »

« *P.-S.* — Moi qui ai mal au cœur pour rien, je suis allé pour la première fois en mer. La mer était vigoureusement agitée, surtout pour une vedette à pétrole, et j'ai gardé un sourire imperturbable et serein. Ce que j'étais fier !... »

L'un ou l'autre journal avait raconté qu'il devait porter le drapeau de l'aviation à la revue du 14 juillet à Paris. Il n'en fallut pas davantage pour qu'on le crût reconnaître et pour qu'on acclamât quelque sosie. En réalité, il avait été question, en effet, de lui confier cette mission, mais Guynemer s'était dérobé à toute possibilité de manifestation.

Il détestait la parade s'il adorait la gloire. Déjà malade, il avait voulu suivre son escadrille dans les Flandres, et s'était alité à l'arrivée.

Cette lettre porte bien sa marque, depuis l'étonnement et la joie de l'enfant élevé dans l'opulence qui, le jour de son engagement, a renoncé une fois pour toutes au confort et accepté de débuter comme garçon d'aérodrome, à l'idée d'avoir une chambre à lui dans un hôpital, jusqu'à la violence du tableau où il peint la réduction de l'avion ennemi tombé en pluie de feu : « *Il faut attendre que le sol sèche pour le retirer à la pioche,* » depuis le rire sur le sort du passager boche jusqu'à la camaraderie qu'exaltent le grade et la décoration de son ami, le lieutenant Raymond. Il n'est pas jusqu'au : *Moi qui ai mal au cœur pour rien...* qui ne soit assez plaisant de la part du terrible chasseur qui tient les airs plus longtemps et plus haut que personne.

Le cheik Jabias qui avait vu le Cid au camp, termine ainsi l'évocation de ses souvenirs :

Vous dominiez tout, grand, sans chef, sans joug, sans digue,
Absolu, lance au poing, panache au front...

Et le Cid ne se battait pas dans le ciel.

IV

GUYNEMER CHEZ SON PÈRE

Cependant le cheik Jabias, que la splendeur du Cid a ébloui dans les camps, s'étonne de le retrouver devant le château paternel de Bivar occupé aux plus modestes besognes :

...Que s'est-il donc passé? Quel est cet équipage?
J'arrive, et je vous trouve en veste, comme un page,
Dehors, bras nus, nu-tête, et si petit garçon
Que vous avez en main l'auge et le caveçon
Et faisant ce qu'il sied aux écuyers de faire.
— Cheik, dit le Cid, je suis maintenant chez mon père.

Qui n'a pas rencontré Georges Guynemer à Compiègne chez ses parents, ne le connaît pas tout entier. Sans doute est-il demeuré, à son escadrille, le gai et confiant camarade que rien ne détourne de son but, mais qui se réjouit du succès d'autrui et qui raconte ses prouesses comme s'il s'agissait de coups de billard ou de parties de cartes. La Renommée ne l'a point grisé. Tout au plus a-t-elle, parfois, bien rarement, créé non pas directement autour de lui, mais dans son voisinage, cette atmosphère un peu lourde qui accompagne presque infailliblement la gloire. Quand il a compris ou deviné quelque vague hostilité, quelque envie, il en a souffert comme si, dans son ingénuité, il découvrait le mal. Vous souvenez-

vous, dans le *Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling, de cette page où Mowgli, le *petit d'homme*, s'étant rendu compte de la haine dont il est l'objet parmi les bêtes, touche ses yeux et s'effraie de les sentir humides? — Qu'est cela, Bagheera? demande-t-il à son amie la panthère. Et la panthère qui a vécu longtemps parmi les hommes le rassure : — Ne t'inquiète pas : *ce sont seulement des larmes*. — Un de ceux qui ont pu dire à Guynemer : *Ne t'inquiète pas*, non, certes, devant l'inimitié qu'il n'a jamais rencontrée, mais pour quelque mauvais germe de jalousie à peine révélé, a pu savoir la profondeur de son ombrageuse sensibilité. Guynemer, alors, se renfermait en lui-même. Son exubérance avait besoin de sympathie.

L'amitié, aux escadrilles, est rude et mâle. Elle ne s'embarrasse pas de formules. Elle ne se montre pas, elle se prouve. Les jeux de la guerre y rappellent les jeux de collège, et l'on en parle de la même façon. Mais, si quelqu'un ne rentre pas, il faut secouer la gêne que tous éprouvent à table devant le couvert inutile. Aucune douleur apparente, aucun éclat : les cœurs de ces jeunes gens sont touchés en dedans. Il faut y pénétrer pour savoir ce qu'ils sont. Les initiés, seuls, les connaissent. Le passant les prend volontiers pour des gens de sport, joyeux et vifs.

Guynemer est dans la vie sans méfiance. Il n'a aucune arrière-pensée d'ambition personnelle. Les honneurs n'ont pas le pouvoir de ralentir son élan : ni après sa rosette, ni après sa cinquantième victoire, il ne songera au repos. Il ignore la pose, l'affectation, l'hypocrisie et même la diplomatie. Il ne sait même pas que cette simplicité lui donne un charme si frais. Mais il aime, il adore sa jeune gloire. Ses triomphes,

ses citations, ses décorations, il en fait part à tout le monde, certain d'avance que tout le monde s'en réjouira. Comment tout le monde, en France, ne s'en réjouirait-il pas, puisque ce sont là services rendus à la France? Il ne fait fi d'aucun ordre étranger. Il a reçu avec un pareil agrément la croix de Saint-Georges de Russie, celle de Léopold Ier, la croix de guerre belge, l'ordre de Michel le Brave de Roumanie, le *Distinguished Service order*, l'ordre de Karageorge de Serbie, celui de Danilo de Monténégro. Ces rubans de toutes les couleurs lui font une jolie parure. Il ne porte sur la poitrine habituellement que la réduction minuscule de sa rosette, mais parfois, il met bout à bout tous ces petits rubans. Ou bien, il fourre le tas des médailles en vrac dans sa poche et les retire pêle-mêle comme au collège il brassait le contenu de son pupitre en désordre pour en retirer son devoir.

Quand il débarquait à Paris, où l'appelait et le retenait la construction de ses avions, il descendait à l'hôtel Édouard-VII, et de là se précipitait aux ateliers de Buc. Souvent, s'il en avait le loisir, il allait dîner chez les parents de son camarade de Stanislas, le lieutenant Constantin. « A chaque apparition, écrit celui-ci, quelque exploit nouveau s'était ajouté aux précédents ou quelque nouvelle décoration ornait sa poitrine. Jamais il ne portait ce qu'il appelait en riant sa « bannière d'orphéon », mais si on lui demandait de la montrer, il fouillait dans ses poches et en sortait toutes ses décorations pêle-mêle. Lorsqu'il fut nommé officier de la Légion d'honneur, il arriva rayonnant à la maison, et comme ma mère lui demandait la raison de cette joie inaccoutumée : « Regardez bien, madame, il y a quelque chose de nouveau. » Et ma

mère découvrit une imperceptible rosette ornant son ruban rouge (1). »

Cette imperceptible rosette, personne ne la remarquait en effet, si bien que Guynemer s'en fut chez le marchand du Palais-Royal :

— Donnez-m'en, réclama-t-il, une plus grosse, donnez-m'en une énorme. Celle-ci ne se voit même pas.

Le fournisseur en étala d'autres devant lui. Mais il reprit la première et s'en alla en riant comme s'il avait fait une farce.

Ses galons lui avaient procuré le même plaisir. Il n'attendait pas une journée, pas une heure, pas cinq minutes pour se les faire coudre aux manches et au képi. Tout de suite il les lui fallait. Nommé capitaine, le jour même où il avait été décoré du *Distinguished Service order*, il va rendre visite au capitaine de la Tour, blessé et soigné dans un hôpital de Nancy et il s'amuse au jeu de devinette :

— Ne vois-tu pas que je suis changé?

— Mais non, dit la Tour qui l'aime comme un frère cadet et qui l'a mis dans son cœur à la place de ses trois frères tués à l'ennemi : « C'est la Tour qui m'aime le mieux, » proclamera un jour Guynemer.

— Mais si, mais si !

— Ah ! ta décoration anglaise?... Elle est fort jolie.

— Il y a autre chose. Regarde mieux.

La Tour découvre enfin les trois galons auxquels il ne songeait point :

— Capitaine?

— Parfaitement, accentue Guynemer avec gravité. Puis il rit de son beau rire d'enfant.

(1) Notes inédites de J. Constantin.

Capitaine? a-t-on idée de nommer capitaine ce gosse? Comment? il ne fait peut-être pas un beau capitaine? Il n'a peut-être pas couru assez de risques? Dans son rire il y a tout cela.

« Ennemi de l'ostentation, écrit encore le lieutenant Constantin, il n'aimait pas sortir à pied dans Paris, ennuyé qu'on le reconnût. Les gens qui se retournaient sur son passage l'agaçaient, et il ne pouvait s'empêcher de murmurer : « Oh ! que c'est odieux « d'avoir une tête célèbre ! » Le soir, il circulait volontiers dans sa petite voiture blanche, montant les Champs-Élysées, puis allait faire un tour au Bois et, dans le calme et la solitude de la nuit, il oubliait les dangers de sa vie du front pour ne songer qu'au bien-être et à la douceur de l'heure présente. Des souvenirs d'enfance lui revenaient à la mémoire qu'il repassait avec plaisir : « Te rappelles-tu, quand nous étions en « seconde, un jour où nous nous sommes disputés et « battus comme des enragés? J'en porte encore une « marque sur le bras. » Il riait à ce souvenir, mais moi, j'étais honteux d'avoir pu autrefois me disputer avec un ami tel que lui. »

Le voici plus vivant encore : « Au mois de mai dernier (1917), arrivant en permission, je rencontre Georges sortant de son hôtel et, tout heureux de le voir, je lui annonce que je viens d'être cité. Aussitôt, il m'entraîne dans un magasin, achète une croix qu'il épingle sur ma vareuse et m'embrasse sans se soucier des gens présents. »

Il a cette grâce adorable du geste, ces trouvailles d'une imagination toute nouvelle. En chaque occasion, il se montre tel qu'il est. Dans l'indignation, il est aussi naturel que dans l'enthousiasme. Un jour, un mauvais plaisant, tandis qu'il est entré à l'hôtel

Édouard-VII, dépose dans son automobile une pancarte avec cette inscription : *Les aviateurs au front.* Guynemer se fâche tout rouge et s'irrite de ne pouvoir châtier l'insolent qui s'est hâté de disparaître.

Prié à un déjeuner par le député Lasies, il vante ses camarades au point qu'un des convives ne peut se tenir de remarquer : — Vraiment, votre modestie est admirable. — A quoi un autre, mieux avisé, répond : — Il ne manquerait plus que cela, qu'il ne fût pas modeste ! — On s'étonne, mais Guynemer est enchanté. Il raccompagne l'auteur de la réflexion : — Tout à l'heure, vous m'avez donné tant de joie ! *Ils* ne comprennent pas, voyez-vous, ils ne comprennent pas. Je ne sais pas si je suis modeste, mais si je n'étais pas modeste, je ne serais qu'un sot. Et ça, j'aimerais bien ne pas l'être. Nous sommes quelques-uns à moissonner tant de palmes qu'on n'est jamais sûr de ne pas avoir reçu plus que sa part. A cause de l'homme des tranchées : celui-là, c'est bien autre chose (1)...

On lui présente des albums et des cartes postales. C'est la menue contribution de la gloire. « Mme de B..., écrit-il à son père, me demande une phrase, une pensée signée sur un album à vendre en Amérique. Je voisinerai avec le général en chef. Qu'est-ce que je pourrais bien mettre, mon Dieu ! »

Une Américaine, logée comme lui à l'hôtel Édouard-VII, veut à tout prix emporter une relique du héros « à la mode ». Elle fait dérober par sa femme de chambre, sur une commode, un vieux gant de Guynemer et mettre à la place une magnifique gerbe de fleurs. — Cela m'a bien gêné, expliquait Guynemer

(1) *Journal des Débats* du 26 septembre 1917.

sans vanité. Car c'était un dimanche, les magasins étaient fermés : pas moyen d'acheter des gants (1).

Jamais il ne fut pris en défaut de maniérisme. Surtout, il ignore ce genre de pose qui consiste à paraître dédaigner la gloire.

Tant de gloire et tant de jeunesse lui composent un cortège de flatteries, d'adulations et d'hommages féminins. C'est encore aux chansons de geste qu'il faut recourir pour le mieux expliquer. Dans *Gilbert de Metz*, l'une de nos plus vieilles épopées françaises, la fille d'Anséis est à sa fenêtre, fraîche, fine et blanche « comme fleur de lis ». Deux cavaliers viennent à passer, Garin et son cousin Gilbert. — Regarde, cousin Gilbert, regarde. Par Sainte Marie, la belle dame ! — Ah ! répond Gilbert, la belle bête que mon cheval. — Je n'ai rien vu de si charmant que cette jeune fille avec ses fraîches couleurs et ses yeux noirs. — Je ne connais pas de destrier qui se puisse comparer à mon cheval... Et le dialogue se poursuit ainsi, sans que Gilbert consente à lever les yeux vers la fenêtre qui encadre la jolie fille d'Anséis. Dans *Girard de Viane*, Charlemagne, au palais de Vienne où il tient sa cour, a mis dans la main de son neveu Roland la blanche main de la belle Aude. La jeune fille a rougi pudiquement, et Roland lui-même, le grand soldat, a rougi comme un page. On va fixer le jour des noces, quand un messager qu'on n'a pas annoncé fait irruption dans la salle : — Les Sarrasins sont entrés en France ! — Un grand cri s'élève : « La guerre, la guerre ! » Roland a laissé tomber la main de la jeune fille et, sans détourner la tête, il court à ses armes et il part.

(1) Anecdote citée par *le Figaro* du 29 septembre 1917.

Guynemer eût vanté son Nieuport ou son Spad comme Gilbert son cheval, et la belle Aude ne l'eût point retenu de partir. Ce Guynemer intact va-t-il, peu à peu, se laisser pénétrer et griser par l'excès incessant des hommages? Son père, un jour, s'en inquiète, mais il l'a deviné et il rit :

— Rassurez-vous. Je garde mes nerfs comme un acrobate ses muscles. Je me suis donné ma mission.

Au bord de la mer du Nord, après le jour tragique, un de ses camarades, celui qui l'a vu le dernier, m'a dit :

— Il me jetait toute sa correspondance. Des tas de lettres : — Lis, si ça t'amuse. — Il ne lisait pas, sauf les lettres d'enfants, de collégiens, de soldats. Et je déchirais.

Ici, n'est-ce pas *l'Aiglon* qu'il faut citer? Prokesch présente au prince impérial le courrier : des lettres de femmes :

Voilà
Ce que c'est que d'avoir l'auréole fatale.

Dès les premières phrases de chacune, l'Aiglon arrête la lecture. *Je déchire*. Celle qu'il a surnommée la Petite Source, *parce qu'elle l'a rafraîchi bien des fois, l'eau qui dort dans ses yeux et qui court dans sa voix,* lui annonce son départ, espérant qu'il la retiendra. Et il la laisse partir, et quand elle s'en va, il murmure son refrain : *Je déchire*... Guynemer a-t-il déchiré des cœurs, comme il laissait déchirer les lettres qu'il ne lisait pas, comme le faucon de saint Julien l'Hospitalier déchirait les oiseaux? Aucune Petite Source, si fraîche que fût sa voix, ne l'aurait retenu un matin de soleil...

Loin du public, dont il déteste les manifestations, sauf si elles sont très discrètes, Guynemer à Com-

piègne respire, s'épanouit, se détend. Il redevient l'enfant câlin, délicieux, un peu gâté, bruyant, étourdi, toujours en mouvement, sauf s'il s'absorbe dans quelque travail. Absorbé, on ne peut le tirer de son travail. S'il raconte une de ses chasses, s'il range et colle ses photographies, rien ne le distraira. Il possède un kodak avec lequel il prend l'empreinte de ses victimes avant de les immoler et souvent après l'immolation, et il n'oublie pas de déclancher son ressort avant de mettre en mouvement la mitrailleuse. Car il pense à tout, et dans les moments les plus graves. Un de ses grands plaisirs, en permission, est de mettre en ordre ses images et de les montrer.

De ses yeux qui voient tout, de très loin comme de très près, il distingue tout de suite les moindres changements dans la disposition des meubles et des bibelots. La maison paternelle s'est peu à peu ornée de ses trophées. Il s'y retrouve davantage à chacune de ses visites. Et il constate que le trois-mâts en miniature qu'il avait construit à sept ans avec des morceaux de bouchons, du fil et du papier, est toujours sur la cheminée de sa mère. Déjà, dans cette construction, il avait montré son esprit observateur, n'oubliant ni la brigantine, ni le grand foc. Il a repris si gentiment sa place parmi les siens, ce grand garçon couvert de gloire, que sa mère s'oublie à l'appeler Bébé, comme autrefois. Aussitôt, elle s'en excuse. Mais lui :

— Pour vous, toujours, maman.

Sa mère, alors, se prend à songer :

— J'aimais mieux quand tu étais petit.

— Vous ne m'en voulez pas, maman?

— De quoi t'en voudrais-je?

— D'avoir grandi.

Il a tant grandi qu'il a touché les astres.

Chez lui, il ne peut se résoudre à la solitude et fait des rondes aux étages pour ramasser des compagnons, des auditeurs. Car il parle sans cesse, avec la même flamme et de la même chose : ses appareils et ses chasses. On l'entend d'une pièce à l'autre. D'étranges lambeaux de phrases passent les portes :

— ...Alors, je me suis embusqué.

Embusqué, lui, mais où donc?

— Dans un nuage.

De quel pouvoir dispose-t-il? Les miracles de la Bible sont dépassés :

— ...Alors, avec mon aile, j'ai caché le soleil...

L'éblouissement de l'astre gênait sa vue. Au lieu de la main, il interposa l'aile de son appareil.

Il gâte ses sœurs, il n'oublie ni une fête ni un anniversaire. Mais il n'offre pas toujours les cadeaux qu'il rêvait d'offrir :

— J'aurais voulu vous rapporter un Boche...

Il ne recherche pas le monde; quand le monde vient à lui, il montre sa même gaieté, sa même exubérance. Il a joué à tous les jeux, excepté au grand homme. Mais quand on parle de l'avenir, il arrête la conversation :

— Ne faisons pas de projets...

De l'un de mes carnets de guerre, je détache ce feuillet (juin 1917) qui représente un Guynemer chez lui :

Mercredi 27 juin. — De passage à Compiègne. Chez les Guynemer. *Il* est la séduction même, avec sa souple démarche de « déesse sur les nuées » qui semble lui rester de ses vols, ses yeux incomparables, son agitation perpétuelle, cette force électrique qui

est en lui, ce mélange d'élégance naturelle et d'insatiable ardeur, cet élan de tout l'être vers le but. S'il s'arrête, il a encore l'air du coureur antique.

Ses parents ne perdent pas un de ses gestes, pas un de ses mouvements. Ils boivent ses paroles, ils le regardent, ils l'entendent vivre. Son rire résonne en eux. Ils croient en lui, ils sont sûrs de lui, ils veulent être sûrs de lui. Et, sentant leur certitude, naturelle ou commandée, je me prends à contempler avec mélancolie le dieu fragile de l'aviation, pareil à une de ces statuettes trop fines qu'on craint de voir brisées.

Il parle avec passion, toujours avec passion, de ses combats dans les airs. Pourtant, un autre souci l'emporte à cette heure sur la chasse même, souci qui, d'ailleurs, s'y rapporte. Il attend un avion magique dont il a donné dès longtemps le projet, pour la construction duquel il n'a pas rencontré tout le zèle souhaité, avec quoi il fera plus de dégâts encore.

Puis, ce sont les albums de ses photographies. Photographies du ciel que peuplent les éclatements des obus ou les avions ennemis. Il y en a une où l'on voit un appareil en flammes, et, à une certaine distance, l'aviateur qui tombe. La victime a été enregistrée. Ce souvenir met en joie le vainqueur.

J'écarte l'impossible question : — Et vous? Parmi tant de combats, la pensée ne vous vient-elle pas?... Il est si vivant qu'elle ne peut pas lui venir. A-t-il compris? Il explique si simplement :

— En l'air, on a beaucoup de temps. Pendant le combat, on n'en a point. J'ai été *descendu* six fois. Et chaque fois, j'ai eu tout le loisir d'y penser.

Là-dessus, il rit, d'un rire d'enfant. Une chance spéciale le protège. Il reçut dans un combat trois

balles qui, toutes trois, furent détournées par des obstacles inattendus. Toutes trois.

Voici, maintenant, des photographies de lui-même. Ce n'est pas lui qui les a collectionnées. Ce n'est pas lui qui les présente. Depuis sa plus tendre enfance, on peut le suivre dans la vie. Petit bébé en chemise, il a déjà ses yeux brillants et son ardeur. Le collégien a son beau port de tête. La guerre le prend presque collégien : une bonne figure adolescente, les joues pleines, l'air bien posé et paisible. Un peu plus tard, les traits sont moins naïfs, encore ingénus, mais plus tendus. Plus tard encore, le regard devient plus sévère, les joues plus allongées et plus maigres. Que se passe-t-il donc? C'est le travail de la guerre qui a ciselé ce visage, affiné et virilisé ensemble cette tête de guerrier. Je le regarde lui-même un peu surpris de ma découverte. Rapproché de ses anciennes images, il est un peu effrayant à regarder.

Mais il rit, et ce rire clair chasse tous les fantômes...

V

L'AVION MAGIQUE

L'enfant qui, pour les poupées de ses sœurs, imagine un lit enchanté, le collégien qui, dans sa classe, au collège Stanislas, installe un téléphone pour communiquer de sa place avec les derniers rangs ou qui, plus tard, fabrique des avions en miniature, l'engagé volontaire de Pau qui, au camp d'aviation, a pénétré par la plus petite porte et consenti à frotter, nettoyer et vérifier les moteurs, avait toujours montré la passion de la mécanique. Devenu pilote, puis chasseur, Guynemer manifeste, dans la connaissance et le perfectionnement de la construction, la même ardeur insatiable, la même fougue et la même opiniâtreté que dans ses duels aériens. Il réclame sans cesse des appareils plus vites et plus puissants, mais il ne se contente pas d'exciter les constructeurs, de les brûler de sa propre flamme, il entre dans les détails techniques en praticien, il fournit les indications, il va, toutes les fois qu'il en a l'occasion, visiter les ateliers et procéder lui-même aux essais. Essais parfois dangereux : le 31 décembre 1915, il écrivait au sujet de la mort de l'un de ses camarades, Édouard de Layens, tué par accident : « Cela me ferait moins de peine s'il avait été tué par un Boche, mais cet accident me met en rage. » Il y a chez Guynemer tout un côté mal

connu et que l'on ne peut aujourd'hui révéler qu'avec précaution : c'est l'inventeur.

Aucune partie de son appareil, aucune pièce de sa mitrailleuse ne lui sont étrangères. Il les a toutes palpées, maniées, étudiées en elles-mêmes, dans leur position respective, dans l'ensemble. Le dispositif intérieur de l'avion lui doit des aménagements plus pratiques. Il y a un viseur Guynemer.

Il a toujours parlé avec assurance, avec autorité. La gloire, à mesure qu'elle vient, n'a aucunement le pouvoir de le modifier. Il demeure exactement le même garçon impétueux qui suit son idée. Et c'est parce qu'il suit son idée, et que cette idée est entièrement désintéressée, soumise à son service, qu'il se sent tant de force pour l'imposer. Seulement, aux yeux des autres, le Guynemer du début n'est pas le capitaine Guynemer, officier de la Légion d'honneur, célèbre dans le monde entier. En ce temps-là, dans les ateliers, chez les constructeurs, quand il affirme, quand il dénonce une erreur, quand il réclame un changement, on le trouve bien audacieux et outrecuidant. Un jour, il se fait traiter de *petit jeune homme*.

— Si vous faites une sottise, réplique-t-il, ce sont les petits jeunes gens comme moi qui la paient.

Comme tous ceux qui sont hors des difficultés matérielles, il est impatient et parfois nerveux. Il s'irrite des retards et des résistances. Il voudrait forcer le temps qui ne se laisse jamais faire, et briser les obstacles. Peu à peu, le charme opère dans l'usine comme dans le ciel. Le conquérant des airs conquiert les ateliers. Quand il y arrive, on lui fait fête, non point seulement par curiosité, mais par sympathie et aussi parce qu'on a éprouvé sa compétence. Les ouvriers se réjouissent de le voir monter sur un appareil en

construction, expliquer avec son éloquence brève, concise, martelée, ce qu'il veut, ce qui assurera la supériorité de notre aviation. Suspendant leur travail, ils l'entourent, ils l'écoutent. Là aussi, il connaît le triomphe. Quand, les jours de pluie, dans les hangars, il s'en allait chevaucher son avion immobilisé et lui parlait mystérieusement, on le croyait possédé : il cherchait la perfection.

Cependant, il s'est lié avec des ingénieurs remarquables, le commandant Garnier à Puteaux, l'ingénieur Béchereau des ateliers Spad. Ceux-ci l'ont pris au sérieux, ne l'ont pas considéré comme l'aviateur hargneux, toujours en antagonisme avec le fabricant, ont démêlé en lui cet esprit d'invention en mouvement, réalisent ses rêves. L'ingénieur Béchereau, après de longs délais, est décoré pour les services éminents qu'il a rendus. M. Daniel-Vincent, alors sous-secrétaire d'État à l'Aéronautique, vient à l'usine pour lui remettre sa croix de la Légion d'honneur. Il aperçoit Guynemer, venu pour assister à la cérémonie, et il a ce geste élégant de lui passer la décoration :

— Remettez-la-lui vous-même. Ce sera mieux.

Au début de septembre 1916, Guynemer a inauguré sur le front l'un des deux premiers Spad. Le 8, il écrit à M. Béchereau : « ...Vous savez que le Spad est baptisé. C'était comique parce qu'*ils* étaient six : un Aviatik à 2 800, un L. V. G. à 2 900 et quatre Rumpler (serrés à 25 mètres) à 3 000. Quand je suis arrivé à 1 800 tours sur les quatre, ils ont été affolés par ce bolide, et quand ils ont repris leur sang-froid et leur mitrailleuse (quelle musique !), il était trop tard. Plus un seul enrayage... » Suivent des détails précieux sur la disposition nouvelle de sa mitrailleuse. Puis il revient sur l'appareil : « Il boucle merveilleu-

sement. La vrille est un peu paresseuse et irrégulière, mais d'une douceur angélique. » Et il indique toutes sortes de petits perfectionnements que l'on pourrait encore apporter pour le mettre tout à fait au point.

Sa correspondance avec l'ingénieur Béchereau est tout entière consacrée à l'étude de l'avion. Jamais aucune incursion hors de ce sujet. Ainsi collabore-t-il en quelque sorte à la construction et à l'aménagement, et il apporte immédiatement les résultats qui peuvent guider les essais. Sa mitrailleuse, de nouveau, ne lui donne pas satisfaction : « Hier, écrit-il le 21 octobre 1916, j'ai eu dans ma journée cinq Boches (dont trois dans nos lignes) à 10 mètres du bout du canon de ma mitrailleuse, et impossible de tirer. Il y a quatre jours, j'en avais eu deux. C'est amer... Il fait un temps splendide. Espérons que la mitrailleuse va marcher... » Et, quelques jours plus tard, il exulte, car il a trouvé la cause de ces enrayages dus au froid, et il a su, par une ingénieuse combinaison, y porter remède :

« 4 *novembre* 1916. — ...Avant-hier j'ai eu un biplan monoplace Fokker à 2 mètres ; il a basculé dans un groupe de Nieuport ; alors on ne l'a attribué à personne. Hier, un Aviatik à 10 mètres, le passager tué du premier coup ; l'appareil, perdant des lambeaux de toile, est parti en spirale lente et a dû s'aplatir sur Berlincourt, au diable. Heurtaux a vu le début de la descente, et dix minutes après en a descendu un autre complètement en boule... »

Le 18 novembre suivant, il raconte, après avoir donné des détails sur le moteur qu'il voudrait renforcer, ses vingt et unième et vingt-deuxième victoires : « Pour le vingt et unième, c'est un monoplace

que j'ai assassiné pendant qu'il commençait à descendre en spirales élégantes sur son terrain. Le vingt-deuxième était un 220 HP. Ils étaient trois (chez nous). Je l'ai attaqué par surprise et en renversement. Le passager s'est levé, mais est retombé avant même de pouvoir déclancher sa mitrailleuse. J'ai tiré deux cents à deux cent cinquante coups à 20 mètres environ. Le Boche avait pris un angle invariable de 45° aux premières balles. Quand je l'ai lâché, l'adjudant Bucquet l'a repris ; au cas où il n'aurait pas été en écumoire, ça l'aura aidé ; il a gardé son angle de 45° jusqu'à cinq cents mètres du sol où il est devenu vertical. Il a pris feu en s'écrasant... »

Le Spad l'enchante. C'est le temps des magnifiques randonnées sur la Somme. Cependant il voudrait mieux encore. Avant de formuler sa requête à l'ingénieur Béchereau, il commence par le mettre en goût : « 28 *décembre* 1916. — Ça va assez bien, mais j'ai regretté hier l'appareil photographique. Pugilat serré entre 10 et 2 mètres avec un bel Albatros débrouillard. On n'a échangé que quinze coups. Il m'a coupé le câble double avant à droite. Il ne restait que quelques fils. Lui, a pris une balle dans les reins. Une jolie bûche (25°) ! Maintenant, parlons de choses sérieuses. Le Spad 150 HP est bien gratté par le Halberstadt. Celui-ci ne va peut-être pas plus vite, mais monte tellement mieux que ça revient au même. Maintenant, constatons : notre nouveau modèle les aplatit tous... » Cependant il faut gagner encore en vitesse. L'hélice peut aussi être perfectionnée.

Un autre perfectionnement, d'une bien autre importance, lui apparaît dès lors réalisable. Il a conçu le plan d'un avion magique avec lequel il anéantirait l'adversaire. De même qu'il s'obstine au combat, il

ne lâchera plus son idée, il la poursuivra, il l'imposera, il en obtiendra l'exécution. Mais il lui faudra déployer une ténacité épuisante ; plus d'une fois, devant les objections, devant les résistances, il entrera en fureur. Jamais il ne renoncera. Pas plus à l'usine que dans les airs, ce n'est sa manière. Et quand, après huit ou dix mois de luttes, d'essais, de recommencements, il aura enfin son prodigieux appareil, il pourra s'en réjouir comme s'il avait lui-même, cette fois, forgé ses armes.

En janvier 1917, il pousse l'ingénieur Béchereau à hâter la fabrication : « Le printemps approche. Les Boches travaillent comme des nègres, et il ne faut pas s'endormir : sans cela, couic. » Il a le style impératif. Dès lors, sa correspondance avec M. Béchereau est tout entière consacrée à l'avion magique, à ses dimensions, à ses commandes, à ses ailerons, à son réservoir, à son poids, etc. Il dessine en marge des figures, il discute point par point chaque détail. Lui aussi, il est constructeur. En février, il écrit à son père : « Mon avion (l'avion magique) dépasse les plus belles espérances, et à bref délai on le verra à l'œuvre. A Paris, je me couche tôt et me lève *id.* Je passe mes journées chez Spad. Je ne pense qu'à cela et m'occupe uniquement de cela. C'est une idée fixe et, si cela dure, je deviendrai complètement idiot. Quand la paix sera signée, je ne veux plus entendre parler d'une arme quelconque pendant six mois... »

Il croit toucher le but. Mais la construction n'avance pas. Toujours quelque imprévu suscite quelque obstacle. Et ce n'est que le 5 juillet (1917), le jour même où le général Franchet d'Esperey doit lui donner la rosette d'officier de la Légion d'honneur, au camp d'aviation de l'Aisne, qu'il inaugure enfin l'avion si

longtemps attendu, objet de tant de rêves, de tant de volonté, de tant d'espoirs. Dans un combat contre trois D. F. W. l'appareil est percé de balles, et il faut atterrir. C'est à recommencer. Il recommencera dans les Flandres. Il aura le temps, dans sa courte vie, après avoir vu triompher son idée, de l'exécuter lui-même. L'avion magique aura à son actif les 49e, 50e, 51e et 52e victoires de Guynemer.

Comme l'ennemi à la bataille, la volonté de Guynemer a forcé la matière et ceux qui l'accommodent pour les desseins meurtriers des hommes. Quand Guynemer, dans le ciel, déploie ses ailes, Guynemer ainsi armé peut se croire tout-puissant.

CHANT IV

L'ASCENSION

I

LA BATAILLE DES FLANDRES

APRÈS la bataille de l'Aisne, Georges Guynemer, transporté dans les Flandres, a dû s'aliter dès son arrivée (juillet 1917). Le 20, il sort de l'hôpital et il rejoint le camp d'aviation dont les baraques commencent à s'aligner au bord de la mer, à quelque distance de Dunkerque. Il prendra part à l'offensive nouvelle avec son avion magique réparé qu'il va chercher à Fismes le 23. L'escadrille des Cigognes fait partie du groupe de combat mis sous les ordres du commandant Brocard. Aucune maladie ne peut retenir un Guynemer quand une offensive s'élabore. Toutes les cigognes sont rassemblées : le capitaine Heurtaux, remis de sa blessure d'avril en Champagne, qui commande maintenant l'escadrille, le capitaine Auger, dont les jours sont comptés, le lieutenant Raymond, le lieutenant Deullin, le lieutenant Lagache, le sous-lieutenant Bucquet, et Fonck, et Bozon-Verduraz, nouveaux venus qui déjà ont fait leurs preuves, Guillaumat, Henin, Petit-Dariel, tous trois adjudants, les sergents Gaillard et Moulines, les caporaux de Marcy, Dubonnet et Risacher. Dès le 24 juillet, Guynemer est reparti dans les cieux...

Pour comprendre toute l'importance de cette nouvelle bataille des Flandres qui va s'engager le 31 juillet 1917 et se prolongera jusqu'à l'hiver, il n'est pas inutile de citer une appréciation allemande. Dans un numéro du *Lokal Anzeiger* de la fin de septembre (1917), le docteur Wegener écrivait après deux mois de luttes sans interruption : « Comment peut-on, dans ces jours que nous vivons, oser parler d'autre chose que de la bataille des Flandres? Quoi? il y a des gens qui disputent de l'avenir du régime parlementaire, ou du dernier emprunt, ou du prix du beurre, ou des rumeurs de paix, quand tous les cœurs et tous les yeux devraient être tournés avec angoisse vers ces lieux où les soldats accomplissent des gestes immenses! Cette bataille est la plus puissante et la plus terrible de la guerre. On l'avait crue terminée; elle vient de s'embraser à nouveau dans un gigantesque incendie. L'Anglais poursuit son but avec sa coutumière et inlassable ténacité. Le bombardement qui a précédé les récentes attaques a dépassé en intensité et en horreur toutes les canonnades d'autrefois. Les Anglais étaient ivres de victoire, même avant de s'élancer à l'assaut, tant leurs masses d'artillerie étaient formidables, redoutables leurs canons, intenses leurs feux... »

Ce commentaire montre l'inquiétude causée par la nouvelle offensive dans toute l'Allemagne encore mal remise de la bataille d'avril sur l'Aisne et en Champagne. Cependant le lyrisme du docteur Wegener ne lui laisse pas le jugement libre. Les trois grandes batailles d'arrêt, qui ont la première refoulé, la deuxième suspendu, la troisième cloué sur place et usé la puissance allemande, la Marne, l'Yser, Verdun, ont été tour à tour les plus terribles de la guerre. Ce

n'est pas à l'une ou l'autre d'entre celles-ci que la seconde bataille des Flandres peut être comparée, mais plutôt à cette bataille de la Somme dont les conséquences n'ont été complètement révélées que par le recul allemand du mois de mars 1917 sur la ligne Siegfried. La première bataille des Flandres a fermé aux Allemands les portes et les ports de Dunkerque et de Calais et immobilisé leur invasion ; la nouvelle offensive franco-britannique entre comme un coin, par le saillant d'Ypres, dans la forteresse édifiée depuis près de trois ans par la force germanique sur la terre flamande, atteint la ligne des hauteurs, rejette l'ennemi dans le marécage, menace la route de Bruges. Au cours de la première, le général Foch avait eu l'appui de l'armée anglaise du maréchal French ; dans celle-ci, le maréchal Haig, qui mène au combat les IIe (Plumer) et Ve (Gough) armées britanniques, est secondé par la Ire armée française, commandée par le général Anthoine.

L'armée du général Anthoine est venue se ranger en Belgique à la gauche du groupe des armées de choc britanniques vers le milieu de juin. Après les luttes épiques du Chemin des Dames et de Moronvillers, engagées les 16 et 17 avril, on pouvait croire les Français fatigués. Les Français ont supporté le poids de la guerre depuis le premier jour. Ils ont à leur compte la Marne et l'Yser en 1914, les innombrables et dures et coûteuses offensives de 1915 en Artois, en Champagne, en Lorraine, en Alsace, Verdun et la Somme en 1916. Ils n'ont jamais cessé d'arrêter ou de refouler l'ennemi. Dans le groupement des Alliés ils représentent l'invincible opiniâtreté en même temps que le perfectionnement méthodique des armes et de leur liaison. Or, ces troupes, amenées le

15 juin sur un terrain inconnu d'elles, sont en état d'entrer en ligne le 31 juillet en même temps que les Anglais, passant le canal de l'Yser sur vingt-neuf ponts, l'avant-veille de l'attaque, sans perdre un homme, montrent une habileté de manœuvre, un mordant, un ascendant irrésistibles et augmentent encore notre prestige militaire. Le maréchal Haig a trouvé dans le général Anthoine un exceptionnel collaborateur. Cependant le général Pétain, qui commande en chef les armées françaises, aide à sa manière l'offensive des Flandres en battant l'ennemi sur d'autres points du front : la IIe armée (général Guillaumat) va remporter sa victoire du 20 août devant Verdun sur les deux rives de la Meuse, et la VIe armée (général Maistre) prépare la belle opération de la Malmaison (23 octobre), qui d'un coup nous donnera tout le Chemin des Dames jusqu'à l'Ailette.

En Flandre, le général Anthoine n'avait pas eu six semaines pour aménager le terrain, organiser les services d'arrière, disposer l'artillerie et les troupes. Mais il n'entendait pas retarder l'offensive britannique et, au jour fixé, il était prêt. Le front d'attaque pour les trois armées (IIe et Ve armées anglaises, Ire armée française) était de 15 à 20 kilomètres environ, de la route d'Ypres à Menin sur la droite, à hauteur de Gheluvelt, jusqu'au confluent de Martje-Vaert et de l'Yperlée à Drie Grachten (pour les Français, de Drie Grachten à gauche jusqu'à Boesinghe à droite sur l'Yperlée). L'offensive devait être conduite méthodiquement sur des objectifs limités et comprendre plusieurs phases. La bataille s'engagea le 31 juillet. Du premier coup, l'armée française enlève les positions ennemies sur trois kilomètres de profondeur et s'empare de Steenstraete, puis, dépassant



Collection Mme Guynemer

GEORGES GUYNEMER REGARDANT LES DÉBRIS
DE L'AVION ALLEMAND QU'IL VIENT D'ABATTRE

ses objectifs, conquiert Bixchoote et le Cabaret Korteker. Les Anglais ont leur nouvelle ligne jalonnée par Pilkem, Saint-Julien, Frezenberg, Hooge, le bois du Sanctuaire, Hollebeke, et la Basse-Ville, soit une avance de 1 500 mètres sur un terrain fortifié et coupé de bois. Mais le temps effroyable du 1er août et les contre-attaques allemandes, menées spécialement sur Saint-Julien, empêchent la suite immédiate de l'offensive. Le 16 août, une deuxième opération nous porte sur la ligne de Saint-Jansbeek. A notre gauche nous enlevons la tête de pont de Drie Grachten. Le général Anthoine avait poussé si loin la préparation d'artillerie qu'un des bataillons qui prirent part à l'assaut ne laissa personne en arrière, ni un mort, ni un blessé. De leur côté les Anglais s'emparent de Langemarck. L'armée française étant au pivot, les Anglais doivent compléter leur avance par l'occupation de la ligne des hauteurs entre Becelaere au sud et Poelcapelle au nord (combats d'Inverness, 20 septembre, et de Zonnebeke, 26 septembre). Leurs brillants succès permettent dès lors une nouvelle opération collective. Cette opération sera celle du 9 octobre, qui nous amènera aux lisières sud de la forêt d'Houthulst. Les Anglais ne lâcheront pas la partie engagée avant d'avoir conquis les hauteurs de Passchendaele.

Or il n'est plus de grande bataille sur terre qui ne soit précédée et accompagnée d'une bataille aérienne. Précédée, parce que sa préparation exige la connaissance photographique des lignes et des fortifications ennemies, partant la liberté des avions d'observation, laquelle ne se conquiert que par des escadrilles de chasse et de bombardement. Accompagnée, parce que les réglages d'artillerie et la progression de l'infanterie demandent la même protection. L'ennemi,

qui n'a pu se tromper sur l'importance des préparatifs franco-britanniques dans les Flandres, a, dès le milieu de juin, renforcé ses groupes aériens et le nombre de ses ballons captifs. Durant tout le mois de juillet, se livrent, dans les airs, de terribles combats, rarement d'avions isolés, mais habituellement d'avions groupés ou même de fortes escadrilles : tel ce combat du 13 juillet, le plus formidable de la guerre, auquel prirent part des formations qui comptaient jusqu'à 30 appareils et qui coûta aux Allemands 15 appareils abattus et 16 désemparés...

Guynemer, à l'hôpital, a entendu raconter ces extraordinaires rencontres. Les radieuses randonnées de la Somme, seul ou à deux, les exploits de Lorraine et de l'Aisne sont-ils devenus impossibles? Faut-il se plier aux nouvelles tactiques du nombre et accepter de n'être plus qu'une simple unité dans une formation, ou le chef d'un groupe ordonnant la manœuvre? Le chevalier de l'air demeure incrédule : il songe à son avion magique. L'ère des attaques foudroyantes, quel que soit le chiffre des adversaires, n'est pas close. Cependant la préparation d'artillerie a commencé dès le milieu de juillet. La terre tremble à plus de cinquante kilomètres du front. Terre plate et qui serait sans grâce, si la lumière, jaillie des vapeurs humides qui montent du sol ou viennent de la mer, ne donnait un éclat et un relief délicats aux villages bâtis en pierre jaune, aux grasses fermes, aux bois, aux bouquets d'arbres, aux moindres haies, aux calvaires dressés aux carrefours.

Guynemer avait pris froid, en juillet, parce que, les baraques destinées au logement des aviateurs n'étant pas achevées et ceux-ci couchant provisoirement à Dunkerque, il avait refusé de quitter le

camp, dormant dans un hangar ou sous la tente afin de partir de meilleure heure le matin à la recherche des avions ennemis qui, hardiment, franchissaient les lignes à la faveur des ténèbres et observaient au jour naissant nos préparatifs d'attaque ou même bombardaient nos arrières. Maintenant, les baraques, accueillantes et confortables, s'alignent au bord de la mer.

Le 27 juillet, en ronde avec le lieutenant Deullin, camarade de la Somme et de l'Aisne, camarade de toujours, il abat en feu, entre Langemarck et Roulers, un très puissant Albatros, vraisemblablement de nouveau modèle, 220 HP. Sa victime est tombée loin dans les lignes ennemies. Le spectacle en a été donné aux fantassins anglais enthousiasmés. Il l'a choisi dans une patrouille allemande de huit avions que l'Albatros survolait de 500 mètres. Avec l'avion magique il l'a pulvérisé à une distance de quelques mètres.

Cette victoire est la 49e. Dès le lendemain, il célèbre la cinquantième, un D. F. W., qui tombe en flammes sur Westrobeke, pareillement anéanti, mais qui auparavant s'est défendu, car l'avion enchanté a reçu cinq balles dans la queue, l'un des longerons, le tuyau d'échappement, le capot. Il faut encore le réparer. Ce même jour glorieux, puisque le prodigieux chiffre a été atteint par Guynemer, est aussi pour les Cigognes un jour de deuil. Le capitaine Auger qui, fort de son expérience sept fois triomphante, était parti seul en reconnaissance, reçoit une balle dans la tête, et, mourant, parvient à ramener son appareil au terrain d'atterrissage, pour mourir chez les siens.

Cinquante : Guynemer a réalisé son rêve. Ce nombre qui paraissait inaccessible, s'est peu à peu rapproché.

Le voilà conquis. Cinquante, sans compter les avions tombés trop loin, que nul des nôtres n'a vus, sans compter les avions désemparés, sans compter les observateurs tués sur les biplaces. Va-t-il maintenant s'arrêter? Est-il las de ses chasses, las du massacre et de l'incendie promenés dans les airs? Ne sent-il pas la fatigue née des trop grandes dépenses nerveuses, des efforts démesurés? Entend-il les suggestions qui l'invitent au repos et à la sécurité? Capitaine à vingt-deux ans, officier de la Légion d'honneur, que peut-il attendre encore, que peut-il ambitionner à son âge? Par sa ténacité à obtenir la fabrication, la disposition, les perfectionnements encore incomplets de son avion magique, il a, d'autre part, manifesté un esprit d'invention, des aptitudes mécaniques qui justifieraient aisément d'autres emplois. Précisément, les blessures de son appareil l'obligent à un nouveau voyage : l'occasion est là. Il était mal rétabli quand il a quitté l'hôpital. Un congé paraît s'imposer. Enfin la tactique nouvelle du nombre ne pourrait-elle pas le conduire à exercer un commandement où il courrait moins de risques personnels, où il se livrerait moins à sa fougue et à sa témérité, où il formerait d'autres pilotes à son image et à sa ressemblance.

Nul doute que l'idée ne soit venue à d'autres : Guynemer a ses cinquante, Guynemer va se reposer. Et peut-être : Guynemer a son compte, Guynemer ne volera plus. « C'est chose royale, a dit Alexandre, reprenant un propos du philosophe Antisthène, quand on fait le bien d'entendre dire du mal de soi. » Guynemer n'a jamais connu ce plaisir royal. Tout entier à sa tâche, à sa mission, il ne soupçonne même pas le complot qui se forme pour son salut et lui prête des pensées inférieures. Il va lui-même surveiller les

réparations de son avion, et revient avec lui le 15 août dans les Flandres.

Ses camarades, tour à tour, y cueillent des lauriers, parfois sanglants comme le capitaine Auger : tels le capitaine Derode, l'adjudant-chef Fonck, — nouvel Aymerillot, tout petit et jeunet dans le groupe de ces chevaliers errants, — Heurtaux, Deullin, nommé capitaine, qui seront blessés, et le lieutenant Gorgeux et le caporal Collins. L'aviation de corps d'armée, l'aviation de bombardement ont, comme l'aviation de chasse, leurs héros des Flandres. Trop nombreux sont les noms qu'il faudrait exalter ici. Du moins, n'oublions pas les morts : le lieutenant observateur Mulard, le maréchal des logis pilote Thabaud-Deshoulières, le sous-lieutenant pilote Bailliotz, le sous-lieutenant observateur Pelletier qui, blessé mortellement, meurt après avoir atterri et murmuré avec confiance : « C'est pour mon pays ; je suis content... » ; le lieutenant Ravarin (1) et le sergent Delaunay qui, spécialistes des attaques de nuit, disparaîtront dans les ténèbres sans qu'on ait rien su d'eux...

Guynemer est donc rentré au camp le 15 août. Le 17, l'avion enchanté fait des miracles : il abat à 9 h. 20 un biplace Albatros qui s'enflamme avant de s'effondrer sur Wladsloo et cinq minutes après, à 9 h. 25, un D. F. W. qui tombe en feu au sud de Dixmude. Le capitaine Auger, et aussi le sergent

(1) Le lieutenant Robert Ravarin, fils de M. Fleury Ravarin, ancien sénateur du Rhône, et le sergent Delaunay, ouvrier de Paris, ont été abattus à Lichtervelde dans la nuit du 2 au 3 septembre 1917, après avoir bombardé la gare où ils avaient, quelques mois auparavant, fait sauter un dépôt de trains de munitions. C'était le cinquantième bombardement de nuit du lieutenant Ravarin. *(Note de* 1919.*)*

Cornet, des Cigognes, qui a été tué le 16 août, sont vengés par leur terrible compagnon qui, le 18, tire encore à bout portant un biplace sur Staden, et le 20, montant cette fois son ancien *Vieux-Charles*, foudroie un D. F. W. sur Poperinghe. En quatre jours, il a cueilli trois trophées certains, et dans des conditions de guerre aérienne qui deviennent de plus en plus dures matériellement et difficiles, en raison de la hauteur et du nombre. Malgré le temps qui, ce mois d'août, fut presque continuellement orageux ou pluvieux, malgré les méthodes ennemies qui groupent les avions afin de les moins exposer et de leur éviter les surprises, Guynemer devance la tempête et son audace est telle qu'elle surprend même un adversaire préparé.

Les aviateurs anglais et belges du voisinage lui rendent des visites et reçoivent les siennes. Il donne, il répand ses méthodes de tir. Car l'appareil pour lui n'est que l'instrument qui permet à l'arme son œuvre de mort. « Mon avion, a-t-il dit un jour, n'est qu'une mitrailleuse volante. » Et le capitaine Galliot, spécialiste de l'armement, qui répète cette formule, donne sur Guynemer, armurier et tireur, des détails qu'il faut retenir, car ils expliquent ses victoires : « Un jour, écrit-il à Buc, Guynemer ne proclamait-il pas devant M. Daniel Vincent : « Ce n'est pas avec des « évolutions qu'on tue le Boche. On le tue en tirant « dessus le plus fort et le plus juste possible... » Aussi, son travail de tous les jours commençait-il par la vérification minutieuse du fonctionnement de son arme, du calibrage de ses cartouches, du réglage de ses organes de visée. Pour le réglage du moteur et de l'avion, il se confiait à ses mécaniciens, se bornant à un rôle de surveillance ; pour ses armes, c'était lui

qui les soignait presque entièrement lui-même, armes et munitions... Il avait compris cette vérité, dont l'évidence n'apparaît qu'aux chasseurs de gros gibier, *qu'il ne suffit pas de toucher et de toucher le premier, il faut pouvoir foudroyer* si l'on veut retarder le plus possible l'échéance fatale du jour où la victime entraînera son vainqueur avec elle dans l'abîme... (1) »

De l'appareil lui-même, Guynemer a fait l'arme la plus redoutable. Le cinquantième est bien dépassé. Le 20 août, il en est à 53. Le voilà en marche pour d'autres chiffres. Est-ce la Somme qui recommence? Le 24 août, Guynemer repart pour Paris ; aux usines de Buc, il veut demander la réparation de son avion blessé et un nouveau perfectionnement.

(1) *Guynemer tireur de combat* (*Guerre aérienne* du 18 octobre 1917, numéro spécial consacré à Guynemer).

II

LES PRÉSAGES

— Oui, le chien finit toujours par avoir raison, lui avait dit son père à Biarritz, en souriant avec mélancolie, quand Georges Guynemer insistait pour s'engager à tout prix malgré ses deux ajournements successifs.

— Le chien? Quel chien? avait demandé le jeune homme, qui ne connaissait pas l'apologue.

— Le chien qui est sur le seuil, attendant que quelqu'un lui ouvre la porte. Il ne pense qu'à entrer, tandis que l'on ne pense pas toujours à le laisser dehors. Ainsi parviendra-t-il fatalement à son but.

Notre destin, pareillement, nous attend. Il attend pour nous faire signe que nous lui ouvrions la porte de notre vie. Nous avons beau la tenir fermée avec toute notre volonté. Parce que nous ne pensons pas toujours à lui, ou parce que nous nous fions à lui, il entrera quand ce sera son heure. Car il n'est là que pour le signe qu'un jour il nous doit adresser. « Ce que nous appelons fatalité n'est souvent que la revanche des forces naturelles sur la volonté humaine, quand l'esprit a trop contraint la matière ou prétendu se passer d'elle. Orphée entraînait les fleuves, les arbres et les rochers au son de sa lyre, mais les Ménades le mirent en pièces (1). »

(1) Bergson.

Guynemer en Flandre n'est-il plus le Guynemer de la Somme, de la Lorraine et de l'Aisne? Sa maîtrise est, certes, la même, si elle ne s'accroît pas avec chaque bataille. Sa témérité n'a cure du nombre, ni des nouvelles tactiques aériennes, tant elle a foi dans son arme et dans son appareil perfectionnés. Ses victoires du 17 et du 20 août égalent les plus hardies. Et cependant ses camarades n'ont-ils pas remarqué chez lui une tension plus violente des nerfs? Il ne se contente pas de voler plus que les autres, de guetter plus longtemps le gibier qui se présentera et de l'abattre. Maintenant, il veut son Boche à jour fixe. Il exige que la victime se présente et, si elle manque au rendez-vous, il va la chercher dans ses lignes, à des distances de plus en plus dangereuses. Est-il las de tenir au destin la porte fermée? Est-il sûr que le destin n'entrera pas? Mais songe-t-il seulement à ce destin qui a fixé son heure — proche ou lointaine?

Nul doute qu'il y ait songé, et de plus en plus. « La dernière fois que je le vis, écrit le lieutenant Constantin, son compagnon de Stanislas, son air triste m'avait frappé. Il venait de remporter sa quarante-septième victoire. « J'ai eu trop de chance, « me disait-il, j'ai la sensation qu'un de ces jours je « vais y rester. — Mais non, lui disais-je, j'ai une « confiance illimitée en toi, je suis sûr qu'il ne t'ar- « rivera rien. » Il souriait, sceptique, mais cette idée le poursuivait et il évitait tout ce qui pouvait lui retirer une partie de son énergie et de son calme, voulant apporter dans l'accomplissement de son métier de « chasseur de Boches » la plénitude de ses facultés (1). »

(1) Notes inédites de J. Constantin.

Quand a-t-il cessé de se croire invincible? De sa blessure de Verdun, il s'est remis, dans les airs, on se rappelle comment, en se soumettant au tir ennemi sans riposter. Il a été « descendu » huit fois, plus qu'aucun autre, et chaque fois *il a eu le temps d'y penser*. Combien de fois est-il revenu à l'aérodrome avec des balles dans son appareil et jusque dans ses vêtements? Jamais ces menaces n'ont eu le pouvoir de peser sur sa volonté. Jamais elles n'ont ralenti son ardeur, ni diminué sa fureur dans l'attaque. Mais s'est-il jamais cru invincible?

Il a confiance en lui et il sait qu'il n'est qu'un homme. L'un de ses amis les plus intimes, son rival de gloire aux Cigognes, le plus rapproché depuis la disparition de Dorme, celui que j'ai appelé l'Olivier de ce Roland, a reçu un jour son étrange confidence. Il a été seul à la recevoir. — Quand nous partons, m'a dit un autre, nous ne songeons qu'à nous battre. Cela est assez absorbant. — Mais Guynemer a dit à celui-ci :

— Quand on met le moteur en marche, je fais un signe aux camarades.

— Un petit signe, je l'ai bien vu. La poignée de main de l'aviateur. Cela veut dire : au revoir.

Et Guynemer a expliqué, en riant à demi pour ne pas donner trop d'importance à ses paroles :

— Ils ne comprennent pas que je leur dis peut-être adieu.

Il a dit cela, mais il a ri. Chez Guynemer, l'enfant est toujours près de l'homme.

Les derniers jours de juillet, après son cinquantième, de Paris où il surveille la réparation de son avion, il est venu faire une courte visite à Compiègne.

Son père, qui l'a vu se passionner pour la réalisation d'un nouveau type d'appareil et qui connaît sa compétence technique, lui découvrant un peu de nervosité, ose, pour la première fois, et bien timidement, et sans insistance, faire allusion à un autre avenir :

— Ne pourrais-tu rendre aussi des services dans les questions de matériel?

Mais les yeux de Guynemer ont posé sur lui un regard gênant. Toutes les interventions qu'il a réclamées de son père ont servi à le mieux exposer :

— Aucun homme n'a le droit de se retirer du front tant que dure la guerre. Je sais très bien ce que vous pensez. Le dévouement n'est jamais perdu. Ne parlons plus de ça...

Le mardi 28 août, Georges Guynemer, venu à Paris après sa victoire du 20 août pour de nouvelles réparations à son appareil, se rend à Saint-Pierre de Chaillot. Ce n'était pas là une visite exceptionnelle. Il aimait à s'y recueillir, avant la bataille, à s'y préparer. Un prêtre l'a révélé depuis lors : « Je suis dans mon rôle de prêtre, a-t-il écrit, en disant aujourd'hui sa foi en Dieu et la clarté de son âme (1). » Les habitués de Chaillot le connaissent, mais toute curiosité serait déplacée dans le saint lieu, et il peut se croire ignoré. Après qu'il a rempli ses devoirs religieux, il cause volontiers quelques instants dans le petit bureau de la sacristie. Causerie rendue plus intime et plus grave par le ton qu'y prennent naturellement les pensées, bien qu'il ne soit pas l'homme des méditations et des longues prières.

(1) *Croix* du 7 octobre 1917, article de Pierre l'Ermite.

— C'est fatal, dit-il avec son autorité mêlée d'enfantillage, je n'y échapperai pas.

A quoi donc n'échappera-t-il pas? Et, se souvenant de ses études, il précise en latin :

— *Hodie mihi, cras tibi...*

Les premiers jours de septembre, à la veille de son départ pour les Flandres, — car si son appareil n'est pas encore réparé, le service l'appelle, — il rencontre sur le pas de l'hôtel Édouard-VII un de ses camarades de Stanislas, Jacquemin, qui est artilleur : « Il m'emmena dans sa chambre, rapporte Jacquemin, et nous passâmes une bonne heure ensemble à bavarder en rappelant nos souvenirs de collège. Je lui demandai s'il avait un truc spécial pour obtenir de si brillants résultats : « Non, me répondit-il. Souviens-toi que « j'ai eu des prix de tir. Je tire bien et j'ai une con- « fiance absolue dans mon appareil. » Il me montra ses multiples décorations. Toujours aussi simple, aussi gentil, aussi bon camarade qu'à Stanislas. Nullement grisé par son succès, il était seulement plus expansif et il était heureux de me raconter ses combats avec le Boche. Il m'expliqua que, malgré l'opposition qu'il avait rencontrée longtemps chez les constructeurs, il avait obtenu un perfectionnement qu'il poursuivait. Il me dit aussi avoir un appareil photographique avec lequel il photographiait les différentes phases de la chute de l'adversaire. Quand nous nous sommes quittés, sa dernière parole a été : « J'espère « bien voler demain, mais tu ne me verras plus aux « communiqués. C'est fini. J'ai abattu mes cin- « quante Boches (1). »

(1) Notes inédites de M. Jacquemin.

Que veut-il entendre par là? Paroles énigmatiques et contradictoires, qui ne sont peut-être qu'une boutade : il est rassasié de gloire, et demain il volera encore. Il volera pour rien, car il n'a plus rien à attendre, car il n'attend plus rien. Mais il volera.

Avant de repartir pour Dunkerque, il vient à Compiègne dire adieu à ses parents. Il y passe deux jours, les 2 et 3 septembre. Il partira le 4. Jamais il ne s'est montré plus câlin, plus séduisant et gai, plus simple et gentil. Mais il est aussi plus agité.

— Faisons des projets, faisons des projets, répète-t-il, lui qui, auparavant, n'en voulait point faire.

Et il fait des projets où il gâte ses sœurs à l'avance. A sa sœur Yvonne, il rappelle le temps où il lui réclamait une neuvaine. Il voulait qu'elle fît des vœux afin qu'il réussît à s'engager : c'était à Biarritz, après son premier ajournement. Comme elle s'y refusait, il l'avait menacée de la bouder tout le reste de ses jours. Et il l'avait boudée, en effet, pendant cinq minutes au moins.

Sa mère et ses sœurs ne lui ont trouvé que plus de charme et d'entrain. Son père le devine, le pressent fatigué, surmené, lui découvre une sensibilité à ce point aiguisée que, de sa mission de chasseur, il se crée une obligation excessive et se reproche de n'avoir pas, avec son nouvel appareil, obtenu déjà plus de résultats. La volonté de vaincre n'est plus, chez le jeune guerrier, soumise à l'occasion : elle croit forcer l'occasion à heure fixe. Alors son père se décide à lui parler. Avec sollicitude, il l'engage au repos, le prenant par l'amour-propre et l'intérêt même de son arme :

— Un repos momentané. Un repos qui te fortifie-

rait. Il ne faut pas oublier que tu abuses de tes forces. Tu risques un jour, si tu continues longtemps encore, de n'être plus toi-même, de te montrer inférieur à toi-même.

Son fils le regarde avec reproche :

— C'est la guerre, papa. Il faut que ça marche ou que ça casse.

Le père insiste cependant. Pour la première fois, il donne un tel conseil, non sans y avoir mûrement réfléchi :

— Tu as ton compte. Arrête-toi quelque temps. Tu pourrais former d'autres pilotes de chasse, pareils à toi. Après, tu reprendras ta place à ton escadrille.

— Oui, et l'on dirait qu'à bout de récompenses j'ai cessé de combattre.

— Tu laisseras dire, et quand tu reparaîtras, plus fort et plus ardent, on comprendra. Je ne t'ai jamais donné un conseil que je ne puisse crier sur la place publique. Ne t'ai-je pas aidé dans toutes tes entreprises? As-tu jamais trouvé ici autre chose que des encouragements et l'acceptation la plus désintéressée et la plus exaltée de ta vie de combattant? Mais il y a une limite aux forces humaines.

Georges Guynemer va conclure la conversation :

— Oui, dit-il, une limite qu'il faut toujours dépasser. Tant qu'on n'a pas tout donné, on n'a rien donné.

Le père s'est tu. Il a touché le fond de l'âme. Il est fier ensemble et attristé. Dès cet instant, il a le cœur angoissé. Au moment du départ, il dissimule son angoisse. Il regarde le partant comme s'il ne devait pas le revoir, et quand il est parti, ces dames regardent encore dans sa direction. Le silence, et non les paroles, unit les siens dans un malaise que

chacun d'eux se contraint à dissimuler aux autres.

Dans l'*Iliade*, quand Hector, après avoir rompu la muraille qui protégeait le camp grec et être apparu à ses ennemis, semblable à un noir tourbillon qui couvre tout d'un coup la terre et que les dieux seuls auraient pu arrêter, revient dans Troie et attend aux portes de Scées Achille ivre de venger Patrocle, le vieux Priam, le premier, aperçoit le danger et supplie son fils de ne pas partir. Hécube se joint à lui pour le fléchir par ses larmes et ses prières. Mais larmes et prières sont inutiles. Hector, sans les écouter, marche à la rencontre d'Achille. Il va à son destin.

Le 4 septembre, Guynemer est au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer, près de Dunkerque. Le capitaine Heurtaux, son ami Heurtaux, qui commandait l'escadrille des Cigognes, n'y est plus. Il a été blessé la veille, le 3 septembre, gravement, d'une balle explosive à la cuisse, recueilli par les Anglais et évacué. Heurtaux, par sa finesse de doigté, avait peut-être seul un peu d'empire sur le terrible Guynemer. Le mercredi 5, Guynemer, qui n'a pu ramener son avion magique indisponible encore et qui s'est plaint aux usines de n'en avoir pas un de rechange, remonte son ancien appareil : il attaque un D. F. W. à bout portant, selon sa méthode, mais ses deux mitrailleuses s'enrayent et le Boche est sauvé. Il a volé une heure. Enragé, il recommence, fond sur un groupe de cinq monoplaces, en tire deux successivement, de très près, mais par leurs manœuvres réciproques ceux-ci parviennent à se dégager. Guynemer, au retour, examine son arme et découvre une détente mal placée ; cette fois, il a volé deux heures et demie. Il sort une troisième fois et mène une ronde de deux

heures, interrogeant le ciel, cherchant, appelant, provoquant l'ennemi, indigné de n'apercevoir au loin que des fuyards. Une heure, deux heures et demie, deux heures : total, cinq heures et demie de vol dans une seule journée. Qui peut tenir les airs si longtemps? Guynemer veut une victoire. Guynemer abuse de lui sans pitié.

Toutes les circonstances se liguent contre lui pour l'énerver ; l'absence de Heurtaux blessé, l'indisponibilité de son avion magique, les enrayages de ses mitrailleuses, et jusqu'à ce ciel vide. Il s'irrite, sa nervosité s'accroît. Le lieutenant Raymond, avec qui il aimait à combattre, est en permission. Le samedi, 8 septembre, il emmène avec lui le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, un autre de ses compagnons habituels, malgré le temps qui, lui aussi, se mêle de le contrarier. Une brume épaisse entoure bientôt les deux aviateurs, qui se perdent et se retrouvent, l'un, Bozon-Verduraz, sur Nieuport, l'autre, Guynemer, sur Ostende.

Le dimanche 9 septembre, Guynemer, le matin, est resté endormi. L'un de ses camarades l'appelle, lui demande s'il vient à la messe.

— Sans doute.

Guynemer assiste à la messe à Saint-Pol-sur-Mer.

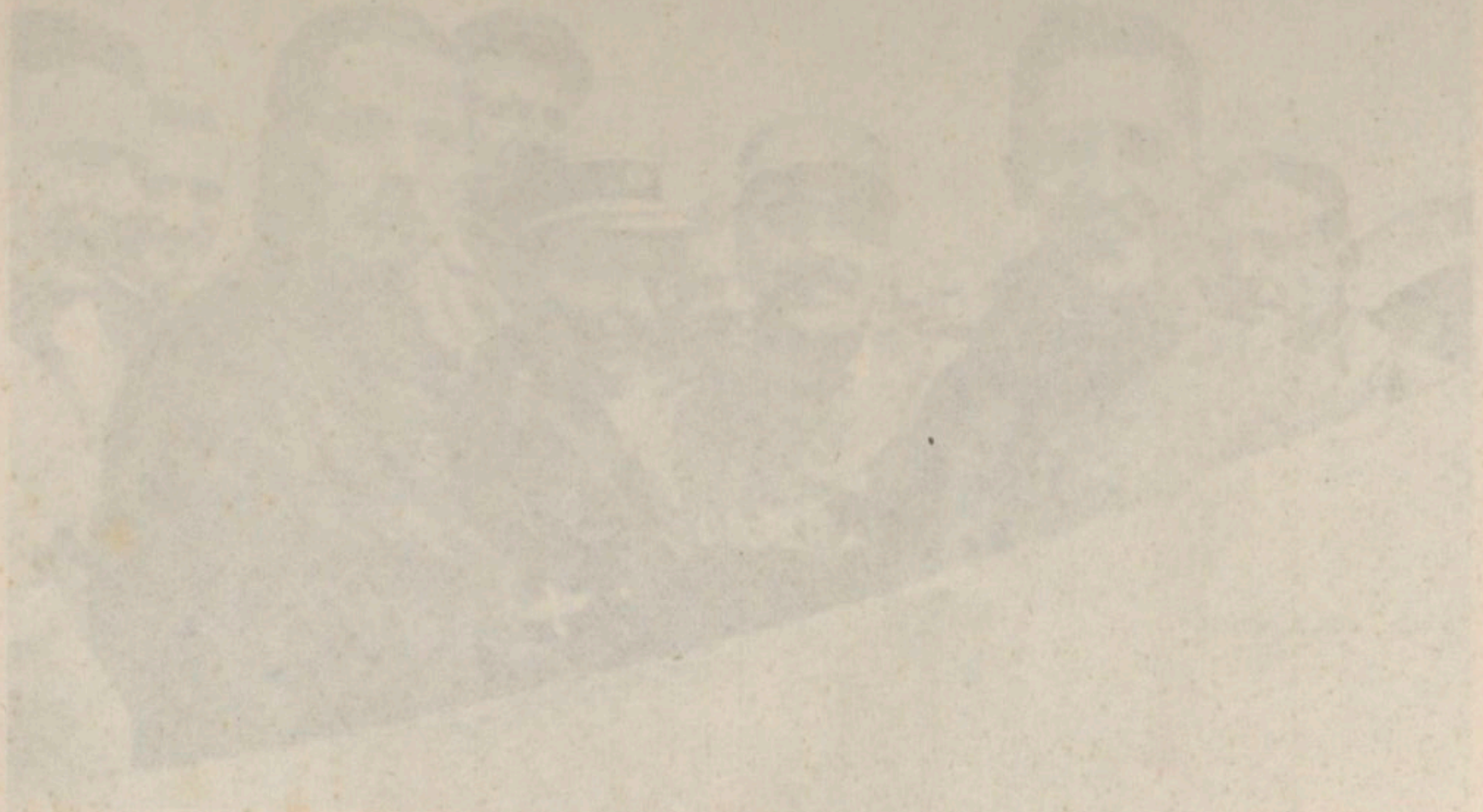
Regarde-t-il en face l'avenir et songe-t-il aux siens? Récite-t-il pour lui-même — car il n'est pas de ceux qui livrent le secret de leur vie intérieure — une prière semblable à celle que son camarade aviateur Anthelme de Gibergues rédigea comme un testament :

« *Si, les ailes brisées, un jour, dans le ciel, je retombe sur la terre en retournant à Dieu, que ces lignes apportent*



Collection Mme Guynemer

La Bonne Maison, 25 Mai 1917, 41e boche, 3e de la matinée.
Abattu après un combat livré en vue du terrain.
(Ce texte est celui écrit par Guynemer au-dessous de la photographie).



à ma mère, à mon père, les pensées dernières, les désirs, les rêves suprêmes de leur fils tant aimé.

« *Dès que l'avion mortellement blessé refusera tout travail, dès que l'accomplissement de la mission sera impossible et ma tâche sur terre terminée, dès que la chute se précipitera, à quelques mètres à peine au-dessus du vacarme de la bataille, une paix infinie depuis longtemps attendue m'envahira et je la chanterai de toute mon âme :* Gloria in excelsis Deo !... *Oh! ces quelques secondes devant la souffrance et la mort, dont le monde a une telle horreur qu'il essaiera de vous les cacher comme abominables, vous les bénissez avec moi; elles sont une faveur du juge souverain.*

« *A mesure que mon corps frissonnant s'approchera du sol, mon âme remontera plus légère à des hauteurs inconnues : la séparation se fera victorieuse...* »

Cependant le temps est mauvais : il ne vole pas ce jour-là. Et au lieu de goûter ce repos forcé, il s'en irrite comme d'une injure. Mais le lendemain, — lundi 10 septembre, — il vole trois fois, et les trois fois une malchance impitoyable le poursuivra.

La première fois, il part sur son appareil à deux mitrailleuses. La commande de la pompe à eau est grippée : il est forcé d'atterrir sur un terrain d'aviation belge. Cependant il peut revenir. On le photographie comme il va baisser son masque. L'image ainsi obtenue montre un Guynemer crispé, tendu, tourmenté, inquiétant. Celui qui faisait trembler ses ennemis fait trembler ceux qui l'aiment. Le voici au camp d'aviation. Il débarque. Il n'a qu'un parti à prendre dès lors : attendre. D'un instant à l'autre il doit repartir pour Paris et les usines de Buc, et y prendre son avion enchanté mis au point. Qu'il aille

donc le chercher. Personne ne le retient. Et précisément son autre appareil vient de lui occasionner des déboires. C'est la solution la plus simple. Elle paraît s'imposer. Oui, mais il veut son Boche auparavant. N'est-il pas dans les Flandres pour donner l'exemple, pour exalter tout le monde, aviateurs et fantassins?

Deullin est absent. Il monte l'appareil de Deullin. Il découvre enfin dans l'espace un groupe d'avions ennemis, les attaque sans aucun souci de leur nombre, reçoit quatre balles dans son propre appareil, dont une dans la pompe à air. Une seconde fois, il est contraint à l'atterrissage et même il doit rentrer au camp en automobile. Va-t-il écouter les conseils de la sagesse, de la prudence? Ah! bien oui, il repart une troisième fois, sur l'appareil du lieutenant Lagache. Cette fois, l'essence déborde par le couvercle dévissé du carburateur. Un commencement d'incendie se déclare. Guynemer est encore obligé de redescendre. Il a failli prendre feu.

Trois vols, trois atterrissages forcés. Ce jour-là encore il a dépassé la mesure : il a volé cinq heures et demie sur trois appareils successifs qui, tous trois, lui ont donné de la tablature. Son énervement, son épuisement sont extrêmes Tout lui échappe, tout le contrecarre, le temps, les machines, les circonstances. Jamais il n'a déployé tant d'énergie, et cette énergie a été inutile. Mais Guynemer ne cédera pas : il repartira, il ira, il veut, il veut, il veut...

III

LE DERNIER DÉPART

Le lendemain 11 septembre, un mardi, le temps semble incertain. Mais le voisinage de la mer attire ces brumes matinales qui se lèveront tout à l'heure. Le jour sera beau. Guynemer a mal reposé. Ses trois atterrissages successifs de la veille l'ont humilié et blessé. Toutes les forces matérielles se liguent contre lui. Ah ! s'il n'avait que l'ennemi à vaincre ! Sans son nouvel avion, — cet avion enchanté dont il a porté l'idée en lui tant de mois, comme une femme porte son enfant, et qu'il a eu la joie de voir vivre, de chevaucher, — la chasse n'a plus autant d'attrait pour lui. Il ne peut plus passer, il en est obsédé, il partira le soir même pour l'aller chercher aux usines. Pourquoi n'est-il pas déjà parti? Il lui répugnait de quitter le camp sans avoir abattu au moins son Boche. Mais puisque le Boche y met de la mauvaise volonté... C'est cela, il partira le soir même. Cette solution le calme momentanément. Il n'a plus qu'à se croiser les bras et attendre l'heure du train. Précisément, le commandant du Peuty, un des chefs de l'aviation au Grand Quartier général, et le commandant Brocard, appelé au ministère de l'Aéronautique comme chef de cabinet et provisoirement remplacé dans le commandement de son groupe de combat par le capitaine d'Harcourt, doivent arriver par le train du matin. Ils seront au

camp vers neuf ou dix heures. Une conversation avec eux sera précieuse en enseignements ; elle servira à préparer l'avenir. Pourquoi ne les attendrait-il pas?

Il est agité, il a le teint bistré qui présage ses crises de fatigue ; il hésite, il va de sa baraque aux hangars et des hangars à sa baraque. Aucune mauvaise humeur, mais une grande nervosité. Il retourne au hangar, il inspecte son *Vieux-Charles* bi-mitrailleuse. En somme, l'appareil et les armes sont en bon état, l'accident de la veille n'est pas à prévoir. Alors pourquoi est-il là? En l'absence du capitaine Heurtaux, il commande l'escadrille des Cigognes. Plusieurs pilotes sont partis en reconnaissance. N'est-il plus celui qui donne l'exemple? Déjà les brumes s'élèvent. Et le devoir, comme le jour, resplendit, le devoir auquel Guynemer n'a jamais résisté, qu'il a toujours devancé, du jour où il triomphait à Biarritz des ajournements jusqu'à ce matin du 11 septembre 1917. *Ni le goût de la gloire, ni celui de l'aviation n'ont été pour rien dans son premier départ, venu de sa seule volonté de servir; ils ne seront pour rien dans le dernier, pareillement imposé par sa seule volonté de servir.*

Il est résolu. Le sous-lieutenant Bozon-Verduraz qui a souvent chassé avec lui, avec lequel il s'est égaré trois jours auparavant au-dessus de la mer, l'accompagnera. Les mécaniciens sortent les avions. Un de ses camarades lui demande, avec une négligence apparente :

— Vous n'attendez pas le commandant du Peuty et le commandant Brocard? Ils vont arriver.

Mais Guynemer montre l'espace qui se libère des nuées comme lui-même de son indécision.

Tout le monde, ces jours derniers, a essayé de le retenir, le sentant plus nerveux. Cette conspiration

même l'excite, et c'est pourquoi chacun y apporte des ménagements. Guynemer est intraitable. Il est l'enfant gâté de l'aviation. Il peut prendre à rebours le souci qu'on lui manifeste. Il n'accepte pas qu'on montre plus de soin de son existence que de n'importe quelle autre. Il est malaisé à manier, et pour s'y risquer il faut user de beaucoup de prudence et de mesure. Cependant le commandant du Peuty et le commandant Brocard, qui ont plus d'autorité, ont été prévenus de cet état d'esprit. Ils veulent voir Guynemer. Ils se hâtent. Ils arriveront au camp d'aviation à neuf heures du matin et le réclameront sans retard. Or, Guynemer et Bozon-Verduraz se sont envolés à huit heures vingt-cinq.

Les deux aviateurs s'éloignent de la mer, gagnent vers le sud-est. Ils se rapprochent des lignes, passent au-dessus de Bixchoote et du cabaret Korteker que nos troupes ont conquis le 31 juillet. Ils suivent dans les airs la route de Bixchoote à Langemarck, ils survolent Langemarck dont les Anglais se sont emparés le 16 août. Les tranchées, les débris d'anciennes voies qu'ils connaissent bien se croisent, s'enchevêtrent sous eux. Voici le chemin de fer, ou ce qui fut le chemin de fer d'Ypres à Thourout, qui passe au nord de Langemarck, et voici la route d'Ypres la Ruinée, d'Ypres martyre à Thourout, qui passe par Saint-Julien et Poelcapelle. Sur nos lignes, sur les lignes anglaises, ils n'ont rencontré aucune patrouille ennemie. Ils franchissent au-dessus de la Maison Blanche, à l'est de Langemarck, les lignes anglaises, ils s'avancent sur les lignes allemandes, du côté de Poelcapelle, ils ont sous eux les vestiges de Poelcapelle.

De ses yeux habitués à scruter le ciel, de ses yeux

qui ne laissent rien échapper, Guynemer a découvert un ennemi, un seul, qui vole plus bas. Il a fait à son compagnon le signe convenu. Le combat va s'engager. L'inévitable est là. L'inévitable, c'est le devoir.

L'attaque d'un biplace au-dessus des lignes ennemies, et libre ainsi de sa manœuvre, est toujours une opération délicate, à cause de son vaste champ de tir : le pilote tire dans l'hélice, comme sur monoplace, mais le passager, avec sa tourelle, embrasse tout l'espace, sauf deux angles morts, le premier en avant, le second sous le fuselage et sous la queue, ainsi qu'en arrière de celle-ci, dans l'axe du fuselage. Le tir de face, de haut en bas ou de bas en haut, habituel à Guynemer, est difficile : les vitesses additionnées des deux appareils le rendraient imprécis pour tout autre, et, de plus, le pilote et le passager sont blindés par le moteur. La meilleure position sera derrière la queue et légèrement en dessous.

Guynemer la connaît bien. Il sera toujours temps de la chercher par une vrille ou un retournement, si l'attaque directe n'a pu réussir. Il essaie de la surprise, en se plaçant entre le soleil et l'ennemi pour ne pas être vu. Mais le soleil se voile, refusant de le dissimuler dans sa lumière. Alors il plonge afin de descendre et de se tenir au niveau de l'adversaire, les plans ne formant plus qu'une ligne mince peu visible. Cependant l'ennemi l'a aperçu et manœuvre afin de le garder dans son champ de tir. Pour l'empêcher d'ajuster, il serait prudent de ne pas se diriger sur lui selon une trajectoire rectiligne, car un mitrailleur de sang-froid tirant contre un avion marchant droit sur lui a les plus grandes chances de l'atteindre : il faudrait décrire les zigzags pour obliger le tireur

adverse à déplacer sa mitrailleuse d'un bord à l'autre, garder un peu de hauteur et, en se rapprochant, tirer une rafale en fonçant dessus, après quoi éviter l'avion ennemi, et, s'il n'est pas abattu, s'écarter vivement vers l'arrière. Guynemer court au but comme un bolide, sans recourir à aucun tour. « Je ne vole pas la victoire », pourrait-il dire comme Alexandre refusant d'attaquer de nuit les troupes de Darius. Il compte sur son adresse au tir et sur la foudroyante charge qui lui a assuré tant de triomphes. Mais il manque, cette fois, l'adversaire qui se met en vrille, descend et tombe sur l'avion de Bozon-Verduraz qui le manque à son tour.

Guynemer va-t-il rompre le combat? Il n'y a pas eu de surprise et la prudence le conseillerait. Guynemer n'a montré aucune prudence dans son attaque directe. Il va recommencer, car il veut vaincre. Tous ses atterrissages de la veille l'ont exaspéré : il s'acharnera. Tandis qu'il continue à descendre pour se retourner derrière le biplace et chercher à le placer dans son champ de tir, Bozon-Verduraz aperçoit une troupe de huit monoplaces allemands qui s'avance vers les lignes anglaises. Selon les règles tactiques qu'il observe avec son chef, il va se séparer de lui, se présenter aux nouveaux venus, les attirer, les entraîner et les dépister, et tandis qu'il opérera cette manœuvre, il laissera à Guynemer le temps de cueillir sa cinquante-quatrième victoire. Puis il reviendra, sur le champ de bataille devenu le point de ralliement, rejoindre le vainqueur. Sur Guynemer il est sans inquiétude. Avec lui, n'a-t-il pas attaqué souvent, à deux, des groupes de cinq, six, et parfois dix ou douze monoplaces. Sans doute le biplace est-il mieux armé et plus perfide. Pour Guynemer, c'est néanmoins un

gibier sûr. Guynemer était, ces jours derniers, bien agité, bien nerveux. Mais, au combat, il retrouve toutes ses facultés, son sang-froid, sa maîtrise, son extraordinaire coup d'œil, — sa témérité aussi.

Bozon-Verduraz a emporté cette vision : Guynemer, après l'échec de son premier assaut, a piqué, afin de continuer le combat et de chercher la position favorable à son tir ; l'avion ennemi descend en vrille, se rapprochant de la terre à qui il peut demander secours. Le second de Guynemer s'est offert à la vue des huit monoplaces allemands, qui s'engagent dans sa route et s'échelonnent dans le ciel à sa poursuite. Son plan réussit. Peu à peu le groupe se désagrège, se dissout dans le vaste ciel. Bozon-Verduraz revient en hâte à son point initial où son chef doit, sans doute, l'attendre. Il cherche Guynemer : personne. L'espace est vide. L'Allemand serait-il indemne? Personne ! Il perd de sa hauteur pour mieux explorer le ciel et la terre ensemble, car une inquiétude mortelle l'a saisi, lui serre le cœur. Sur le sol, aucun signe, aucun de ces attroupements que provoque la chute d'un appareil. Rassuré, il remonte et décrit de grands cercles, attendant le camarade qui va revenir, qui ne peut pas ne pas revenir, qui peut-être, qui sûrement a été entraîné au loin par la prolongation de sa chasse. Guynemer n'a-t-il pas toutes les audaces? Comme Dorme, ne s'est-il pas engagé — plus d'une fois — à d'inquiétantes distances dans les lignes ennemies? Oui, comme le lieutenant Dorme qui, un jour de mai, sur l'Aisne, n'est pas revenu... Mais Guynemer reviendra. Il faut qu'il revienne. Il est impossible qu'il ne revienne pas. Impossible, pourquoi? Parce que celui-là est au-dessus des misères communes, parce que celui-là est invincible, parce



Combat contre un mono. Albatros.
Photo prise au cours d'un
combat aérien -
Vsd de Guynemer
Certifié exact
Distance 15m

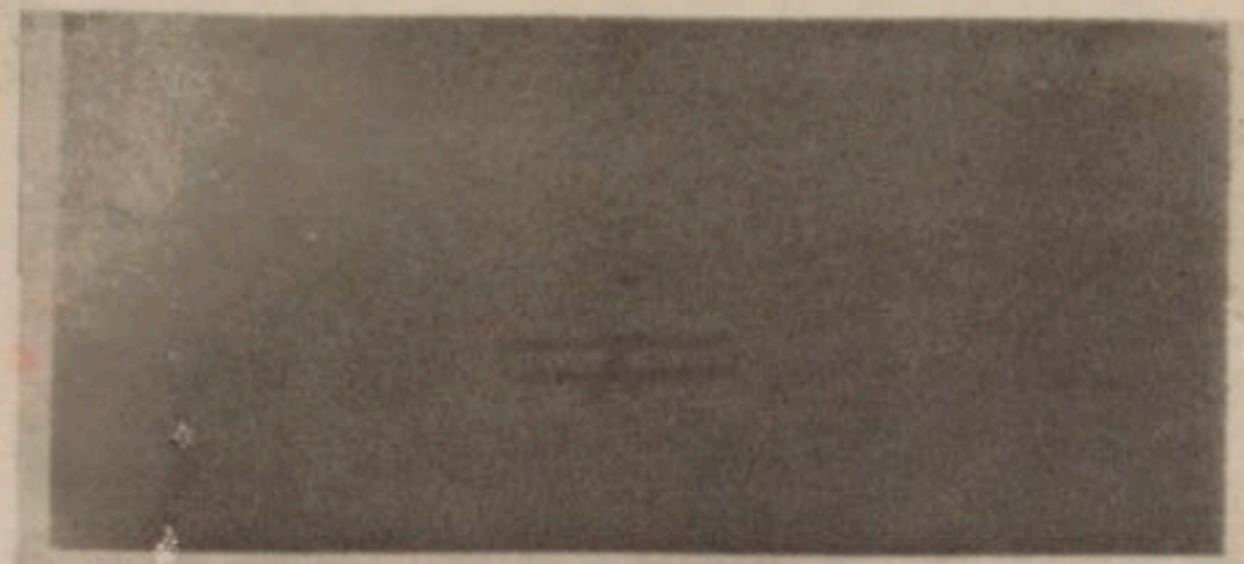


Photo prise le 1917 au
cours d'un combat aérien à 2.200
entre Alannes et les lignes, au moment
où l'appareil en basculant projette
le passager dans le vide -

45me avion abattu.
Certifié exact
Distance : 50m

PHOTOGRAPHIES PRISES PAR GEORGES GUYNEMER AU COURS DE SES COMBATS AÉRIENS. (Signatures de Guynemer et du Commandant Brocard).

que celui-là est immortel. Cela ne se discute pas. C'est la foi des Cigognes. Sur Guynemer personne n'a jamais eu de doute. Guynemer abattu? Cette seule supposition est quasi sacrilège!

Bozon-Verduraz attend. Il attendra tout le temps qu'il faudra. Une heure a passé, et personne ne paraît. Il allonge ses cercles, il inspecte plus loin, sans perdre le point de ralliement. Il fouille les airs, comme Nisus la forêt à la recherche d'Euryale. Guynemer est un homme. Les risques des autres sont ses risques. Tant d'autres, déjà, ne sont pas rentrés! oui, tant d'autres, mais pas Guynemer.

La deuxième heure s'est écoulée, et le fidèle compagnon est toujours seul au rendez-vous. Il est seul au rendez-vous et l'essence va lui manquer. Un cercle encore avant qu'elle ne manque. Le cercle est bouclé ; encore celui-là. Le moteur ne va plus pouvoir fonctionner. Il faut rentrer au camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer. Il faut y rentrer seul.

Bozon-Verduraz atterrit, et sa première parole est pour réclamer Guynemer.

— Guynemer est là? demande-t-il.

— Non, pas encore.

Il savait d'avance qu'on ne le lui rendrait pas. Guynemer n'est pas rentré.

Le téléphone jette ses appels. Les ondes de la télégraphie sans fil s'allongent dans l'espace. Les avions libres partent en reconnaissance. Les heures s'écoulent ; le soir, peu à peu, s'approche, un de ces beaux soirs de fin d'été où les confins de l'horizon prennent des tons de fleurs, les ombres montent de la terre, et de Guynemer on est toujours sans nouvelles. Des escadrilles voisines, françaises, anglaises, belges, ses frères d'armes, viennent s'enquérir. Les derniers

avions envolés ont atterri. Personne n'ose interroger les rentrants.

Cependant il faut assurer le service, et la vie continue comme si l'aviation n'était pas en deuil. Tous ces jeunes hommes qui jouent habituellement avec la mort ne manifestent pas leur douleur. Elle est en eux farouche et rude.

Au dîner du soir, une lourde tristesse pèse sur les pilotes des Cigognes. La place de l'absent est vide : nul ne songe à l'occuper. Quelqu'un, pour secouer cette torpeur, bâtit des hypothèses : Guynemer s'est tiré de tant de chutes, a passé à travers tant de périls. Son appareil, la veille, n'avait-il pas eu de panne? Sans doute doit-il être prisonnier.

Guynemer prisonnier... Il avait dit un jour, en riant : « Les Boches ne m'auront pas vivant... » Mais son rire était terrible. Personne ne croit à un Guynemer prisonnier. Alors?...

Sur le carnet de vol, à la dernière page commencée de l'emploi du temps, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz a inscrit son compte rendu :

« *Mardi* 11 *septembre* 1917. — Patrouille. Le capitaine Guynemer, parti à 8 h. 25 avec le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, disparaît au cours d'un combat contre un biplan au-dessus de Poelcapelle (Belgique). »

C'est tout.

IV

LA VEILLÉE

Avant lui, d'autres chevaliers de l'air, d'autres *as* ont disparu, sont morts, les uns chez nous, comme le capitaine Lecour-Grandmaison, comme le capitaine Auger, les autres dans les lignes ennemies, comme le sergent Sauvage, comme le sous-lieutenant Dorme. Il serait le treizième de la liste, si l'on attribue au titre d'*as* un minimum de cinq victoires contrôlées.

Voici l'appel des noms et des chiffres :

Capitaine Lecour-Grandmaison, 5 appareils abattus ; maréchal des logis Hauss, 5 ; sous-lieutenant Delorme, 5 ; sous-lieutenant Pégoud, 6 ; sous-lieutenant Languedoc, 7 ; capitaine Auger, 7 ; capitaine Doumer, 7 ; sous-lieutenant de Rochefort, 7 ; sergent Sauvage, 8 ; capitaine Matton, 9 ; adjudant Lenoir, 11 ; sous-lieutenant Dorme, 23.

Faudra-t-il donc ajouter :

Capitaine Guynemer, 53 appareils abattus?

Personne n'ose inscrire ce nom. Personne n'a plus d'espoir et personne n'ose désespérer.

Un poète de génie, qui fut aviateur avant et pendant la guerre, Gabriele d'Annunzio, dans son roman *Forse che si forse che no*, analyse l'amitié de deux jeunes gens, Paolo Tarsis et Giulio Cambasio, née d'une parité de goûts pour la conquête de l'air, et développée dans la communauté des risques : livre

écrit trop tôt, car il n'a pu donner à cette amitié la puissance accrue de la guerre. Cambasio est tué au concours de hauteur de l'aviation, dans la plaine qui s'étend de Bergame au lac de Garde. Comme Achille ravagé par la mort de Patrocle, Paolo Tarsis n'a laissé à nul autre le soin de recueillir et garder son ami : « Paolo Tarsis veillait sans larmes la dépouille de son compagnon dans la nuit brève. Il était rompu, le plus riche rameau de sa propre vie ; elle était détruite, la plus généreuse partie de lui-même ; elle était diminuée pour lui, la beauté de la guerre. Il ne devait plus voir, en ces yeux, se doubler l'ardeur de son effort, la sécurité de sa confiance, la célérité de sa résolution. Il ne devait plus connaître les deux joies les plus candides d'un cœur viril : la clairvoyance dans l'attaque et dans la besogne en commun, le doux orgueil de protéger le repos de son pair. »

Elle était diminuée pour lui, la beauté de la guerre...

La guerre est déjà si rude et si longue, si cruelle et ardue, si chargée de douleur : faut-il que ceux qui la couvraient de gloire, comme on couvre de fleurs une tombe, disparaissent pour la laisser nue, et leur disparition, — et surtout la disparition de leur roi, ce jeune homme éblouissant et téméraire dont toute l'armée suivait le sillage lumineux, — ne va-t-elle pas se traduire par une diminution d'élan et d'ardeur, par une diminution de forces? Un Guynemer est un étendard. Si les yeux, dans la lutte, ne voient plus l'étendard flotter, ils se détournent vers la misère des besognes quotidiennes, vers le sang, vers les blessures, vers la mort. Là est le danger collectif de perdre un Guynemer, là se mesure l'étendue de sa perte.

Mais Guynemer est-il à jamais perdu?...

Saint-Pol-sur-Mer, septembre 1917.

Visite à l'escadrille des Cigognes, à Saint-Pol-sur-Mer.

Le camp d'aviation couvre un large espace, car les aviateurs anglais en occupent une part. Une digue qui protège le terrain d'atterrissage nous cache la mer. Mais, du premier étage d'une petite maison intacte, on la voit, d'un bleu timide, d'un bleu tendre et pâle, sillonnée de bateaux qui rentrent au port de Dunkerque. C'est un beau soir calme. Une brume rousse imprécise les bords de l'horizon.

Devant les hangars de toile aux parois renflées, les avions s'alignent, attendant d'être abrités pour la nuit. Les mécaniciens les palpent, les vérifient, examinent les moteurs, les hélices, les ailes. Leurs pilotes sont là qui, revenus de leurs randonnées, sont encore revêtus de la combinaison de cuir, tiennent en main leur casque. En quelques phrases brèves, ils résument les résultats de leur reconnaissance du jour.

Et parmi eux, machinalement, on cherche celui vers qui les regards couraient dès l'abord. Je revois sa silhouette mince, sa figure ambrée, ses extraordinaires yeux noirs, ses gestes tranchants qui expliquent. J'entends son rire clair, son rire d'enfant :

— Et alors, couic...

Il était la vie, l'action même. Il descendait haletant, triomphant, tout vibrant encore comme la corde de l'arc après que la flèche est partie, et quasi titubant d'une ivresse sacrée comme le jeune dieu des bacchanales célestes.

Dix jours ont passé déjà. Que sait-on? Rien de plus que ce matin du 11 septembre où Bozon-Verduraz

revint seul. Des aviateurs allemands faits prisonniers, adroitement interrogés, ignoraient sa disparition. Comment la prise ou la mort de Guynemer aurait-elle passé inaperçue dans les camps d'aviation ennemis? Est-il vraisemblable que la nouvelle n'en ait pas couru? Hier, un message a été lancé par un appareil allemand sur les lignes anglaises, donnant des indications sur plusieurs aviateurs anglais tués ou soignés à tel ou tel hôpital, et se terminant par une note où il était dit que le capitaine Guynemer avait été abattu à Poelcapelle, le 10 septembre, à 8 heures du matin. Mais comme ce message est suspect! Le jour et l'heure sont inexacts. Le 10 septembre, à 8 heures du matin, Guynemer vivait. Il vivait le 11 à la même heure et n'était pas encore parti pour la tragique expédition. Et comme un journal anglais a sans précaution annoncé sa disparition, l'ennemi a pu exploiter le renseignement. Le mystère n'est pas éclairci. Le mystère demeure.

Tandis que les derniers avions atterrissent, ses camarades développent sans conviction toutes ces raisons d'espérer, de croire. On devine que leur siège est fait, et que d'ailleurs, la vie, la mort, qu'est-ce donc auprès de l'action poussée jusqu'au bout pour le pays?

Le capitaine d'Harcourt a succédé provisoirement au commandant Brocard dans le commandement du groupe de combat : frêle, menu, élégant, si jeune lui aussi, d'une grâce et d'une courtoisie d'ancien régime, et qui de sa politesse même et de sa douceur apparente tire un art de persuasion et d'autorité. A la place de Heurtaux blessé et de Guynemer disparu, le commandement de l'escadrille des Cigognes est en ce moment exercé par le lieutenant Raymond,

un cavalier : figure en lame de couteau, silhouette héroïque à la don Quichotte, bourru bienfaisant, cœur d'or, paroles promptes et colorées. Voici Deullin, l'un des plus anciens amis et des plus chauds de Guynemer. Et voici, descendu le dernier du ciel, le sous-lieutenant Bozon-Verduraz, démarche un peu massive, visage grave, sérieux, d'une maturité précoce, un modeste qui a horreur de toute vantardise, de tout bluff, et qui a le culte de la vérité.

Le récit minutieux est recommencé. Comme une avenue qui conduit à un éboulement, il aboutit à l'abîme. Mais de toutes les phrases échangées par ses camarades, je ne puis tirer la pensée d'un Guynemer mort à cette heure et enseveli dans les lignes ennemies. Il m'est impossible de ne pas imaginer un Guynemer en mouvement, un Guynemer en chasse, les traits tendus, les yeux terribles, le Guynemer à la volonté surhumaine, le Guynemer qui ne renonce jamais, le Guynemer immortel.

Quelle atmosphère respire-t-on ici, pour que l'idée de la mort cesse d'être obsédante et lourde? Quelqu'un, Raymond peut-être, a dit avec indifférence :

— C'est le sort qui nous attend.

Un visiteur a protesté :

— Le pays a besoin d'hommes comme vous autres.

Et Deullin :

— Pourquoi faire? Il y en aura toujours, et quand on a mené la vie que nous avons menée...

Le capitaine d'Harcourt a tranché le débat :

— Hâtons-nous d'aller dîner. La lune va se lever. La nuit sera très claire. Nous allons être bombardés.

Nous l'avons été, assez sévèrement, mais juste au café que nous avons fini de boire quand tombèrent les premières bombes. Déjà, comme on nous le versait,

un des convives à l'oreille exercée avait signalé les *bimoulins*. Ainsi désigne-t-on les puissants avions allemands à double moteur. Nous avons gagné la tranchée protectrice. Mais la nuit était si belle, si pure, éclairée par une lune qui semblait se balancer, comme un aéronef, dans l'air profond, entre le ciel et nous, qu'elle invitait à jouir du spectacle et promettait la paix. Nous grimpâmes sur le parapet. Nous entendions, malgré le bruit des moteurs, comme un accompagnement des basses de l'orchestre, la respiration de la mer. Les vapeurs roussâtres de l'horizon achevaient de se perdre dans le paysage lumineux où les étoiles pâlies brillaient à peine. Mais d'autres astres les remplaçaient. Nos Voisin, qui revenaient de bombarder quelque lointain aérodrome ennemi, portaient à bord un falot. C'était comme une constellation en marche. L'un ou l'autre à bout de patience ou de souffle, lançait même, comme une voie lactée, des fusées pour réclamer l'indication du terrain d'atterrissage. Les huit ou dix projecteurs de Dunkerque, comme de grands bras de lumière, coupaient, tailladaient, fouillaient le ciel, cherchant les avions ennemis. Tout à coup, l'un de ceux-ci, découvert et aveuglé de clarté, apparut dans le phare, comme un papillon cogné au verre d'une lampe. Nos batteries de protection aérienne commencèrent de tirer, et nous voyions leurs éclatements luire à proximité de l'appareil désigné. Les balles traçantes zébraient l'espace de leurs traits prolongés. Et, sous la canonnade, le ronflement des moteurs continuait de retentir, tandis que, d'intervalle en intervalle, se lamentaient les sirènes annonçant le départ des gros obus de 380 qui venaient tomber sur Dunkerque, allumant çà et là l'incendie. Cependant les avions ennemis se déchargeaient

autour de nous de leurs projectiles. Nous sentions sous nous le sol vibrer et frémir.

Indifférents au bombardement, non à la perte de sommeil, les chasseurs des Cigognes attendaient la fin pour aller se reposer. L'un d'eux observa le temps :

— Il fera beau demain. Nous pourrons partir de bonne heure.

Et tandis que je roule vers Dunkerque, je les revois rassemblés, parlant de l'absent sans attendrissement, presque sans tristesse. Ils lui dédient leurs exploits, ils se servent de son nom comme du terme de comparaison suprême. Ils puisent dans son souvenir une excitation et une émulation. C'est une douleur, mâle et fortifiante, la douleur de ces cœurs de jeunes hommes.

Apès avoir veillé sans larmes son ami, le héros de Gabriele d'Annunzio va prendre place dans la course nouvelle pour le concours de hauteur. Commettra-t-il le sacrilège de ravir au mort sa victoire? A mesure qu'il s'élève en l'air, il sent en lui l'apaisement et comme une puissance accrue : le mort lui-même, pilote invisible, gouverne les commandes, l'entraîne plus haut, lui verse au cœur un triomphal vertige.

Elle n'est pas diminuée chez ces jeunes gens, la force guerrière. Guynemer est toujours avec eux. Guynemer, multiplié, accompagne chacun d'eux et l'adjure de dépasser, comme lui, ses limites au service, au culte de la patrie.

V

LA LÉGENDE

Dans les cimetières des villages marins, des croix qui surmontent des tertres vides portent comme inscription, après l'indication d'un nom, ces trois mots : *Perdu en mer*. J'ai vu dans les cimetières de la vallée de Chamonix des inscriptions similaires : *Perdu au Mont-Blanc*. La montagne ou la mer gardent parfois leurs victimes. L'air a-t-il ainsi gardé Guynemer envolé?

« On ne l'a ni vu ni entendu s'écraser, écrivait au début d'octobre M. Henri Lavedan qui fut des premiers, bien avant la guerre, à mettre sa plume au service de l'aviation. On ne retrouve pas son appareil, ni son corps. Comment a-t-il fait? Par où a-t-il passé? Sur quelle aile a-t-il su glisser si bien dans l'immortalité? A quel point du zénith s'est-il avisé d'*aciellir?* On ne sait pas. On ne sait rien. C'est une mort ascendante, un véritable envolement. Peut-être que plus tard on dira : « *L'as des as* est un jour monté si haut dans la bataille qu'il n'est jamais redescendu (1). »

Je me souviens d'un vers étrange lu dans quelque recueil du temps de ma jeunesse, et, par quel privilège, retenu isolément :

Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu.

(1) *Illustration* du 6 octobre 1917.

N'est-ce pas l'image de la force ascensionnelle de cette claire jeunesse?

Dans le pays, on attend quelque prodigieuse nouvelle : un Guynemer par miracle évadé, un Guynemer reparaissant, un Guynemer ressuscité. « Je veux croire jusqu'aux limites de l'invraisemblable », a répondu son père averti. Un journaliste qui, dans *le Temps*, signe ses chroniques militaires lieutenant d'Entraygues, a rappelé ce roman de Balzac où des paysans, rassemblés un soir autour d'une meule, interpellent le facteur qui passe : — Quoi de nouveau, facteur? — Celui-ci ôte son chapeau, s'éponge : — Rien de saillant, rien. Ou plutôt si, pardon ! on dit à Paris que l'empereur est mort à Sainte-Hélène... — Le travail est aussitôt suspendu, on se tait, puis un grand diable juché sur la meule s'écrie : — L'empereur est mort ! Pff ! on voit bien qu'*ils* ne le connaissent pas... — Le rédacteur du *Temps* ajoute : « J'ai entendu un mot analogue, l'autre jour, à la station de départ d'un autobus, en pleine brousse, dans le département de l'Aveyron. Un voyageur, journal en main, annonçait la mort du capitaine Guynemer, tué au cours d'un combat aérien dans les Flandres. Et tout le monde était consterné. Seul, le conducteur de la voiture gardait un sourire sceptique, tout en explorant les bougies de son moteur. L'exploration terminée, l'homme à la veste de cuir rabattit le capot, rangea dans une boîte de vagues lunettes, procéda soigneusement à l'aide d'un chiffon crasseux au nettoyage chimérique de ses mains, puis, se plantant droit devant le voyageur qui tenait le journal, déclara simplement : — Et moi, je vous dis que celui qui « descendra » Guynemer n'a pas encore terminé son apprentissage. Avez-vous compris?... »

Ce témoignage de crédulité populaire restera l'un des plus émouvants que jamais suscita la mémoire d'un héros. Le deuil de Guynemer allait toucher au cœur la France entière, de Paris aux plus lointains bourgs et villages, aux fermes et chaumières isolées qui connaissaient son nom et qui ruminent avec lenteur les événements. Mais il fut précédé d'une période d'attente où persista la foi dans un Guynemer invincible.

Cependant le doute n'est plus permis. Des renseignements transmis à la Croix-Rouge par la voie diplomatique précisent les circonstances de la mort : Guynemer avait été abattu d'une hauteur de 700 mètres au nord-est du cimetière de Poelcapelle, sur le front d'Ypres. Un sous-officier allemand et deux hommes se rendirent sur les lieux. Une des ailes de l'aéroplane était brisée. L'aviateur avait été tué d'un coup de feu à la tête ; il avait une jambe et une épaule rompues. Le visage était intact et l'identification a été faite au moyen de la photographie qu'il portait dans son portefeuille, sur le carton de son brevet de pilote. Il avait été inhumé au cimetière de Poelcapelle avec les honneurs militaires.

Mais il était dit que, jusque sous l'apparente précision des faits, une certaine obscurité demeurerait encore. L'Allemagne publie la liste de nos appareils tombés dans ses lignes, avec les indications qui les ont fait reconnaître. Sur aucune de ces listes n'a figuré le numéro d'ordre du *Vieux-Charles*. Si l'avion n'avait qu'une aile brisée, il aurait pu être identifié aisément. Qu'est-ce que cette histoire du sous-officier et des deux soldats expédiés sur les lieux? Enfin, le 4 octobre (1917), les Anglais entraient dans Poelcapelle. L'ennemi contre-attaqua et l'on s'y battit

furieusement. Le 9, le village était entièrement aux mains de nos alliés. Ni dans le cimetière civil, ni dans le cimetière militaire bouleversés, il ne fut possible de retrouver la moindre trace de la tombe.

Disparition du corps, disparition de l'avion, suppression des traces de la mort, ascension suprême du héros que la terre refuse, voilà ce que l'Allemagne devra reconnaître officiellement. Le 8 novembre (1917), le département des Affaires étrangères de Berlin se décide à répondre à une demande de l'ambassade royale d'Espagne, et voici la note qu'il transmet :

« Le capitaine Guynemer est tombé après une lutte aérienne le 11 septembre dernier, à dix heures du matin, près du cimetière d'honneur II au sud de Poelcapelle. D'après constatation médicale, la mort était causée par une balle dans la tête ; l'index de la main gauche avait été emporté. Le cadavre même n'a pu être mis à l'abri ni enterré, car depuis le 10 septembre l'endroit où il était tombé se trouvait sous le feu intense de l'artillerie anglaise, et toute approche pendant les jours suivants était impossible. Le service compétent du front communique que les coups de canon avaient bouleversé la campagne, et les aviateurs allemands n'ont pu découvrir le 12 septembre aucune trace du cadavre ni de l'appareil. Les nouvelles démarches entreprises, comme suite à la demande de l'ambassade d'Espagne, en octobre dernier, n'ont pu aboutir à aucun résultat, l'endroit même de la chute se trouvant, depuis le commencement du mois, dans les premières lignes anglaises.

« Les aviateurs allemands regrettent de n'avoir pu rendre les derniers honneurs au vaillant adversaire. Il est à remarquer que les recherches présen-

taient les plus grandes difficultés, causées par les attaques continues de l'ennemi à Poelcapelle, par le mouvement des troupes, par l'absence des témoins oculaires, morts, blessés ou déplacés. Les troupes engagées continuellement dans des combats acharnés n'ont pu donner plus tôt les renseignements demandés. »

Ainsi n'est-il plus question de sépulture ni d'honneurs militaires rendus. Guynemer n'a rien accepté de ses ennemis, pas même une croix. La bataille qu'il avait menée tant de fois dans les airs s'est continuée autour de sa dépouille terrestre. A distance, nos canons empêchaient les Allemands d'y toucher. Nul ne peut dire où il est. Nul n'a porté la main sur lui. Il ne repose pas dans la paix. Mort, il s'est échappé. Celui qui était le mouvement et la vie n'a pas accepté de se coucher dans une tombe.

Les cris forcenés de nos ennemis, pareils en furieuse satisfaction à ceux des Grecs saluant la dépouille d'Hector, mais plus méthodiques et moins harmonieux, ne manquèrent pas d'accueillir la chute de Guynemer. Ils attendirent trois semaines pour être poussés. Ce long stage dans un triomphe qui fut, comme on le pouvait prévoir, discourtois et grossier, est lui-même déconcertant. Ce n'est que le 6 octobre que la *Woche* consacre à Guynemer, sous le titre : *L'aviateur français qui a remporté le plus de succès a été tué*, un article dont la lâcheté et le mensonge discréditent un journal, et dont il importe de conserver le texte et de garder le souvenir. Avec l'article, était publié en fac-similé la carte de pilote de Guynemer :

« Le capitaine Guynemer, y est-il dit, jouissait d'une grande réputation dans l'armée française, car il déclarait avoir abattu plus de cinquante avions.

Il est cependant prouvé qu'un grand nombre de ceux-ci sont rentrés à leur terrain d'atterrissage, endommagés il est vrai. Pour rendre impossible toute vérification de la part des Allemands, on n'a indiqué, pendant ces derniers mois, ni le lieu ni la date de ces prétendues victoires. Des aviateurs français prisonniers ont déclaré que sa méthode de combat était la suivante : tantôt, lorsqu'il volait comme chef d'escadrille, il laissait ses camarades attaquer tout d'abord et se précipitait ensuite sur l'adversaire reconnu le plus faible ; tantôt il volait seul pendant des heures, à une très grande hauteur, en arrière du front français, et se jetait par surprise sur les avions allemands d'observation isolés. Si sa première attaque ne réussissait pas, Guynemer rompait immédiatement le combat. Il n'aimait pas à s'engager dans un de ces combats de longue haleine, au cours desquels il faut vraiment faire preuve de courage (1). »

(1) DER ERFOLGREICHSTE FRANZOSISCHE KAMPFFLIEGER GEFALLEN.

Kapitän Guynemer genoss grossen Ruhm in französischen Heere, da er 50 Flugzeuge abgeschossen haben wollte. Von diesen ist jedoch nachgewiesenermassen eine grosse Zahl, wenn auch beschädigt, in ihre Flughäfen zurückgekert. Um deutscherseits ein-Nachprüfung unmöglich zu machen, wurden in den letzten Monaten Ort und Datum seiner angeblichen Luftsiege nicht mehr angegeben. Ueber seine Kampfmethode haben gefangene französische Flieger berichtet : Entweder liess er, als Geschwaderführer fliegend, seine Kameraden zuerst angreifen und stürzte sich dann erst auf den schwächsten Gegner; oder er flog stundenlang in grossten Höhe, allein hinter der französischen Front und stürzte sich von oben herab überraschend auf einzeln fliegende deutsche Beobachtungsflugzeuge. Hatte Guynemer beim ersten Verstoss keinen Erfolg, so brach er das Gefecht sofort ab; auf den länger dauernden, wahrhaft muterprobenden Kurvenkampf liess er sich nicht gern ein.

(Extrait de la *Woche* du 6 octobre 1917).

Telle est cette ordure déposée dans un journal allemand. Malgré sa puanteur, il faut se résigner à l'analyser. Les injures d'un ennemi révèlent son caractère. Ici, rien ne manque : ni la négation contre l'évidence des cinquante-trois victoires contrôlées de Guynemer, et si sévèrement contrôlées que nos exigences, comme à Dorme, lui ont supprimé un bon tiers de ses trop lointains triomphes ; ni l'avilissement systématique des procédés de combat adverses, qui ose faire de Guynemer — du fou, du téméraire, de l'invraisemblable Guynemer, du Guynemer aux avions et aux vêtements percés de balles, du Guynemer qui se bat toujours de si près qu'il risque d'accrocher ou de traverser l'adversaire — un aviateur timide et prudent, profitant de ses compagnons de chasse et esquivant la lutte (mais celui qui l'a *descendu*, qu'a-t-il donc raconté? Si Guynemer, qui a engagé le combat à 4000 mètres, a été tué à 700, c'est qu'il l'a prolongé, et prolongé au-dessus des lignes ennemies qu'il n'a pas craint de survoler si bas, appliquant jusqu'au bout sa méthode d'incroyable audace) ; ni enfin, ni surtout, la bassesse, l'ignominie, l'infamie qui prête à des prisonniers la vente de leur plus glorieux camarade et attribue à des aviateurs français la dégradante insinuation. Non, rien n'y manque en vérité. Il faut encadrer ce texte. De quel rire jeune et frais, de quel rire au-dessus du mal l'eût accueilli Guynemer? « L'homme qui t'insulte, écrivait jadis Villiers de l'Isle Adam, s'inspirant de la philosophie hégélienne, n'insulte que l'idée qu'il a de toi, c'est-à-dire lui-même. »

Comme dans cette fameuse soirée du 25 mai où tout ce qui vivait à l'ombre de la VI^e^ armée, averti

de la quadruple victoire aérienne de Guynemer, vint entourer, sur une colline de l'Aisne, le camp d'aviation du vainqueur, toute la France, portant le deuil de ce capitaine, veut entourer sa mémoire.

Au service célébré le 18 octobre à Saint-Antoine de Compiègne, Mgr Le Senne, évêque de Beauvais, prend pour texte de son oraison funèbre ce passage des Psaumes où David déplore la mort de Saül et de ses fils tués *sur les cimes*, mort que tout d'abord l'on cache au peuple afin de ne point réjouir trop tôt les Philistins et leurs filles. Le général Debeney, chef d'état-major général, représente le général en chef, les Cigognes sont là, toutes les Cigognes survivantes et leur ancien chef, le commandant Brocard, et le nouveau, le capitaine Heurtaux, dont l'entrée fait courir dans l'assistance un frisson d'émotion, car il marche péniblement, appuyé sur deux béquilles, et il est si pâle — il s'est évadé de l'hôpital pour se traîner jusque-là — qu'on s'attend à le voir tomber. Le matin même, un messager, le chef d'escadron Garibaldi, envoyé par le général Anthoine, commandant l'armée dont Guynemer faisait partie, avait apporté à la famille la vingt-sixième et dernière citation, en date du 11 octobre, qui résume la vie et la mort du héros et que tous les petits Français apprendront par cœur :

Mort au champ d'honneur le 11 *septembre* 1917. *Héros légendaire, tombé en plein ciel de gloire après trois ans de lutte ardente. Restera le plus pur symbole des qualités de la race : ténacité indomptable, énergie farouche, courage sublime. Animé de la foi la plus inébranlable dans la victoire, il lègue au soldat français un souvenir impérissable qui exaltera l'esprit de sacrifice et provoquera les plus nobles émulations.*

Sur l'initiative de M. Lasies, dans une séance où elle retrouve la grandeur de cette inoubliable séance du mois d'août 1914 qui attesta notre unanimité nationale en face de l'ennemi, la Chambre des députés, le 19 octobre, décide que le nom du capitaine Guynemer sera gravé sur les murs du Panthéon. Les lettres du lieutenant Raymond, commandant l'escadrille des Cigognes en l'absence de Heurtaux blessé, et du commandant Brocard, ancien chef du groupe de combat, l'une toute simple, l'autre éloquente et vibrante, y sont acclamées. Adressées au capitaine Lasies et destinées à l'appuyer dans son projet, bien qu'elles aient été répandues à des milliers d'exemplaires, une biographie de Guynemer ne serait pas complète qui ne les contiendrait pas :

« *Mon capitaine,*

« *Ayant l'honneur de commander l'escadrille N. 3 en l'absence du capitaine Heurtaux, retenu à l'hôpital par sa dernière blessure, je tiens à vous remercier au nom des rares cigognes survivantes de ce que vous faites pour la mémoire du capitaine Guynemer.*

« *Il était notre ami et notre maître, notre fierté et notre pavillon. Sa perte est la plus cruelle de toutes celles si nombreuses, hélas! qui ont éclairci nos rangs.*

« *Croyez bien cependant que notre courage n'a pas été abattu avec lui. Notre revanche victorieuse sera dure et inexorable.*

« *Puisse la grande âme de Guynemer rencontrer souvent nos cocardes dans le ciel de la bataille pour que nous conservions toujours la flamme qu'il nous a laissée!*

« *Veuillez agréer, mon capitaine, l'expression de mes sentiments très respectueux.*

« RAYMOND,
« *Commandant l'escadrille N. 3.* »

« *Monsieur le député et cher camarade,*

« *Je suis très ému à la pensée que vous avez eue de consacrer la gloire du capitaine Guynemer en demandant au pays de lui accorder les honneurs du Panthéon.*

« *Tous nous y avons songé, frappés par cette idée que seule sa coupole avait assez d'envergure pour abriter de telles ailes.*

« *Le pauvre petit est tombé face à l'ennemi, frappé d'une balle à la tête, en plein triomphe.*

« *Il m'avait juré quelques jours auparavant que les Allemands ne l'auraient pas vivant.*

« *Sa chute héroïque n'est pas plus glorieuse, certes, que la mort de l'artilleur tombé sur sa pièce, du fantassin tué en plein assaut, celle plus douloureuse du soldat enlizé dans la boue. Mais depuis plus de deux ans, tous l'ont vu au-dessus de leurs têtes sillonner tous les ciels, ceux des beaux soleils comme ceux des plus sombres tempêtes, portant dans ses pauvres toiles une part de leurs rêves, de leur foi dans le succès et tout ce que leur cœur avait de confiance et d'espoirs.*

« *C'est pour eux, sapeurs, artilleurs, fantassins, qu'il s'est battu avec l'acharnement de sa haine, toute l'audace de sa jeunesse, toute la joie de ses triomphes. Sûr que la lutte lui serait fatale, mais certain qu'à bord de son oiseau de guerre il sauvait des milliers d'existences, voyant naître à son image des combattants comme lui, il est resté fidèle à son sacrifice, qu'il avait fait longtemps d'avance et qu'il a vu venir avec calme.*

« *Soldat modeste, mais conscient de la grandeur de son rôle, il avait les qualités, filles du sol qu'il a si bien défendu : la ténacité, la persévérance dans l'effort, l'insouciance du danger, auxquelles il joignait le cœur le plus généreux.*

« *Sa courte existence n'a connu ni les amertumes, ni les souffrances, ni les désillusions.*

« *Du lycée où il apprenait son histoire de France, et qu'il n'a quitté que pour en écrire une nouvelle page, il est allé à la guerre ses yeux volontaires fixés sur le but tracé, poussé par je ne sais quelle force mystérieuse que j'ai respectée comme on respecte la mort ou le génie.*

« *Guynemer n'a été qu'une idée puissante dans un corps aussi frêle, et j'ai vécu près de lui avec la douleur secrète de savoir qu'un jour l'idée tuerait l'enveloppe.*

« *Pauvre petit! Tous les enfants de France qui lui écrivaient chaque jour, dont il était le merveilleux idéal, ont vibré de toutes ses émotions, vécu toutes ses joies et souffert de tous ses dangers. Il restera pour eux le modèle vivant des héros dont ils ont connu l'histoire. Son nom court sur toutes leurs lèvres, ils l'aiment comme on leur a appris à aimer les gloires les plus pures de notre pays.*

« *Monsieur le député, demandez que le Panthéon soit sa dernière demeure, où l'ont déjà placé les mères et les enfants.*

« *Ses ailes protectrices n'y seront point déplacées et, sous le dôme où dorment ceux qui nous ont donné notre patrimoine, elles seront le symbole de ceux qui nous l'ont gardé.*

« *Commandant* BROCARD. »

Après la lecture de ces lettres, la salle entière est soulevée et cette résolution est votée par acclamation :

La Chambre invite le gouvernement à faire mettre au Panthéon une inscription destinée à perpétuer la mémoire du capitaine Guynemer, symbole des aspirations et des enthousiasmes de la Nation.

Dans toutes les écoles de France, le 5 novembre, ces lettres sont relues et, sur l'invitation du ministre de l'Instruction publique, Guynemer est donné en exemple à tous les écoliers, petits et grands, de France.

***

L'armée enfin va le célébrer comme un chef. Pour catafalque vide il aura tout un camp — le camp d'aviation de Saint-Pol-sur-Mer, d'où il prit son dernier vol. Le 30 novembre, avant de quitter les Flandres où il seconda l'offensive anglaise par ses brillants succès des 31 juillet, 16 août, 9 octobre, — succès payés de tant de douleurs et d'endurance, comme tous ceux de cette atroce guerre, car il fallut se battre dans l'eau et dans la boue — le général Anthoine, qui commanda la Ire armée, a résolu d'exalter ses hommes par cette cérémonie où il associera aux vivants le grand mort.

Il est dix heures du matin. Le vent de mer souffle âprement. La digue qui protège l'ancien terrain d'atterrissage ne rompt pas sa violence. Sur le front du bataillon en masse, commandé pour rendre les honneurs, se détachent, agités comme les flots, les vingt drapeaux des régiments qui ont pris part aux batailles, aux victoires, drapeaux décolorés, effrangés, meurtris, dont quelques-uns ne sont plus que des loques. A gauche, devant les aviateurs rassemblés, deux grêles silhouettes, l'une en vareuse noire, l'autre en bleu horizon : le capitaine Heurtaux, appuyé encore sur ses béquilles, et le sous-lieutenant Fonck. Ils vont recevoir, l'un la rosette d'officier de la Légion d'honneur, l'autre la croix de chevalier. L'un — ce mince Heurtaux si blond, si délicat, l'air d'une fille,

mais d'une si belle maîtrise de soi et d'un calme si stupéfiant dans le risque — fut l'Olivier de notre Roland, son compagnon de toujours, de la Somme, de l'Aisne, du Nord, son confident, son émule. L'autre que, pour sa jeunesse, sa petite taille, sa simplicité, sa sûreté dans le combat, j'ai appelé Aymerillot, espoir de demain et déjà chargé de lauriers, a peut-être vengé Guynemer, sans retard. Un lieutenant Wissemann, selon un renseignement donné par la *Gazette de Cologne*, se serait vanté dans une lettre à ses parents d'avoir abattu le plus célèbre aviateur français, ajoutant : « Ne vous inquiétez pas, car jamais je ne pourrai rencontrer un ennemi aussi dangereux. » Quelques jours plus tard, le 30 septembre, ce Wissemann disparaissait, monté sur un Rumpler nouveau modèle : Fonck l'avait tué, sur nos lignes, d'une balle à la tête (1).

Tandis que la musique joue la *Marseillaise*, accompagnée par tout le tumulte de la mer, du vent, des moteurs d'avions qui décrivent des cercles au-dessus de la revue, le général Anthoine s'avance seul, face aux drapeaux. Sa silhouette immense, large, puissante, semble porter l'ancienne armure. Elle se découpe au-dessus de la digue assez éloignée, sur le ciel nuageux. Il domine, il écrase de son imposante stature les deux petits aviateurs sur lesquels il s'est dirigé. Quand les cuivres se sont tus, il parle, et c'est l'éloge funèbre de Guynemer qu'il va prononcer pour les camarades et successeurs de celui-ci, pour l'armée, pour la France. Sa voix retentit contre le vent, qui tantôt la porte et tantôt la brise. Il a l'habitude du commandement, il veut imposer aux éléments même

(1) V. Jacques MORTANE : *la Guerre aérienne.*

son autorité. Et voici ce qui fut dit ce matin-là, presque sur l'emplacement qui fut pour Guynemer le dernier contact avec la terre de France, qui fut témoin de son dernier vol, de son dernier acte de soumission au service du pays :

« Si je vous ai conviés à rendre aujourd'hui à Guynemer le dernier hommage que lui doit la Ire armée, ce n'est ni devant un cercueil ni auprès d'une tombe

« Aussi bien, dans Poelcapelle reconquise, aucun vestige de ses restes mortels n'a pu être retrouvé, comme si le ciel, jaloux de son héros, n'avait pas consenti à restituer à la terre les dépouilles qui de droit reviennent à celle-ci; comme si, tout entier, Guynemer s'était envolé vers l'empyrée, par une miraculeuse assomption, disparu dans la gloire.

« En nous réunissant sur le terrain même d'où il s'est élancé vers l'infini, nous passons par-dessus les rites habituels de tristesse qui couronnent la fin d'une vie d'homme, et nous entendons saluer l'entrée dans l'immortalité du Chevalier de l'air, sans peur et sans reproche.

« Les hommes passent, la France reste.

« Chacun de ceux qui tombent pour elle lui lègue un rayon de gloire, et de ces rayons est faite sa splendeur. Heureux qui enrichit le patrimoine commun de la race par un don plus précieux et plus magnifique de soi-même!

« Heureux donc entre tous l'enfant de France dont nous exaltons la destinée presque surhumaine!

« Gloire à lui dans le ciel où il régnait, tant de fois vainqueur! Gloire à lui sur la terre, et dans nos cœurs de soldats, et dans ces drapeaux, dans ces emblèmes sacrés où se confondent pour nous le culte de l'honneur et la religion de la patrie!

« *Drapeaux du 2e groupe d'aéronautique et de la Ire armée,*

« *Vous qui recueillez pieusement, dans le mystère de vos plis vénérés, la mémoire des vertus, des dévouements et des sacrifices, pour former et garder à travers les temps les trésors de nos traditions nationales!*

« *Drapeaux, vous en qui survit l'âme des héros morts, dont on croirait entendre, quand bruit votre étamine, la voix qui ordonne aux vivants de marcher dans les mêmes périls aux mêmes apothéoses!*

« *Drapeaux, que l'âme de Guynemer reste éternellement en vous!*

« *Que, par vous, elle suscite et multiplie les héros à son image!*

« *Que, par vous, elle sache inspirer les résolutions ardentes des néophytes qui voudront honorer le martyr de la seule manière qui convienne, en imitant son haut exemple; et qu'elle donne alors à ces vaillants la force de faire revivre en eux Guynemer dans ses prouesses légendaires!*

« *Car le seul hommage qu'il attende désormais de ses frères d'armes, — et que nous lui devons, — est l'action, la continuation de son œuvre.*

« *A cette seconde suprême où, sur la limite de la vie, il a senti ses pensées près de lui échapper, où il a embrassé d'un coup, — telle une vision d'éclair, — tout le passé et tout l'avenir, s'il a connu une dernière douceur, c'est dans sa confiance absolue que ses camarades mèneraient à bien sans lui la tâche entreprise en commun.*

« *Vous, messieurs, ses amis, ses émules, — et maintenant ses vengeurs, — je vous connais, et, ainsi que l'était Guynemer, je suis sûr de vous : vous êtes de taille à faire face aux charges redoutables de l'héritage qu'il*

vous lègue et à réaliser noblement les vastes espérances qu'avec raison la Patrie avait mises en lui!

« *C'est pour affirmer devant nos drapeaux, pris à témoin, cette continuité assurée et nécessaire que je tiens à remettre, dans cette cérémonie même, sous l'égide de la mémoire de Guynemer, sous son invocation, à deux d'entre eux, à deux des plus rudes lutteurs, des distinctions qui sont à la fois le prix du passé et le gage de l'avenir!* »

A Heurtaux, redressé sur ses béquilles, à Fonck, subitement grandi, à ces enfants de gloire, tout pâlis encore de l'évocation de leur ami et de leur maître, le général Anthoine donne sur l'épaule le coup d'épée et sur la joue l'accolade et remet les insignes de la Légion d'honneur. Puis, dans un calme relatif des éléments, son ode à la mémoire des morts s'achève en hymne religieux :

« *Élevons nos cœurs, unis en une pensée fraternelle d'admiration respectueuse et reconnaissante pour le héros que la Ire armée n'oubliera jamais, pour son héros dont elle était si fière, et dont la grande ombre planera toujours dans l'Histoire sur le souvenir de ses actions en Flandre.*

« *Les ombres comme celle de Guynemer guident seulement, quand on sait les suivre, vers la voie triomphale qui, à travers les ruines, les tombeaux et les sacrifices, conduit à la victoire les forts et les justes.* »

La cérémonie a pris d'elle-même un caractère sacré. La parole qui termine les oraisons vient naturellement aux lèvres de l'officiant, tandis qu'il salue, du sabre qui s'incline vers la terre, l'ombre invisible :

— Ainsi soit-il...

Et la sonnerie du drapeau couvre les voix de la mer et du vent.

VI

AU PANTHÉON

Dans la crypte du Panthéon « destiné à la sépulture des grands hommes », sur une plaque de marbre scellée à l'une des parois, on gravera le nom de celui-ci. De quelle inscription le faire suivre, sinon du texte même de sa dernière citation :

« MORT AU CHAMP D'HONNEUR LE II SEPTEMBRE 1917. HÉROS LÉGENDAIRE, TOMBÉ EN PLEIN CIEL DE GLOIRE, APRÈS TROIS ANS DE LUTTE ARDENTE. RESTERA LE PLUS PUR SYMBOLE DES QUALITÉS DE LA RACE : TÉNACITÉ INDOMPTABLE, ÉNERGIE FAROUCHE, COURAGE SUBLIME. ANIMÉ DE LA FOI LA PLUS INÉBRANLABLE DANS LA VICTOIRE, IL LÈGUE AU SOLDAT FRANÇAIS UN SOUVENIR IMPÉRISSABLE QUI EXALTERA L'ESPRIT DE SACRIFICE ET PROVOQUERA LES PLUS NOBLES ÉMULATIONS. »

— Mériter une telle citation et mourir ! s'est écrié un tout jeune aspirant après l'avoir lue.

Dans le *Vol de la Marseillaise*, Rostand nous montre les douze victoires de pierre qui, dans le caveau des Invalides, sont assises en cercle autour du sarcophage de l'Empereur, se levant pour accueillir la victoire de la Marne. Au Panthéon, dans la crypte où ils reposent, le maréchal Lannes et le général Marceau, Lazare Carnot, l'organisateur de la Victoire,

et le capitaine La Tour d'Auvergne, se lèveront ainsi à l'entrée de ce jeune homme. Victor Hugo reconnaîtra l'un des chevaliers errants de sa *Légende des siècles*, et Berthelot tiendra sa venue pour un hommage rendu à l'ardeur qui brûle la jeunesse pour la science ensemble et la patrie. Mais celui qui fera le plus long chemin à sa rencontre, et avec le plus d'élan, ce sera son frère aîné, ce Marceau, tué à Altenkirchen à vingt-sept ans.

Remontant le Rhin, il y a dix ou douze ans, je me souviens d'un pèlerinage à la tombe de Marceau, dans le voisinage de Coblence, au-dessus de la Moselle. Dans un petit bois, une pyramide noire porte cette indication en lettres d'or qui s'effacent :

Ici repose Marceau... soldat à seize ans, général à vingt-deux, mort en combattant pour la patrie le dernier jour de l'an IV de la République française. Qui que tu sois, ami ou ennemi, de ce héros respecte les cendres.

Les tombes collectives de prisonniers français décédés, en 1870-71 au camp de Petersberg, sont rassemblées dans le même enclos. A l'âge où Marceau dessinait à grands traits rapides les contours de sa vie immortelle, ces soldats sans gloire achevaient de mourir. Sans le savoir, après trois quarts de siècle, les Allemands avaient complété le mausolée en rangeant à l'entour ces mortelles dépouilles. Car il convient que soit représentée, auprès des chefs, la troupe anonyme sans laquelle les héros seraient inconcevables, réservoir profond où la force de la race s'alimente.

En 1889, les restes de Marceau furent transportés au Panthéon. La pyramide noire de Coblence ne recouvre qu'un souvenir. Les restes de Guynemer ne

seront jamais retrouvés. La terre a refusé de les recevoir. L'air, qui lui appartient par droit de conquête, les a, par miracle, gardés. Ils ne pourront pas être ramenés, suivis de tout un peuple amoureux, sur la montagne qui fut jadis consacrée à sainte Geneviève. Mais sa vie légendaire s'accommode de sa mystérieuse mort.

L'une des fresques de Puvis de Chavannes, au Panthéon, la dernière à gauche, représente une vieille femme qui s'appuie à une terrasse de pierre et qui, de là, regarde au-dessous d'elle la ville éclairée par la lune dont les lueurs jouent dans la nuit bleue sur les toits des maisons et sur la lointaine plaine. La cité dort, mais la sainte veille et prie. Elle est droite et mince comme un grand lis. Elle ressemble à la lampe qu'elle a laissée à l'entrée de sa maison, et dont la longue tige aboutit à une flamme. Son corps émacié conduit ainsi à l'expression vivante du visage. Admirable expression de sérénité qui ne peut venir que de l'œuvre accomplie et de la confiance dans l'avenir : Lutèce est paisible, et cependant elle écoute la terre et l'air comme si elle pouvait entendre encore le pas ou la menace d'Attila. Geneviève est suspendue sur les siècles en marche. Elle sait que les Barbares peuvent revenir et que, pour leur barrer la route, il faut l'invincible foi.

Tant que la France a ses croyants, elle est assurée de ses destinées. La vie et la mort d'un Guynemer sont un acte de foi dans la France éternelle.

ENVOI

Les ballades du temps jadis se terminaient par un *envoi* d'une demi-strophe qui était adressé aux puissants du jour et commençait invariablement par un titre : *Roi, Reine, Sire, Prince, Princesse*. Mais le poète était parfois embarrassé, car « on n'a pas toujours sous la main un prince à qui dédier sa ballade (1) ».

Guynemer a conduit sa biographie en forme de poème. Pourquoi ne pas la terminer par un envoi, comme une ballade? Pour choisir un prince, je ne suis pas embarrassé. J'élirai, parmi les écoliers de France, celui que son devoir sur Guynemer classe parmi les premiers, j'élirai le petit Paul Bailly, — onze ans et dix mois — de Bouclans (Franche-Comté). Et en le choisissant, je m'adresserai par lui à tous les petits écoliers de chez nous, garçons et filles, de nos villes et de nos campagnes.

Et même, si tu le permets, petit écolier de France, je te tutoierai. Les poètes ont toujours eu le privilège de tutoyer Dieu et les grands. Ils ont pris celui de traiter familièrement les divinités qui gouvernent les hommes. Ne représentes-tu pas notre espérance et notre avenir, toi qui seras chargé plus tard, bientôt, de fortifier et garder notre France meurtrie par la guerre? Dans l'armée à laquelle j'ai l'honneur d'appar-

(1) Théodore de Banville : *Petit traité de poésie française.*

tenir, le tutoiement signifie encore la confiance de l'ancien dans le nouveau, de l'aîné dans le cadet.

Je devine que ton âge est exigeant et porté aux sciences exactes. Je te donnerai donc, tout d'abord, des chiffres qui répondront à ton désir de savoir. Georges Guynemer, dont je viens de te conter la vie — pour sa mort, je n'ai pu te dire que ce dont j'étais informé, — a volé 665 heures 55 secondes. C'est l'addition de ses deux carnets de vol : il y manque le vol du 11 septembre 1917, qui n'a jamais eu de fin.

Pour le nombre des combats qu'il a livrés, malgré mes investigations, il est assez difficile de le fixer avec certitude. Lui-même n'avait aucun souci d'en faire le compte. Ce nombre dépasse 600, s'il n'atteint pas 7 ou 800. Ton Guynemer, notre Guynemer, ne sera pas surpassé : non qu'il ait omis de transmettre à ses successeurs, à ses vengeurs, à ses émules, non que ceux-ci aient omis de prendre en main le flambeau sacré qui, en France, jamais ne s'éteint, — mais parce que le génie est un privilège exceptionnel et parce que les méthodes en aviation se détournent aujourd'hui du combat solitaire pour organiser les reconnaissances et patrouilles par escadrilles et les manœuvres collectives.

Tu aimeras aussi en Guynemer l'inventeur et tu voudras connaître mieux son avion magique. Plus tard, il sera exposé, et peut-être tes camarades de Paris ont-ils eu l'occasion de te raconter qu'ils avaient vu aux Invalides l'appareil sur lequel Guynemer abattit dix-neuf ennemis. Le 1er novembre dernier, la foule défilait devant lui : comme une tombe, il était orné de magnifiques gerbes de chrysanthèmes et tout jonché de bouquets de violettes que jetaient les passants tour à tour.

Chez Guynemer, tu l'as déjà retenu, l'armurier et le tireur valaient le pilote s'ils ne le dépassaient pas. Le capitaine Galliot, qui est un spécialiste, l'a appelé « le plus grand penseur des combats aériens », soulignant par là que, chez Guynemer, la justesse du tir était préparée et préméditée. « La précision, ajoute-t-il, était d'ailleurs le trait saillant de son caractère de tireur ; il ne jetait pas le coup, il visait froidement et rigoureusement. La précision dans le fonctionnement des armes et la précision dans leur emploi étaient pour lui des dogmes... Ses qualités de tireur, au service de sa volonté et de son intelligence, décuplaient l'efficacité de sa mitrailleuse et faisaient son écrasante supériorité (1). »

Mais, quand tu auras appris en détail les qualités techniques, la supériorité technique de ton Guynemer, de notre Guynemer, il te restera toujours quelque chose à connaître, oh ! peu de chose, le principal, l'essentiel. Guynemer n'avait pas un corps robuste ; il était de santé chétive et il fut ajourné plusieurs fois ; cependant nul aviateur n'était plus résistant à la fatigue, même quand les progrès de la guerre aérienne exigèrent des stations prolongées à des altitudes de 6 ou 7 000 mètres. Il y eut des pilotes aussi manœuvriers, des tireurs peut-être aussi adroits que Guynemer ; cependant, il n'eut pas d'égal dans la violence foudroyante de l'attaque et dans la continuité opiniâtre et prolongée de la lutte. C'est donc qu'il y avait chez Guynemer un don particulier. Ce don qui fut son génie, il faut le chercher dans sa puissance et sa promptitude de décision, c'est-à-dire, en dernière analyse, dans sa volonté. Il ne cessa pas

(1) *Guerre aérienne* du 18 octobre 1917.

de vouloir, de vouloir jusqu'à la fin, de vouloir au delà de ses forces et de lui-même. Retenons deux dates dans sa vie : celle du 21 novembre 1914, date de son départ de la maison paternelle, celle du 11 septembre 1917, date de son dernier départ du camp d'aviation. *Ni le goût de l'aviation, ni celui de la gloire n'ont été pour rien dans ces deux départs.* La volonté réduite à elle-même est une force magnifique et dangereuse. Il nous appartient d'en diriger l'emploi. Guynemer imposa un but unique à la sienne : servir, servir son pays jusqu'à la mort, quelle qu'elle fût.

Enfin, n'isole pas Guynemer de ses camarades. En l'isolant, tu offenserais sa mémoire. Sa violence native, par delà la terre où il n'a pas de tombe ou par delà le ciel, s'en irriterait. Sans doute apprendras-tu par cœur les noms de tous nos *as*. Je ne sais ce que deviendra la liste des vivants que je te transmets aujourd'hui et qui fut dressée à la date où l'*as des as* disparut (11 septembre 1917) :

Sous-lieutenant Nungesser, 30 appareils abattus ; capitaine Heurtaux, 21 ; lieutenant Deullin, 17 ; lieutenant Pinsard, 16 ; sous-lieutenant Madon, 16 ; sous-lieutenant Chaput, 12 ; adjudant Jailler, 12 ; sous-lieutenant Ortoli, 11 ; sous-lieutenant Tarascon, 11 ; adjudant-chef Fonck, 11 ; sous-lieutenant Lufbery, 10.

Ces noms-là grandiront en gloire. Quelques-uns ont déjà grandi. D'autres noms viendront s'ajouter aux leurs. Cependant ne te borne pas à retenir des noms. Car tu n'en retiendras jamais assez, car tu ne connaîtras pas et personne ne connaîtra jamais tous les milliers de noms qu'il faudrait retenir si nous étions vraiment soucieux de ravir à l'oubli menaçant tous les morts et tous les vivants dont le

courage et la vertu, dont l'endurance et la douleur ont composé notre armée et sauvé notre sol. Ne sois pas, ne soyons pas injustes : la gloire d'un homme n'est rien si elle ne représente les puissances obscures de la foule anonyme. Dans ce nom de Guynemer il faut entendre le bruit d'armes de toute la jeunesse française — fantassins, artilleurs, sapeurs, cavaliers, aviateurs — qui s'est dépensée sans mesure pour notre salut, comme on entend dans un coquillage le bruit de toute la mer au flot sans nombre.

Il fallut cet élan, cette longue résistance, cette patience prodigieuse, et ces efforts, et ces sacrifices de générations qui t'ont précédé, petit écolier de France, à qui ton âge n'aura pas permis de fournir ta part, pour te sauver, pour sauver notre pays, pour sauver le monde, créé par la lumière et pour la lumière, des ténèbres d'une épouvantable oppression. L'Allemagne a vidé la guerre de tout ce que les nations, péniblement et bien incomplètement, y avaient introduit de respect pour la foi jurée, de pitié pour les faibles, de protection pour les non-belligérants, d'honneur. Elle a achevé de l'empoisonner, comme ses gaz. Voilà ce qu'il ne faut pas oublier. Non seulement elle a voulu la guerre et l'a imposée, mais, pour établir sur l'univers la domination de la force, elle a eu recours à la cruauté et à la terreur érigées en systèmes. Ainsi a-t-elle semé la haine, la révolte, l'horreur contre tout ce qui nous rappellera le nom allemand. Tes camarades de Paris, petit écolier, te diront qu'un soir, pendant leur sommeil, des escadrilles ennemies sont venues au clair de lune jeter des bombes au hasard sur la grande cité hors la zone des armées, cible immense, but impossible à manquer. Et quel but ! D'inutiles assassinats. C'est la guerre

qu'a menée l'Allemagne dès le début, c'est la guerre qu'elle nous contraint à lui faire. Et, pendant que s'accomplissait cette triste besogne, nos avions, montés par des pilotes qui n'étaient guère plus âgés que toi, éclairés par un phare à leur bord, naviguaient comme des étoiles mouvantes, au-dessus de la ville de sainte Geneviève, de sainte Geneviève qui voyait recommencer l'invasion par le chemin des airs.

Petit écolier de France, n'oublie jamais, enfin, qu'une guerre comme celle-ci, en confondant les classes et les générations, a fondu dans un nouveau creuset les puissances collectives de notre pays. Ces puissances collectives, comme elles se sont exercées par la haine commune dans la guerre contre un injuste agresseur, doivent s'exercer par l'union et par l'amour dans la paix. *Omne regnum divisum contra se desolabitur; et omnis civitas vel domus divisa contra se non stabit.* Je te laisse le soin de traduire ce latin limpide. Ton instituteur ou ton curé t'aidera au besoin. La maison, la cité, la patrie ne doivent pas être divisées. L'ennemi nous aurait causé trop de mal, s'il ne nous avait réconciliés avec nous-mêmes. C'est toi, mon petit, qui seras chargé d'essuyer la face sanglante de la patrie, de la guérir de ses blessures, de lui assurer le bonheur et le renouveau dont elle a besoin. Elle sortira de l'effroyable lutte, respectée, honorée, admirée du monde entier, mais bien lasse. Aime-la pieusement, et puise dans la biographie d'un Guynemer la résolution de fortifier ta jeune volonté pour servir dans ta vie quotidienne, comme il a servi jusqu'à en mourir...

Décembre 1917-janvier 1918.

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages.

GEORGES GUYNEMER VIENT D'ABATTRE SON HUITIÈME AVION, 12 MARS 1916 ..... Couverture.

I. — GEORGES GUYNEMER ..... Frontispice.

II. — AU CAMP D'AVORD, GEORGES GUYNEMER FAIT SES DÉBUTS SUR MORANE 32

III. — DANS LE BOIS DE BUS, 8 DÉCEMBRE 1915 48

IV. — GEORGES GUYNEMER DÉCORÉ DE LA MÉDAILLE MILITAIRE PAR LE GÉNÉRAL DUBOIS 64

V. — L'ARRIVÉE A VERDUN, 12 MARS 1916 80

VI. — ONZIÈME AVION ALLEMAND ABATTU, APRÈS UN COMBAT MOUVEMENTÉ, GEORGES GUYNEMER ATTERRIT AVEC UNE PALE DE L'HÉLICE BRISÉE. 96

VII. — 23 SEPTEMBRE 1916 : 10 H. 25, UN BOCHE EN FEU A EICKE ; 10 H. 26, UN BOCHE DÉSEMPARÉ AU SUD DE ROYE ; 10 h. 30, UN BOCHE EN FEU A LICOURT ; 10 H. 30, DESCENTE RAPIDE AUTANT QU'INVOLONTAIRE. (CE TEXTE EST CELUI ÉCRIT PAR GUYNEMER AU-DESSOUS DE LA PHOTOGRAPHIE.) 112

VIII. — VISITE DU GÉNÉRAL JOFFRE AU CAMP D'AVIATION. 128

IX. — GEORGES GUYNEMER S'ENTRETIENT AVEC LE GÉNÉRAL LYAUTEY ; A COTÉ, LE GÉNÉRAL FOCH. 144

Pages.

X. — Georges Guynemer regardant les débris de l'avion allemand qu'il vient d'abattre... 176

XI. — La Bonne Maison, 25 mai 1917, Quarante et unième boche, troisième de la matinée. Abattu après un combat livré en vue du terrain. (Ce texte est celui écrit par Guynemer au-dessous de la photographie.) ... 192

XII. — Photographies prises par Georges Guynemer au cours de ses combats aériens. (Signatures de Guynemer et du commandant Brocard.)..... 200

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PROLOGUE..... 1

CHANT I

L'ENFANCE

I. — Les origines..... 9
II. — La maison et le collège..... 21
III. — Le départ..... 43

CHANT II

PLEIN CIEL

I. — La première victoire..... 55
II. — De l'Aisne à Verdun..... 78
III. — La terre a vu jadis errer des paladins..... 93
IV. — Sur la Somme (juin 1916 à février 1917)..... 108

CHANT III

AU ZÉNITH

I. — La journée du 25 mai 1917..... 125
II. — Visite à Guynemer..... 139
III. — Guynemer dans les camps..... 145
IV. — Guynemer chez son père..... 153
V. — L'avion magique..... 165

CHANT IV

L'ASCENSION

Pages.

I. — La bataille des Flandres..... 173
II. — Les présages..... 184
III. — Le dernier départ..... 195
IV. — La veillée..... 203
V. — La légende..... 210
VI. — Au Panthéon..... 226

Envoi..... 229

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
15 FÉVRIER 1946 SUR LES
PRESSES DE PLON A MEAUX
POUR LA TYPOGRAPHIE ET SUR
LES PRESSES D'AULARD ET Cie
A PARIS POUR L'HÉLIOGRA-
VURE

Dépôt légal : 1936.
Mise en vente : 1936.
Numéro de publication : 181.
Numéro d'impression : 3330.
Nouveau tirage : 1946.